LA VRAIE
LANGUE CELTIQUE

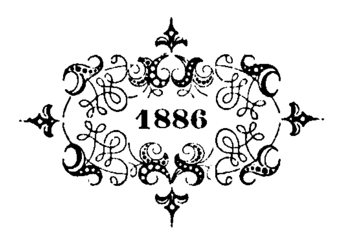
ET

Le Cromleck de Rennes-les-Bains

PAR

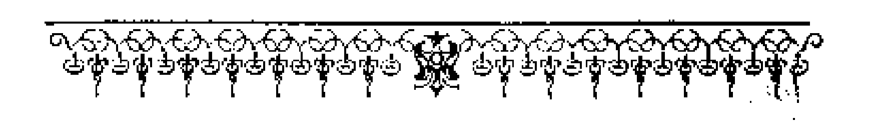
l'Abbé H. BOUDET

CURÉ DE RENNES-LES-BAINS (AUDE)

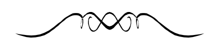


CARCASSONNE

IMPRIMERIE FRANCOIS POMIÈS, RUE DE LA MAIRIE, 50.



AVANT-PROPOS



Le titre donné à cet ouvrage semble, au premier abord, trop prétentieux pour être rigoureusement exact. Il est facile , toutefois, d'en démontrer la vérité, puisque la langue celtique n'est point une langue morte, disparue, mais une LANGUE VIVANTE, parlée dans l'univers par des millions d'hommes.

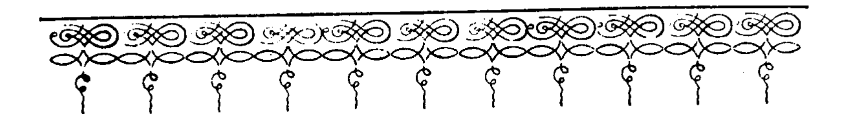
Le langage d'une nation aussi puissante que l'était la nation Gauloise , aurait-il pu se perdre ainsi sans laisser aucune trace ? Est-il bien surprenant qu'un peuple de notre Europe se serve encore, pour exprimer ses pensées, des termes sortis de la bouche des hommes aux temps les plus reculés du monde? Sans

doute, ce peuple, qui cherche aujourd'hui avec ardeur à renouer le fil de ses traditions interrompues , ignore les diverses migrations de ses valeureux ancêtres, mais avec le secours de sa langue nationale, il peut se livrer à des recherches, qui, certainement, seront couronnées du plus heureux succès

La langue vivante, à laquelle nous faisons allusion, nous a puissamment aidé à découvrir le magnifique monument celtique existant à Rennes-les-Bains, et, de son côté, l'étude de ce monument nous a conduit avec sûreté à des déductions étymologiques qui nous semblent difficiles à réfuter.

C'est ainsi que le Cromleck de Rennes-les-Bains se trouve intimement lié à la résurrection, ou, si l'on veut, au réveil inattendu de la langue celtique.





OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES

Préoccupé de mettre par écrit quelques remarques sur la station thermale de Rennes-les-Bains, où Dieu nous avait appelé à exercer le ministère paroissial, désireux de faire revivre d'antiques souvenirs, nous pensions, à tort ou à raison, que le nom de Rennes, renfermant sans doute en lui-même l'histoire du pays dans les temps celtiques , nous découvrirait, par une interprétation exacte, bien des choses intéressantes au sujet des roches aiguës qui couronnent nos montagnes. Deux pierres branlantes, placées sur une arête de colline, nous invitaient aussi à interroger avec persévérance un passé, d'ailleurs, fort ténébreux. Mais comment

pénétrer le secret d'une histoire locale par l'interprétation d'un nom composé dans une langue inconnue, lorsque l'histoire de la Gaule ancienne est encore plongée dans une obscurité désolante?

La plupart des peuples de l'antiquité ont laissé des écrits : ils ont eu des historiens , des poëtes, et de leurs récits, ou fabuleux ou fortement empreints de ce patriotisme orgueilleux qui les exagère, défaut commun à toutes les nations, on peut dégager les certitudes de leur origine et les phases diverses de leur développement.

Chez les Celtes, rien de pareil : de toutes parts une nuit profonde. Des chercheurs intrépides , des historiens illustres ont poussé le plus loin possible leurs investigations passionnées. Tous les écrivains de l'antiquité ont été interrogés. La somme des connaissances acquises reste toujours fort incomplète. Où trouver le flambeau qui dissipera ces ténèbres? N'est-ce pas dans le vieux langage que nos pères nous ont légué?

« Les dialectes , dit J. de Maistre, les noms propres d'hommes et de lieux me semblent des

mines presque intactes et dont il est possible de tirer de grandes richesses historiques et philosophiques.» (I).

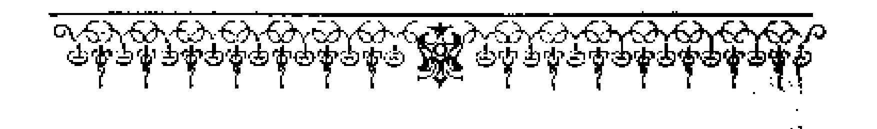
Le dialecte languedocien parlé dans nos contrées, ne paraît pas une voie bien sûre pour que l'on puisse, en la suivant, conserver l'espoir d'arriver à un résultat important. Néanmoins, cette voie, nous l'avons parcourue avec patience, dans la ferme persuasion que la Providence Divine dirigerait nos pas et nous permettrait d'atteindre au but de nos efforts.

Lorsque le flambeau que nous cherchions avec anxiété, s'est montré à nos yeux, son premier rayon est tombé sur le nom des Tectosages, et ce rayon nous a ébloui. Il était nécessaire toutefois de ne pas se livrer pleinement à l'imagination, et dans l'intention de nous convaincre nous-même de la réalité de cette lumière, propre à éclairer les temps gaulois, nous avons tenté de la faire réfléchir par les miroirs des langues hébraïque, punique, basque et celtique. Le résultat nous a paru sérieux, et avant de nous servir du langage des Tectosages pour expliquer la signification *des monu-*

(1) Soirées de Saint-Pétersbourg 2[e] entretien.

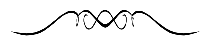
ments mégalithiques de Rennes-les-Bains, objet premier de nos recherches, nous l'avons appliqué à l'interprétation des noms propres pris dans ces langues diverses. C'est pourquoi on trouvera, en premier lieu, dans ce travail ces essais d'interprétation; car ils sont destinés à servir de preuve décisive.





CHAPITRE PREMIER.

LANGUE CELTIQUE



I

PRÉCIS DE L'OCCUPATION PREMIÈRE

DES GAULES.

Il n'est pas sans utilité, croyons-nous, de faire précéder cette étude d'un rapide résumé des connaissances actuelles sur la célèbre nation Gauloise. La Gaule a été le point central de l'établissement définitif de la famille celtique dans les contrées occidentales de l'Europe, et le nom même de Gaule qu'elle a conservé, témoigne de la domination persistante, dans ce pays, de son peuple valeureux.

Elle était comprise entre l'Océan, les Pyrénées, la Méditerranée, les Alpes et le Rhin. La partie méridionale, depuis le golfe de Gascogne jusqu'a la Méditerranée, a été occupée d'abord par les

Ibères et les Ligures venus de la péninsule espagnole.

Les Gals, descendans de Gomer, fils de Japheth, partirent de l'Asie Mineure à une époque que l'on ne peut préciser, se répandirent dans la Gaule en refoulant les Ibères vers le Sud, les Ligures vers l'Est, et envahissant l'Espagne, se mêlèrent aux Ibères.

Les Aquitains, tribu ibérienne, résistèrent aux envahissements des Gals et conservèrent leur position entre l'Océan, les Pyrénées et la Garonne. Vers le seizième siècle avant Jésus-Christ, les Gals étaient les maîtres incontestés de la Gaule.

La conquête de l'Espagne par les Gals força les Ligures à se déplacer, et, vers l'an 1400 avant Jésus-Christ, après avoir franchi les Alpes, ces derniers fondèrent en Italie la domination des Ambras ou Ombres, 647 ans avant la fondation de Rome.

C'est à cette première branche de la famille gauloise, que, d'après Am. Thierry, les anciens historiens appliquent plus particulièrement le nom de Celtes.

Les Kimris formaient la seconde branche de la famille gauloise Les Grecs les nommaient Kimmerioi et les Romains les appelaient Cimbri.

En l'an 631 avant Jésus-Christ, les peuples

scythiques, au rapport d'Hérodote, fondirent sur les bords du Palus-Méotide et poussèrent devant eux les Kimris qui se dirigèrent vers le soleil couchant sous la conduite de Hu-ar-Bras, remontèrent le cours du Danube et envahirent la Gaule par le Rhin. Suivant les traditions kimriques, Hu-ar-Bras ne s'établit point dans la Gaule, mais il traversa l'Océan brumeux et conquit sur les Gals l'île d'Albion.

Pendant ces émigrations et ces conquêtes des Kimris, Ancus roi de Rome, victorieux de ses voisins, batit la ville d'Ostie à l'embouchure du Tibre.

Cependant de nouvelles tribus de Kimris inondaient successivement les Gaules, et « après une immense mêlée, la Gaule apparaît partagée entre les Kimris et les Gaels. » (1) Les Kimris, à l'Ouest, occupent les cotes de la mer ainsi que les plaines du Nord et du Nord-Est, et les Gaels retiennent l'Est et le centre de la Gaule.

C'est à la suite de ces mouvements des populations que les historiens placent les deux émigrations de Sigovèse et de Bellovèse neveux d'Ambigat, roi ou chef des Bituriges, en l'an 587 avant Jésus-Christ. Bellovèse prit le chemin de l'Italie; Sigovèse se dirigea vers le Nord-Est,

(1) Histoire de France. H. Martin.

franchit le Rhin, et traversant la forêt Hercynienne, vint s'établir sur les bords du Danube.

Environ 300 ans avant Jésus Christ, une puissante confédération de Kimris, celle des Belges, envahit le Nord de la Gaule et s'en empara. Deux tribus belges, les Volkes Tectosages et, les Volkes Arécomiques traversèrent la Gaule, les armes à la main, et s'arrêtèrent dans le Midi, les Volkes Tectosages sur les bords de la Garonne, à Toulouse, dont ils firent leur capitale, et les Volkes Arécomiques, à l'Est des Cévennes, avec leur centre à Nimes.

Les Volkes Tectosages ne restèrent pas longtemps en repos dans le pays qu'ils venaient de conquérir. Vers l'année 281 avant Jésus-Christ, une forte émigration alla rejoindre, sur les bords du Danube, les tribus gauloises qui descendaient des compagnons de Sigovèses. Emportés par leur humeur guerrière, tous ces Gaulois se divisèrent en trois corps et s'abattirent comme un ouragan dans la Macédoine, l'Epire et la Thrace. Une partie de ces Tectosages, insatiables d'aventures, traversèrent le Bosphore, se partagèrent l'Asie Mineure, et, près de leur patrie primitive, fondèrent une nouvelle Gaule, la Galatie.

« Les Gaulois remplissaient ainsi du fracas de leurs armes « le monde ancien tout entier. L'é-

« tendue de leurs possessions directes, le territoire occupé « en corps de nation par les Gallo-Kimris, était immense. Si « l'on jette un regard sur la carte du monde ancien vers la « première moitié du troisième siècle avant notre ère, on « voit la race gauloise déployée depuis Erin, (Irlande) « jusqu'à l'Estonie (à quelques marches de Saint- « Péters-bourg), depuis la pointe septentrionale de la « presqu'île Cimbrique (Danemark) jusqu'aux Apennins, « depuis les trois Finisterre de Bretagne, de Gaule et « d'Espagne jus-qu'aux frontières du pont et de la « Cappadoce, en passant par le Danube qu'ils tiennent « jusqu'au delà de son confluent avec la Save, par les « Carpathes, les Alpes Illy-riennes, l'Hémus et la Thrace. Les « Gaulois planent sur l'Europe, des extrémités de l'Espagne « au Pont-Euxin. »(1)

II

LANGUE CELTIQUE.

D'après ce rapide exposé, on voit que les historiens font intervenir dans la possession des Gaules, d'abord les Gals, puis les Kimris et

---

(1) Histoire de France. H. Martin.

enfin les Belges, dont ils font descendre, sans aucune certitude, les Volkes Tectosages et Arécomiques.

On pourrait se demander pourquoi les historiens modernes nomment Gals ou Gaels les premiers habitants de la Gaule, lorsque Jules César (1) nous avertit que les Gaulois, dans leur propre langue, s'appelaient Celtae et dans la langue latine Galli. Ces deux appellations sembleraient donc être synonymes et posséder une signification unique, et c'est bien là ce que prouve d'une manière péremptoire M. l'abbé Bouisset, dans son mémoire sur les trois collèges druidiques de Lacaune. Le terme Celtae – *Kell* – avait pour ces peuples un sens très positif désignant l'homme fait, et l'expression Galli, d'après les explications lumineuses de M. l'abbé Bouisset, renfermerait la même idée.

Dans la mythologie grecque, les Gaulois étaient les sujets de Galatès, fils d'Hercule. La réputation guerrière de Galatès fut immense, ainsi que celle de sa force et de ses vertus. Nous ne dédaignons pas de recueillir, au milieu des allégories de la mythologie, ces détails en apparence fort secondaires, mais en réalité d'une utilité considérable.

---

(1) De bello gallico. lib. 1.

A l'époque où César porta la guerre dans les Gaules, il nous la montre occupée par trois peuples : les Belges, les Aquitains et les Celtes. « Ils diffèrent tous, dit-il, par le langage. Cependant cette différence ne devait pas être bien profonde. Dans un mémoire sur l'origine des langues celtique et française, Duclos, né à Dinan en 1704, secrétaire perpétuel de l'Académie Française, s'exprime ainsi: « A » défaut de monuments, c'est-à-dire d'ouvrages écrits, nous » n'avons d'autres lumières sur la langue celtique que le » témoignage de quelques historiens, desquels il ressort que » la langue celtique était commune à toutes les Gaules. Les » Gaules étaient divisées en plusieurs états (*civitates*), les » états en pays *(pagi)* qui tous se gouvernaient par des lois » particulières, et ces états formaient ensemble un corps de » république, qui n'avait qu'un même intérêt dans les affaires » générales. Ils formaient les assemblées civiles ou » militaires; celles-ci appelées *comitia armata,* » ressemblaient à l'arrière-ban. Donc, nécessité d'une langue » commune pour que les députés pussent conférer, délibérer » et former sur le champ des résolutions qui devaient être » connues des assistants; et nous ne voyons dans aucun » auteur qu'ils eussent besoin d'interprètes. Nous voyons, » d'ailleurs, que les Druides, faisant à la fois fonction de » prêtres et de juges, avaient cou-

» tume de s'assembler, une fois l'année, auprès de Chartres, » pour rendre la justice aux particuliers, qui venaient de » toutes parts les consulter. Il fallait donc qu'il y eut une » langue générale et que celle des Druides fut familière à » tous les Gaulois...

» Il y avait aussi plusieurs nations, dont la langue devait » avoir beaucoup de rapports avec la gauloise. Il y a » apparence que les Gaulois et les Germains ne devaient » point différer beaucoup ces peuples ayant la même origine » celtique; des Germains étaient venus s'établir dans les » Gaules et des Gaulois étaient réciproquement passés dans » la Germanie, où ils avaient occupé de vastes contrées... »

Ces pensées judicieuses conduisent l'auteur du mémoire à affirmer que les différences de langage observées par Cesar étaient seulement des différences dialectiques. Nous ne le suivrons pas dans ces considérations fort justes sur l'altération considérable produite dans la langue celtique par l'établissement en Gaule de la famille latine. Nous faisons remarquer néanmoins, que s'il avait tiré de ses prémices une conséquence rigoureuse, il aurait eté amené à conclure, que la langue celtique a dû conserver une intégrité parfaite dans une contrée, dont les Romains n'auront jamais foulé le sol.

Il est bien avéré que les Gaulois n'ont point

laissé de monuments écrits, parce qu'ils avaient peut-être plus de confiance dans les traditions, et il n'y a pas lieu d'être étonnés de cette manière d'agir, si l'on fait attention à la tenacité des traditions chez un certain peuple de l'Europe, que nous désignerons plus loin avec clarté. Cependant, il n'est pas admissible, que la nation celte n'ait point laissé aux siècles futurs le souvenir de ses moeurs, de sa religion et de son industrie. Cette histoire des Gaulois n'est point écrite dans les livres; elle est gravée sur le sol même qu'ils occupaient. Ils ont donné aux tribus, aux terrains, aux montagnes, aux fleuves de la Gaule des noms que le temps lui-même n'a pu effacer. Là est renfermée leur véritable histoire.

Ces appellations possèdent certainement un sens précis, plein de révélations intéressantes, quoique toutes les langues semblent impuissantes à expliquer ces énigmes.

La décomposition de ces noms propres de lieux, d'hommes, de tribus, a préoccupé sérieusement bon nombre d'esprits: on s'est efforcé de rechercher cette langue, qui a rempli notre sol de dénominations indélébiles, dont la signification inconnue jette à notre légitime curiosité un défi incessant.

Sir William Jones, fondateur de la Société asiatique de Calcutta, avait remarqué tout d'abord une certaine affinité entre le sanscrit, le grec et

le latin. Ils devaient donc avoir une origine commune et, sans oser l'affirmer, il a soupçonné que le celtique et le gothique provenaient de la même source que le sanscrit.

La grammaire comparée des langues européennes de François Bopp a expliqué ensuite, comment les lois grammaticales permettent de découvrir dans le sanscrit, le persan, le grec, le latin et le gothique, non plus une simple affinité, mais une réelle communauté d'origine.

Tout récemment encore, « M.Tregear a lu devant la » société philosophique de Wellington, une étude sur les » Maori en Asie. Il a cité la langue Hindostani moderne et la » Persane en regard de la langue Maori, faisant voir nombre » d'accords remarquables entre elles. Les mots cités étaient » en eux-mêmes pleins d'histoire et ont fourni la preuve du » grand espace de temps écoulé, depuis que les Maori ont » habité l'Inde.

» Parlant des langues de l'Europe, l'orateur a fait voir que » des centaines de mots semblables à ceux de la langue » Maori se trouvent dans les langues grecque, latine, » lithuanienne, celte, etc. etc. Mais la partie la plus » intéressante de son étude était celle qui constatait l'identité » du Maori et de l'Anglais, en ne tenant pas compte des » mots Anglo-Maori, mots fabriqués

» des deux langues, depuis la conquête du pays par » l'Angleterre. »(1).

Toutes ces observations successives ont conduit à penser que la langue sanscrite donnera peut-être la clef de langue celtique, et on l'a cru avec d'autant plus de raison, que les Celtes sont venus de l'Asie, berceau du genre humain.

Nous pouvons observer que les dialectes parlés dans la France, l'Irlande et l'Ecosse devraient nous donner cette clef plus facilement encore que le sanscrit; car l'altération du langage n'empêche pas, même aujourd'hui de retrouver les mêmes termes celtiques dans les dialectes irlandais, écossais, gallois breton et languedocien. On pourrait faire des citations nombreuses; mais nous nous bornerons à quelques-unes.

La pellicule du blé moulu et passé au blutoir se nomme, en dialecte languedocien, *brén*; en breton *bren*; en gallois bran; en irlandais et écossais bran. La bruyère, si commune dans les Landes de la Gaule, s'appelle, en languedocien *brugo*; en breton *bruk* et *brug*; en gallois *grug* et *brwg*. Le verbe français nettoyer se traduit en languedocien par *scura*; en écossais par *sguradh*; en irlandais par *sguradh*. Le nom français de l'aune,

(1) The advocate, 5 sept. 1885, journal de Melbourne, Australie.

essence d'arbres, se dit en languedocien *bergné*; en breton et en gallois *gwern*; en écossais et irlandais *fearn*. (1)

III

DIALECTE LANGUEDOCIEN ET LES TECTOSAGES

Il est donc certain, par quelques exemples, que des mots celtiques se retrouvent dans le langage des descendans des Celtes en Bretagne et en Languedoc; aussi nous n'hésiterons pas à faire l'épreuve du dialecte languedocien, pour tâcher de découvrir la vraie langue celtique parlée par nos ancêtres. Néanmoins, il doit paraître bizarre que nous choisissions le dialecte languedocien plutôt que le breton pour nous mettre sur la voie; nous invoquerons pour cela une sérieuse raison historique, et en examinant de près les émigrations des Volkes Tectosages, on se convaincra pleinement de la justesse de ce choix. A une époque fort indécise et que les historiens croient pouvoir déterminer, cependant, comme étant le quatrième siècle avant Jésus Christ, deux tribus que l'on dit appartenir aux Belges, les Volkes Tectosages et les Volkes Aré-

---

(1) Les noms bretons, irlandais, écossais et gallois sont pris de l'ouvrage de M. A. de Chevallet: *Origine et formation de la langue française.* Ier Vol

comiques traversèrent la Gaule et vinrent s'établir dans le Midi Gaulois entre la Garonne, les Pyrénées et le Rhône. Les Tectosages firent de Toulouse leur capitale et les Arécomiques se placèrent à l'Est des Cévennes avec Nimes comme point central de leur domination. Vers l'année 281 avant Jésus-Christ, une forte émigration de Tectosages se dirigea vers le Rhin et puis descendit vers le Danube pour rejoindre leurs frères, aussi Tectosages, qui possédaient les rives du fleuve.

Mettons maintenant en regard de ces faits les indications fournies par Jules César.

« Bien avant, il fut un temps où les Gaulois surpassaient les Germains en valeur guerrière et ils leur ont fait la guerre jusque chez eux: les champs ne suffisaient plus à nourrir une population trop nombreuse, ils envoyèrent des colonies au-delà du Rhin. C'est donc dans les terres de la Germanie les plus fertiles, autour de la forêt Hercynie, que les Volkes Tectosages se sont établis après les avoir conquises. Ce peuple jusqu'à présent occupe ce même territoire. » (1)

Au temps où Cesar écrivait ces lignes, les Volkes Tectosages étaient donc établis en maîtres

(1) Lib. VI. 24. de bello gallico.

incontestés sur la rive droite du Rhin et autour de la forêt Hercynie, c'est-à-dire, au Nord de cette immense forêt, depuis le Rhin jusqu'à l'Oder et peut-être même au delà; et de plus, ils possédaient la rive gauche du Danube qui coule au Sud de la même forêt. César ne fixe point l'époque des conquêtes des Tectosages; mais la chose la plus importante à observer, c'est que les pays situés sur le rive droite du Rhin et conquis sur les Germains, leur ont toujours appartenu.

Après Jules César, les auteurs ne font plus mention des Tectosages. Ils semblent disparaître du monde, tant le silence s'est fait profond autour de leur nom. Nous les retrouverons cependant bientôt, en prenant pour guide l'étymologie de Volkes Tectosages et nous pourrons suivre encore la longue trace de leurs expéditions guerrières.

Volkes (Volcae) dérive des verbes *to vault* (*vâult*), voltiger, faire des sauts et *to cow* (*kaou*), intimider; Tectosages est produit par les deux autres verbes *to take to* (*téke to*), se plaire à..., et *to sack,* piller, saccager. En réunissant les quatre verbes constituant les deux appellations, nous constatons dans leurs significations diverses, que les Volkes Tectosages effrayaient les ennemis par la rapidité de leurs évolutions dans le combat et se plaisaient à dévaster et à piller.

Ne laissons point passer inaperçue cette allure bondissante, traditionnelle parmi les voltigeurs des anciennes armées Françaises, et conservée encore dans nos régiments de zouaves et de chasseurs à pied, car les Volkes sont ancêtres des Franks, comme on pourra s'en assurer lorsque nous parlerons des tribus Frankes.

Les mouvements guerriers des Volkes se distinguaient donc par une célérité portant avec elle l'effroi, ordinairement couronnée par la victoire et suivie de la dévastation et du pillage. En résumant le nom des Volkes Tectosages, nous voyons en eux de rapides et effrayants pillards.

Cette appellation n'avait rien que de glorieux pour ce peuple; car le pillage, c'était la guerre, et on sait que les Cimmériens l'aimaient avec passion. Aussi cette signification honorable du terme Pillard s'est-elle conservée intacte dans le pays occupé par eux au Midi de la France. Lorsqu'un enfant montre une intelligence vive, une âme pleine d'énergie, et lorsque cet esprit énergique est servi par un corps dont les membres sont agiles et nerveux, les parents en parlent avec orgueil et l'appellent « un Pillard ». Ils vont même plus loin dans la signification de ce mot; si on les interroge sur le nombre de leurs enfants, ils répondent, sans hésitation, qu'ils ont « un, deux ou trois Pillards ».

L'histoire, avons-nous dit, après César, ne parle plus des Volkes Tectosages, et ce silence est d'autant plus extraordinaire que le peuple qui avait envoyé des colonies au delà du Rhin, autour de la forêt Hercynie, sur les bords du Danube et jusqu'en Asie ne pouvait perdre si rapidement les traditions de son génie aventureux. Toujours avides d'expéditions guerrières, ils reparaissaient avec éclat sous le nom de Saxons. Ils déclaraient ainsi ouvertement et à la face des nations, qu'ils étaient bien les fils, les descendans directs des Tectosages, – *to sack*, piller, – *son*, fils descendant. Ils est remarquable que les historiens les appellent toujours les Saxons pillards. Ce qualificatif était en réalité leur véritable nom, et, d'une manière inconsciente, ces historiens expliquent, par le terme de pillards, le sens exact de Saxons.

Vers l'année 446 après Jésus-christ, le chef des Bretons de l'île de Bretagne, Wor-Tigern, demanda du secours aux Saxons pour le délivrer des Pictes et des Scots qui cherchaient à l'opprimer. Les Saxons se hâtèrent de voler dans l'île de Bretagne sous la conduite des deux frères Hengis et Horsa, et, après avoir battu les Pictes et s'être rendus les maîtres de l'île, ils exterminèrent les Bretons leurs alliés. Les Angles, – *to angle*, pêcher à la ligne, – qui vivaient sur les bords de la mer Baltique, vinrent prendre avec

leurs frères Saxons leur part du pillage et, après avoir forcé la plus grande partie des Bretons échappés au massacre de se réfugier en Armorique, ils fondèrent le royaume Anglo-Saxon connu sous le nom d'Angleterre.

Les Tectosages, suivant les historiens, étaient de race Kimrique, et les Cimbres – Kimbo, fourchu, – *to harry*, dévaster – les dévastateurs fourchus, allusion aux cornes d'urus dont les guerriers ornaient leur tête, – les Cimbres disons-nous, appartenaient à la famille celtique: ils devaient donc, Cimbres et Tectosages, parler le langage de leur famille.

La possession de l'île de Bretagne par les Tectosages a exercé sur eux une influence favorable à la conservation de leur langage et de leurs moeurs. L'isolement les a préservés des altérations profondes subies par les langues des autres peuples de l'Europe, tout en leur laissant la liberté la plus entière pour les colonisations lointaines, qui sont un trait spécial de leur caractère.

IV

DIALECTE LANGUEDOCIEN

ET LA VRAIE LANGUE CELTIQUE.

La généalogie des Anglo-Saxons telle que nous présentons, pourrait encore, malgré

tout, paraître à quelques-uns purement hypothétique, mais il est facile de l'appuyer d'une preuve convaincante, puisque la langue des Tectosages a laissé des traces profondes dans l'idiome languedocien. Une simple comparaison entre quelques termes languedociens et leurs correspondants Anglo-Saxons suffira à démontrer la complète analogie des deux langues. Désirant cependant éviter l'ennui de comparaisons trop multipliées, nous donnerons seulement les expressions les plus connues et les plus usitées.

Dialecte Languedocien.	**Langue Anglo-Saxonne (1)**
Alader, arbre vert à feuilles persistantes.	*Alder,* aune.
Ander, chenêt	*Andiron (andaïeurn)*,chenêt
d'*Arréou*, à la file.	*Array(arré)*,ordre de bataille.
Baïssel, vaisseau, tonneau.	*Vessel*, vaisseau, tonneau.
Barata, troquer, échanger	*to Barter*, troquer, échanger.
Bouich, buis.	*Bush (bouch)*, buisson.
Bécka, sommeiller.	*to Beck*, faire un signe de la tête.
Bolo, une boule.	*Ball (bâul)*, une boule.
Bosk, un bois.	*Bosky*, boisé.

(1) Les mots saxons sont empruntés au dictionnaire anglais-français de Percy Sadler. Nous tenons ce dictionnaire de l'obligeance de M. William O'Farrel. M. William O'Farrell est auteur d'une grammaire anglaise, admirable d'ordre et de clarté.

Dialecte Languedocien.	**Langue Anglo-Saxonne**
Braou, jeune taureau	*Braw (braou),* front, air.
Braza, souder avec du cuivre.	*to Braze (brèze),* souder avec du cuivre.
Brèn, son.	*Bran*, son.
Bugado, lessive.	*Buck (beuk),* lessive.
Caicho, caisse.	*Cash*, caisse.
Cambo, jambe.	*Ham*, jambe.
Catcha, serrer, presser.	*Catch*, capture, crampon.
Clapa, frapper.	*to Clap*, frapper.
Clouko, poule qui glousse.	*to Cluck*, glousser.
Carreto, charreite.	*Car*, chariot.
Cost, prix.	*Cost*, prix.
Costo, côte, rampe.	*Coast (kost),* côte, rivage.
Counta, calculer, compter	*to Count (kaount),* calculer.
Crinko, sommet.	*Crinkle*, pli, sinuosité.
Dérouca, ébrancher, écorcer.	*to Roughcast (reuffcast)*, tailler grossièrement.
Despatcha, hâter.	*to Despatch*, expédier.
Escapa, échapper.	*to Escape (iskepe)* échapper.
Estreït, étroit.	*Strait (strète)*, étroit.
Flac, sans force.	*to Flag*, tomber de faiblesse.
Flasketo, poire à poudre.	*Flasck*, une poire à poudre.
Franchiman, un Français.	*Frenchman*, un Français.
Fresco, fraîcheur.	*Fresco*, fraîcheur.
Fréta, frotter.	*to Fret*, frotter.
Gat, un chat.	*Cat*, un chat.
Godo, nonchalance.	*Goad* (*gôd*), aiguillon.
Hai, terme employé pour presser le pas des chevaux.	*to hie (haï)*, se presser, se hâter.

Dialecte Languedocien.	Langue Anglo-Saxonne
Jouk, perchoir des poules.	*to Juke* (*djiouke*), percher.
Keck, bègue.	*to Keck*, (peu usité) faire des efforts pour vomir.
Leït, couchette, lit.	*to Lie* (*laï*), être couché.
Maït, davantage, plus.	*Might* (*maït*), pouvoir, force.
Maïré, lie.	*Mire* (*maïre*), lie.
Neït, nuit.	*Night* (*naït*), nuit.
Nouzé, un noeud.	*Noose* (*nouze*), noeud coulant.
Panno, poêle à frire.	*Pan*, poêle à frire.
Pasta, pétrir.	*to Paste (peste),* pétrir.
Penteno, filet pour prendre les lapins de garenne.	*Pent*, enfermé, serré.
Pickasso, hache, cognée.	*te Pick*, percer et Axe, hache.
Préfaïthié, mercenaire	*Prizefighter* (*praïzefaïteur*), qui se bat pour de l'argent.
Raït, adv. à la bonne heure.	*Right* (*raït*), adv. à la bonne heure.
Raja, couler.	*Rash*, éruption.
Raouba, voler.	*to Rob*, voler.
Raspa, limer, râper.	*to Rasp*, limer, râper.
Régna, rendre un son	*to Ring* (*rigne*), rendre un son.
Rocko, un rocher.	*Rock*, un rocher.
Rodo, une roue.	*Roâd* (*rôde*), baie, rade.
Round, rond, cercle.	*Round*, rond, cercle.
Rank, qui boite.	*Shrank*, prétérit de *to shrink*, se raccourcir.
Scalféto, chauffe-pieds.	*to Scald*, chauffer, *feet*, pieds

Dialecte Languedocien.	Langue Anglo-Saxonne
Scaouda, échauder.	*to Scald (skauld)*, échauder.
Scoutos, espion.	*Scout (skaout),* espion.
Scruma, écumer.	*to Scum,* écumer.
Scura, nettoyer.	*Sot cour (skaour),* nettoyer.
Seït, assis.	*to Sit,* s’assoir.
Sembla, ressembler à.	*to Semble,* ressembler à.
Senshorno, sans intelligence.	*Sense,* intelligence et *horn,* privé de.
Shakad, mis en pièces.	*to Shake,* tomber en pièces.
Shankad, déhanché.	*Shanked,* qui à des jambes.
Shépad, mal ajusté.	*to Shape (chepe),* ajuster.
Sigur, sûr.	*Secure (sikioure),* sûr.
Sillo, sourcils.	*to Seel (sil),* fermer les yeux.
Skaïsha, écacher, déchirer.	*to Squash (skouoch),* écacher, écraser.
Spatarrad, jeté à terre tout de son long.	*to Spatter,* éclabousser, couvrir de boue.
Spillo, une épingle.	*Spill,* un petit morceau de bois.
Tasta, goûter d’une liqueur.	*to Taste,* goûter d’une liqueur.
Trapa, surprendre.	*to Trap,* surprendre.
Trounko, tronc d’arbre.	*Trunk (treugnk),* tronc d’arbre.
Trullo, amaigrie.	*Trull,* perdue de moeurs.
Up, en haut.	*Up, (eup)*, en haut.
Yé, vraiment.	*Yea (yé),* oui, certainement.

======

Cette parenté indiscutable entre les termes languedociens et leurs correspondants Anglo-Saxons, démontre mieux que tous les raisonnements que les Tectosages du Midi gaulois, émigrés au-delà du Rhin, et les Anglo-Saxons sont bien le même peuple, et elle conduit à cette conséquence absolue que la langue Anglo-Saxonne est bien la langue parlée par la famille Cimmérienne.

L'explication d'une tradition soi-disant druidique rapportée par César fait ressortir encore cette conséquence. « Les Gaulois, dit il, se glorifient de descendre tous de Pluton et ils assurent tenir cette croyance de l'enseignement des Druides: c'est pourquoi ils comptent le temps, non par les jours, mais par les nuits et ils sont attentifs à indiquer les jours de naissances, les commencements de mois et d'années, de telle sorte que le jour suive la nuit. »(1) César se trompe évidemment en disant que les Gaulois se glorifiaient de descendre de Pluton, dont les Druides se souciaient aussi peu que de Proserpine: les Cimmériens, enfants de Gomer, avaient apporté de l'Orient cette coutume de compter les jours par le soir et le matin, et les Juifs l'ont conservée jusqu'à leur dispersion comme corps de nation:

---

(1) Lib. VI. 18, de bello gallico.

l'origine de cette coutume nous est dévoilée dans ces paroles de la Genèse: « et du soir et du matin se fit le premier jour. » (1) Cependant, César ne se trompe pas en avançant que les Gaulois comptaient le temps, non par les jours, mais par les nuits; les descendans des Tectosages disent encore *fortnight* (*fortnaït*) quatorze nuits, pour exprimer le temps écoulé en deux semaines, et *se'nnight* (*sennit*) sept nuits, pour compter les jours d'une seule semaine.

V

LE NEIMHEID.

L'identité de la langue celtique avec celle des Tectosages devient tout à fait évidente par la décomposition des appellations données aux diverses parties du sol gaulois et surtout par la décomposition des noms de tribus transmis par l'histoire; ces noms renferment, en effet, en les interprétant par la langue Anglo-Saxonne, des indications justes, précises et confirmées par l'histoire.

Ces dénominations, qui affectent tout le pays celtique, ne sont pas certainement l'oeuvre du peuple; on ne pouvait point livrer, abandonner la composition sérieuse, exacte et fidèle de ces

---

(1) Genèse. chap. I. v. 5.

noms essentiels, à des caprices sans nombre et sans fondement. Il y avait assurément un corps savant chargé de ce soin; et ce qui le rend manifeste, ce sont les appellations semblables imposées à des pays placés aux deux extrémités de la Gaule. Pour en donner quelques exemples assez frappants, pourquoi un Aleth existait-il anciennement dans la tribu des Curiosolites, et un autre Aleth existe-t-il encore dans le Languedoc? Ou ces deux localités exerçaient la même industrie, ou encore elles possédaient un sol bien ressemblant. Pourquoi la ville de Rennes en Bretagne et la station thermale de Rennes-les-Bains du département de l'Aude portent-elles le même nom? C'est évidemment à cause de la similitude qu'offraient les deux pays par leurs ménirs et leurs pierres branlantes. Pourquoi encore la ville de Rennes, portant, d'après Strabon, le nom de Condate, trouvait-on un autre Condate dans la tribu des Allobroges, et un troisième chez les Santones, si ce n'est qu'on devait enseigner dans ces villes les mêmes sciences, les mêmes vérités et les mêmes traditions?

Cela ne démontre-t-il pas qu'un corps savant et fortement constitué était chargé de donner à chaque cité et à toutes les parties du terrain celtique des dominations, justifiées par la vérité et l'exactitude des objets signifiés?

« Selon les traditions irlandaises, dit H.Martin, Gadhel ou » Gaël, personnification de la race, est fils de Neimheidh. » Qu'est-ce que ce Neimheidh, cette mystérieuse figure qui » plane sur nos origines? L'histoire ne peut répondre. » (1)

Neimheidh n'est point le nom d'un chef gaulois; il signifie celui qui est à la tête, commande, conduit et donne les dénominations, – *to name* (*néme*), nommer, – *to head* (*hèd*), être à la tête, conduire, – et il était matériellement impossible à un seul homme de donner à tout le pays celtique les noms que portent les cités, les tribus, les rivières et les moindres parcelles de terrain: c'était là l'oeuvre d'un corps savant et le terme de Neimheidh, appliqué à ce corps d'élite composé des Druides, présente une expression de vérité indéniable, puisque les Druide étaient à la fois prêtres, juges, chefs incontestés des Gaulois et chargés de la transmission de toutes les sciences.

Les Druides du Neimheidh savaient former excellemment les noms propres d'hommes ou de lieux: ils employaient surtout les termes monosyllabiques de leur langue et les plaçaient dans un agencement tel, que les son de ces monosyl-,

---

(1) Histoire de France, note 1 de la page 1.

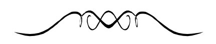
labes accolés les uns aux autres, ne pouvaient blesser l'oreille la plus délicate. La décomposition des mots celtique désignant les villes et les tributs gauloises fera le jour le plus complet sur la manière de faire de ces savants, ainsi que nous le verrons plus loin, lorsque nous parlerons des Armoricains et des autres peuples de la Gaule.





CHAPITRE II.

LANGUE HEBRAIQUE



I

LES NOMS DIVINS.

Désirant indiquer les rapports de ressemblance entre les langues celtique et hébraïque, nous nous voyons exposé à des longueurs considérables et néanmoins nécessaires. On nous les pardonnera; les récits bibliques sont en eux-mêmes d'un intérêt saisissant, et de nature à captiver l'attention la plus rebelle. Les commencements de l'humanité y sont racontés avec une exactitude admirable. L'historien sacré accomplit son oeuvre avec fidélité et sincérité: il n'exagère point les faits généreux, il ne jette point de voile sur les actions criminelles. Dans son langage concis et grave, les paroles divines apparaissent pleines de grandeur et de majesté; les faits humains s'y déroulent avec la plus grande netteté, sans discours, sans digression, présentant des traits

sublimes qui ne sont point étudiés et recherchés. Nous aurions vivement souhaité de les faire remarquer; mais nous avons dû nous borner simplement à signaler, dans notre essai d'interprétation, la concordance parfaite des récits bibliques avec la signification renfermée dans les noms propres des hommes dont ils retracent le caractère et la vie.

Une pensée qui se présente tout naturellement à l'esprit est celle-ci: en supposant le langage des Tectosages comme étant la vraie langue celtique, il semble indispensable que les expressions les plus pures de ce langage se retrouvent abondantes dans les noms des chefs de cette famille dont l'expansion a presque rempli l'univers. On fait remonter à Gomer, fils aîné de Japheth, la paternité de la nation celtique et cimbrique; il faudrait donc dans la langue anglo-saxonne, que nous appellerons désormais la langue celtique, une grande ressemblance avec l'hébreu, et dans les termes monosyllabiques des deux langues, une certaine conformité, au moins pour une grande partie des mots qui composent les noms propres, sinon pour la totalité de la langue. Cette pensée a un fondement trop assuré pour que nous n'examinions pas si la langue celtique pourra expliquer les noms des premiers hommes cités dans les livres de

Moïse, et aussi dans quelques-uns des autres livres des Hébreux.

Il est ici nécessaire d'observer que le séjour prolongé des Hébreux à Babylone par suite de la captivité avait exercé une influence désastreuse sur leur langage. Un nombre considérable d'expressions chaldéennes s'étaient glissées dans la langue hébraïque et elle en devint grandement défigurée. Après la captivité, Esdras, le docteur habile dans la loi de Moïse, s'appliquant à instruire le peuple dans la loi du Seigneur, changea les anciens caractères de l'écriture hébraïque et leur substitua les caractères chaldéens, afin de rendre la lecture de l'Ecriture Sainte plus facile aux Juifs déjà accoutumés à ces caractères. Il fut donc obligé non seulement de transcrire l'Ecriture Sainte en caractères connus du peuple, mais encore de traduire l'ancien langage purement hébraïque que la plupart des Juifs ne comprenaient plus, en la langue parlée en ce moment et composée d'un mélange d'hébreu et de chaldéen. Ce qui démontre la nécessité absolue de cette traduction faite par Esdras, c'est la difficulté insurmontable éprouvée par l'historien Josèphe, lorsqu'il a cherché à interpréter les noms propres hébraïques par le langage hébreu-chaldéen: aussi ont-ils résisté ordinairement à tous les efforts de sa perspicacité.

Avant de faire l'essai de la langue celtique sur ces noms d'hommes qui doivent, ce semble, renfermer l'histoire abrégée du premier âge du monde, il est juste de s'arrêter en premier lieu sur les noms différents données à Dieu, le créateur de l'univers.

Elohim est le nom, par lequel les hommes ont tout d'abord désigné le Seigneur qui à créé la terre, et a daigné la bénir en la consacrant à sa gloire. L'expression hébraïque Elohim, disent les rabbins, est mise au pluriel par respect pour Dieu; car au singulier on dirait Eloha. Les hébreux le font dériver de *el*, fort et puissant et de *ala*, obliger, astreindre, parce que Dieu s'oblige et s'astreint pour ainsi dire à faire servir sa puissance à la conservation des choses créées. (1)

S'il nous est permis de parler avec franchise, nous dirons que la langue celtique explique bien mieux le sens d'Elohim.

Lorsque Dieu eut créé l'homme et la femme à son image et capables, en conséquence, de béatitude, de connaissance et d'amour surnaturel, il les bénit, leur disant: « Croissez et » multipliez vous et remplissez la terre. » (2)

C'est donc la multiplication de la race humaine

---

(1) Cornelius a Lapide.

(2) Genèse, chap. I. 28.

que Dieu voulu bénir et le terme Elohim en langue celtique ne dit pas autre chose, *– Hallow – heam*, *– heam* (*him*) représentant l'enfant qui n'a pas encore vu le jour, tandis que le verbe *to hallow* (*hallo*) signifie bénir, sanctifier:

On connaît la grande affinité de la langue arabe avec la langue hébraïque. Les enfants d'Ismaël désignent Dieu par Allah. Ce terme offre une ressemblance frappante avec le verbe celtique *to hallow (hallo)* sanctifier : c'est l'Etre par excellence qui possède le droit de bénir et de sanctifier toutes choses. Cette similitude de sens et d'expression ne nous paraît pas devoir être négligée.

Dieu était encore connu sous le nom de Saddaï, qui exprimait l'idée du créateur donnant la nourriture et l'abondance des choses nécessaires à la vie corporelle par sa libéralité, car Saddaï signifie large et libéral. (1)

En interprétant Saddaï par la langue celtique, nous trouvons que les hommes sont rassasiés par un Dieu soucieux de ses créatures, *– to sate (séte),* rassasier, *– to eye (aï)* avoir l'oeil sur ...

Adonaï était encore une autre dénomination donnée par les hommes au Tout-Puissant : c'est le Seigneur, le Dominus de l'Ecriture Sainte. Les Hébreux n'écrivant pas, par respect, le nom

(1) Cornelius a Lapide.

de Jehova, le remplaçaient ordinairement par Adonaï. Il n'a pas suffi à la bonté divine de veiller par sa Providence à la nourriture de ses créatures, elle leur à donné aussi le pouvoir de posséder, suivant ces paroles de la Genèse : « Croissez et multipliez-vous, et dominez sur les poissons » de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tous les animaux » qui se meuvent sur la terre. »(1)

Le pouvoir de posséder accordé par Dieu aux hommes est renfermé dans le terme Adonaï, inexplicable par la langue hébraïque, – *to add*, ajouter, *to own* (*ôn*), posséder, – *to eye* (*aï*), avoir l'oeil sur.

Jehova est le nom sacré, le vrai nom du seigneur, révélé par Dieu lui-même à Moïse. Les Hébreux ne l'écrivaient point; il était cependant gravé sur la lame d'or qui était attachée et retenue par un ruban d'hyacinthe à la mitre du Grand Prêtre. Josèphe rapporte que lorsque Alexandre se présenta devant le Grand Prêtre Jaddus revêtu en ce moment de tous ses ornement pontificaux, ce conquérant de l'Asie se prosterna pour adorer celui dont le nom redouté était gravé sur cette lame d'or brillant au-dessus du front du successeur d'Aaron.

D'après les traditions des Hébreux, Jehova

(1) Genèse, chap. I. 28.

exprimait la trinité des personnes dans l'unité divine. Mais où était la possibilité d'exprimer par le nom de Jehova la Trinité dans l'Unité ? Il fallait, pour atteindre ce but, que ce nom divin renfermât dans sa composition les pronoms personnels de la langue parlée par Moïse.

Le *moi* de la première personne, en hébreu, se traduit par *ani* et *anci* et le *nous* par *anu*, *nênu* ; le *toi* et le *vous* de la seconde personne par *ate* et *atm* ; le *lui* de la troisième personne par *eua*.

Les pronoms personnels de la langue hébraïque ne se rapportent donc pas aux quatre lettres *i*, *he*, *u*, *i*, qui forment le nom saint de Jehova. Cependant l'*i* (*iod*) se trouve parmi les pronoms affixes de la première personne, qui correspondent aux pronoms réfléchis et pronoms adjectifs possessifs de la langue française.

Plaçons en regard des quatre lettres hébraïques *i*, *he*, *u*, *i*, qui composent le nom divin révélé à Moïse, les pronoms personnels de la langue celtique *I*, *he*, *we*, *ye*, et nous pourrons être légitimement étonnés du résultat. Observons en passant que l'alphabet hébreu ne possède pas d'y, tandis que cet y est dûment renfermé dans l'alphabet celtique. Nous avons donc en réalité dans les pronoms personnels celtiques les quatre lettres formant le nom divin, c'est-à-dire deux

i, un *he* et un *we* qui remplace le *ouau* de la langue hébraïque.

Le premier *i* s'écrivant toujours par un *I* majuscule représente le nominatif singulier de la première personne *Je* ou *Moi* et se prononce *aï*.

Le second *i*, *ye* qui se prononce *yi*, correspond au nominatif pluriel de la seconde personne *Vous* ; le *thou* ou *Toi* du singulier, n'exprimant qu'une familiarité peu respectueuse, n'est point usité en Anglo-Saxon, comme d'ailleurs, en Français, dans le langage poli.

Le *he*, se prononçant *hi*, correspond au nominatif singulier de la troisième personne, *Lui*. Quant au *we* dont la prononciation est *oui* et qui remplace le *ouau* hébraïque, c'est le nominatif pluriel de la première personne, *Nous*.

Dans ces quatre lettres se trouve donc la désignation des trois personnes divines par *Moi*, *Vous* et *Lui*, tandis que le *Nous* les rassemble, les unit pour en faire un être unique possédant une substance, une nature, une essence communes aux trois personnes, c’est-à-dire, un Dieu en trois personnes distinctes.

Ce *Nous* se retrouve plusieurs fois dans le récit de l'histoire des hommes fait par Moïse, le serviteur fidèle, qui rapportait avec intégrité les instructions divines adressées au peuple hébreu. Le premier *Nous* apparaît à la création

de l'homme: « Faisons, dit le Seigneur, l'homme à notre » image et à notre ressemblance. »(1)

Après la désobéissance et la chute d'Adam et d'Eve, le *Nous* est encore retracé dans ces paroles empreintes d'une ironie salutaire et vengeresse que Dieu leur adresse : « Voilà « Adam devenu comme l'un de *Nous*, sachant le bien et le » mal. » (2) Une troisième fois le *Nous* divin est accentué dans l'arrêt porté contre l'orgueil des hommes et suivi de la dispersion complète de la famille humaine par la confusion du langage primitif : « Venez donc, dit le Tout-Puissant, » descendons en ce lieu, et confondons-y tellement leur » langage, qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres. » (3)

Nous avons écrit le nom de Jehova au moyen des lettres *i, he, u, i,* quoique le texte hébraïque porte *i, he, u, he*. Cornelius a Lapide relate à ce sujet la formule employée par les Juifs quand on les force à prêter serment ; afin de ne pas prononcer le nom divin et sacré, ils s'expriment ainsi : « Je jure par *i, he, u, i,* et ces lettres ajoute le même Cornélius, forment le vrai nom de Jéhova. La différence accusée par la quatrième lettre paraît au premier abord fort

---

(1) Gen. chap. I. 26.
(2) Gen. chap. III. 22.
(3) Gen. c. XI. 7.

importante, mais en l'examinant avec soin, elle n'offre rien d'embarrassant ; car dans le pronom celtique *ye*, *vous*, il y a en même temps un y et un *e*, et c'est là, croyons-nous, le noeud d'une difficulté que la langue hébraïque moderne, réduite à ses seules forces, ne saurait résoudre.

En dehors d'une transmission traditionnelle, depuis longtemps interrompue, il devient à peu près impossible de reconstituer la prononciation du nom de quatre lettres contenant le mystère de la Sainte Trinité. Du reste, les Juifs eux-mêmes ignorent de quelle manière Moïse et les prêtres Juifs le prononçaient devant le peuple assemblé pour les cérémonies religieuses.

La facilité avec laquelle les pronoms personnels de la langue Anglo-Saxonne expliquent le nom divin de Jehova, nous amène à croire que les Celtes étaient loin d'ignorer et ce nom et sa véritable signification, puisque les relations de la Gaule avec l'Asie étaient incessantes par les émigrations vers l'Occident de nouvelles peuplades celtiques.

L'année 1491 avant Jésus-Christ avait vu la révélation du nom de Jehova faite à Moïse. Quarante années plus tard, à la suite de la conquête de la Palestine faite par Josué dans l'espace de six ans, de 1451 à 1445 avant Jésus-Christ, les brillants faits d'armes des Hé-

breux avaient porté au loin leur réputation guerrière et frappé d'étonnement les peuples asiatiques, qui comprenaient bien la protection divine, dont la force invincible éclatait dans les secours surnaturels prodigués aux descendans de Jacob. Les diverses peuplades celtiques, dans leur marche lente et continue vers l'Europe, pouvaient donc connaître, non seulement les exploits Hébreux, mais encore leur organisation en tribus et le nom de leur puissant protecteur, Jehova. On ne doit pas être surpris que, possédant le sens de ce nom sacré, les Celtes aient professé une vénération extrême pour le nombre trois, qui représentait à leur esprit la Trinité sainte dans l'Unité divine.

Le nom sous lequel les Celtes désignaient le peuple hébreu affirme clairement leur connaissance certaine du nom de Jehova. Pour les enfants de Gomer, un hébreu s'appelait *jew* (*djiou*) c'est-à-dire, un homme devant lequel était prononcé le nom de quatre lettres, et qui se servait de ce nom divin dans ses adorations et les hommages de sa prière. En réalité, les enfants de Gomer avaient appliqué au peuple protégé le nom du protecteur, et il nous paraît très vraisemblable que l'expression *jew* est bien le nom saint de Jehova contenant les quatre lettres révélées à Moïse.

II

LES PREMIERS HOMMES – ADAM JUSQU'A NOÉ.

Après avoir tenté d'interpréter les noms divins par la langue celtique, nous essaierons aussi cette même langue dans la décomposition des noms propres d'hommes et de lieux.

La souche du genre humain, le premier être possédant une âme raisonnable, unie à une substance corporelle, porte le nom d'Adam. Sous ce nom, il faut entendre l'homme et la femme, « car Dieu les créa mâle et femelle ; il les bénit et il leur donna le nom d'Adam au jour qu'ils furent créés. » (1) Ce nom était donc commun à Adam et à Eve, et Dieu lui-même l'avait imposé. Les hébraïsants veulent qu'Adam dérive de *adama*, terrestre, parce que Dieu l'avait formé du limon de la terre.

Interprété par la langue celtique le terme Adam, composé de deux mots, présente pour ainsi dire, un résumé de la création de nos premiers parents. Parmi les êtres créés, Adam n'en avait point trouvé qui lui fût semblable. « Et

---

(1) Bible de Carrières, Gen. c. v. 2. Nous donnons ordinairement la traduction de l'Ecriture Sainte d'après cette bible, parce qu'elle est fort exacte et très appréciée. Nous faisons ici cette remarque afin de n'avoir pas à y revenir dans toutes nos citations.

« le Seigneur dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; « faisons-lui une aide semblable à lui »(1) Dieu fit donc la femme et l'amena à Adam. D'après l'Ecriture Sainte, la femme était une créature ajoutée à l'homme, semblable à lui et son aide pour la multiplication du genre humain, c'est-à-dire, la mère ajoutée au père, et c'est là l'idée offerte par la décomposition du nom d'Adam, – *to add*, ajouter, *dam*, la mère.

L'Ecriture Sainte donne au premier des enfants d'Adam, le nom de Caïn. A sa naissance, Eve, sa mère, s'écria : « Je possède un homme par la grâce de Dieu. »

Caïn, en hébreu, implique l'idée de possession, et il vient de la racine *Kana*, posséder. Adam et Eve regardaient donc leur fils comme leur bien et leur acquisition particulière ; au reste, la puissance du père sur son enfant n'est-elle pas de droit naturel? Eve a eu grandement raison d'appeler son premier fils, Caïn, sa possession.

La langue celtique retient, non pas le verbe *Kana*, posséder, mais le verbe *Can*, pouvoir. La signification du nom de Caïn serait alors le pouvoir, la faculté de posséder un homme par la grâce de Dieu, et cette différence n'est point

---

(1) Gen. C. II. 18.

sensible dans la pensée qu'Eve a dû attacher aux paroles prononcées par elle à la naissance de son fils.

Dans le texte hébraïque, Caïn est écrit *Qin* : en langue celtique *to coin* (*coïn*) se traduit par battre monnaie, inventer. Ne serait-ce pas là le sens véritable de Caïn qui aurait imaginé, inventé la valeur conventionnelle des monnaies? L'amour trop vif de l'or et de l'argent étouffe sûrement les sentiments généreux, et arme ordinairement du fer meurtrier la main des assassins. Caïn avait cent seize ans lorsqu'il commit le crime affreux qui le fit maudire. On peut croire avec juste raison que les hommes étaient déjà nombreux, puisque Caïn répondant à la menace divine, disait : « Quiconque donc me trouvera, me tuera. » La multiplication rapide du genre humain a dû faire naître, dans l'esprit de Caïn, la pensée de remplacer les échanges par une valeur conventionnelle attachée aux métaux précieux, or et argent.

Abel est le second fils d'Adam et d'Eve, mais sa mère ne lui a point donné ce nom. Josèphe le fait dériver du mot hébreu *ebel* deuil ; car, par la mort d'Abel, le deuil a fait sa première apparition sur la terre. Pour bien saisir le sens du mot Abel, tel que l'indique Josèphe, il ne faut point perdre de vue une

expression très fréquente dans les livres saints désignant la mort et le tombeau; c'est l'expression inferi, les enfers, tandis que le lieu du supplice des réprouvés et des maudits est l'infernus ; et c'est dans le premier sens que David, étant près de mourir, recommanda à Salomon, son fils de punir Joab de ses crimes : « Vous ferez, dit-il, à son égard, selon » votre sagesse ; et vous ne permettrez pas qu'après avoir » vieilli dans l'impunité de son crime, il descende en paix » dans le tombeau ; *et non deduces canitiem ejus ad* » *inferos*. » (1)

Abel présente la première image de la mort par le crime affreux de son frère aîné, – *to ape* (*épe*), imiter, présenter, l'image de..., *hell*, enfers. – Le terme *ebel* ou *épel* serait ainsi appliqué au second fils d'Adam seulement après le fratricide de Caïn, et la désignation de leur fils par une telle expression a dû, pendant de longues années, raviver dans l'âme de ses malheureux parents la douleur de sa perte.

Nous nous sommes attaché dans cette interprétation à suivre le sens donné par Josèphe : toutefois, comme les premiers hommes étaient souvent connus sous plusieurs noms présentant des significations différentes, nous croyons pou-

---

(1) Troisième liv. des Rois, c. II. 6.

voir expliquer d'une autre manière le nom d'Abel, en conservant avec rigueur la prononciation donnée par l'Ecriture Sainte.

Il est indubitable pour tout esprit sérieux qu'Adam avait reçu de Dieu les communications les plus précieuses, non seulement sur les vérités religieuses, mais encore sur les industries humaines nécessaires à l'état social, et Adam transmettait à ses enfants et la science religieuse et en même temps les principes des arts industriels. « Le monde, disait « Origène à Celse, ayant été créé par la Providence, il faut « nécessairement que le genre humain ait été mis, dans les « commencements, sous la tutelle de certains esprits « supérieurs, et qu'alors Dieu se soit manifesté aux hommes. « C'est aussi ce que l'Ecriture Sainte atteste... et il « convenait, en effet, que dans l'enfance du monde, l'espèce « humaine reçut des secours extraordinaires, jusqu'à ce que « l'invention des arts l'eût mise en état de se défendre elle-« même et de n'avoir plus besoin de l'intervention divine. » (1)

Abel était pasteur; il offrait à Dieu des sacrifices, choisissant à cet effet les agneaux les plus beaux et les plus gras de son troupeau, et le Seigneur regardait favorablement ses présents. (2)

---

(1) Soirées de Saint-Petersbourg, 2e entretient, note VI
(2) Gen. c. IV. 2-4.

L'Ecriture Sainte, en marquant avec soin la profession pastorale d'Abel, semble indiquer la provenance de son nom. Abel recueillait les belles toisons de son magnifique troupeau ; sa main filait la laine soyeuse, et ces fils entrelacés, formant et la chaîne et la trame, lui donnaient un excellent tissu dont il se pouvait vêtir, – *abb*, trame de laine, – *to ell*, mesurer.

Un châtiment juste et sévère suivit de près le crime horrible de Caïn. Le Seigneur avait dit au fratricide : « Vous serez fugitif et vagabond sur la terre » , et le coupable avait répondu : « Vous me chassez aujourd'hui de dessus la terre « et j'irai me cacher de devant votre face, et je serai fugitif « et vagabond sur la terre. Donc quiconque me rencontrera, « me tuera. » Le Seigneur lui répondit : « Non, cela ne sera « pas ainsi ; mais quiconque tuera Caïn sera puni sept fois « plus. » Et le Seigneur « mit un signe sur Caïn, afin que « ceux qui le trouveraient ne le tuassent point. »

« Caïn, s'étant retiré de devant la face du Seigneur, habita « en fugitif sur la terre vers la région orientale d'Eden. » (1)

Le texte hébraïque, au lieu de ces paroles : Caïn habita en fugitif sur la terre, porte : Caïn

(1) Gen. c. IV. 14-16.

habita dans la terre Nod. Josèphe fait de nod un nom propre de lieu, parce qu'il n'a pu arriver à découvrir le sens exact de cette expression de la langue primitive. Le terme nod existe dans l'anglo-saxon et il donne la connaissance du signe de la malédiction divine attaché à Caïn ; *to nod* signifie, faire un signe de tête, saluer en baissant la tête. La note d'infamie, marquée sur la personne du fratricide, devait donc consister en un mouvement nerveux et convulsif de la tête, obligeant Caïn à la baisser honteusement devant tous ceux qu'il rencontrerait. D'après la tradition, le signe de malédiction porté par Caïn était un tremblement continuel du corps, tremblement révélateur de son forfait.

Abel, l'enfant pieux et pur fut remplacé par Seth, et Eve disait : « Le Seigneur m'a donné un autre fils au lieu d'Abel « que Caïn a tué. » (1) En hébreu *suth* signifie mettre et placer : dans la langue des Tectosages, le verbe *to set* retient le même sens de mettre et placer. Seth était le remplaçant d'Abel et destiné à devenir le père des hommes fidèles à leur Créateur.

Les tissus de laine fabriqués par Abel ne reparaissent plus dans le nom des premiers hommes et cèdent la place à la mention des ouvrages de

(1) Gen. c. IV. 25.

fer et de bronze. Il ne faut pas descendre fort longuement dans la généalogie des enfants d'Adam pour y rencontrer la science des métaux, car Malaleel, – *to mall* frapper avec un maillet, – *to allay* (*allé*) mélanger les métaux, – *to ell*, mesurer, – était l'arrière petit-fils de Seth. Suivant la chronologie ordinaire, lorsqu'à l'âge de soixante-dix ans Malaleel est devenu père de Jared, les hommes habitaient le monde depuis seulement trois cent quatre-vingt-quinze ans. Adam était encore au milieu de ses descendans pour les aider de ses conseils et les initier aux travaux industriels. Parce que la science des métaux est inscrite dans Malaleel, est-ce à dire que ceux qui l'avaient précédé ignoraient l'usage du fer et les alliages de cuivre et d'étain constituant le bronze? Nous sommes bien loin de le croire ; Adam assistait aux travaux de ses enfants, et sa présence indique suffisamment d'où venaient les connaissances acquises et d'où partait l'impulsion donnée aux diverses industries.

Il n'était pas possible d'écrire dans le nom d'un seul homme la somme des sciences possédées à l'origine du monde et on les a gravées peu à peu dans le nom des chefs de famille. Malaleel nous dénote les ouvrages de fer et de bronze, et afin que les générations futures ne se méprennent pas et ne voient pas en lui un artisan unique, il

appelle son fils Jared, *– to jar (djar),* tinter, cliqueter, *– to head (hèd)* être à la tête de, commander, – prouvant ainsi qu'il était à la tête de nombreux ouvriers en métaux.

Ces noms propres d'hommes, renfermant la mention des connaissances matérielles des premiers temps du monde créé, indiquent ainsi que la marche de la civilisation humaine n'a point été ascendante et que l'âge de pierre et de bronze n'ont aucunement précédé l'âge de fer au berceau de l'humanité.

Le petit-fils de Jared, Mathusalem dont la longévité a surpassé celle des autres hommes, nous initie à une autre branche d'industrie : les lits moelleux n'étaient guère alors en usage, et ces produits d'une civilisation trop avancée étaient remplacés par des nattes sur lesquelles on prenait un repos nécessaire dans sa demeure, *– to mat*, couvrir de nattes, – *to use* (*iouse*) se servir de, – *hall*, salle, maison.

Les enfants de Seth ne sont point seuls à dévoiler les secrets des arts parmi les premiers hommes, et en parcourant la brève lignée des descendans de Caïn, nous remarquons Tubalcaïn « qui fut habile en toutes sortes » d'ouvrages d'airain et de fer. » (1) Néanmoins cette habi-

(1) Gen. c. IV. 22.

leté à travailler le fer et le bronze n'est point écrite dans son nom ; elle y est remplacée par la mention d'une autre connaissance, celle de l'art nautique.

Les hommes étaient en état de construire de bons vaisseaux et on comprend ainsi comment ils ont prêté une médiocre attention à l'arche destinée à Noé et faite suivant la forme et les dimensions données par Dieu lui-même. Peut-être même ont-ils compté sur eux pour tenter de se soustraire aux effets des menaces divines. Il y avait cependant une différence bien sensible entre la construction de leurs vaisseaux et celle de l'arche dont disposerait Noé. Celle-ci était un vrai navire ponté, protégé contre la pluie du ciel et les grandes lames de la mer, tandis que les vaisseaux ordinaires, complètement découverts, n'étaient point défendus contre les grandes pluies ni contre les hautes lames. Le premier mot qui entre dans la composition du nom de Tubal-caïn retrace la forme de ces premiers bâtiments, – *tub*, vaisseaux découvert, cuve, baquet, – *hall*, maison, – *to coin* (*coïn*), inventer.



III

NOÉ ET SES ENFANTS.

Les sciences possédées par les hommes les entraînèrent à la révolte la plus audacieuse contre Dieu. Les crimes contre nature s'accumulèrent, et, fatigué de cette obstination dans le mal, le Seigneur dit à Noé : « J'ai résolu de faire périr « tous les hommes : ils ont rempli toute la terre d'iniquités, « et je les exterminerai avec tout ce qui vit sur la terre. » (1)

Noé était juste, et ayant trouvé grâce devant Dieu, il était devenu comme le confident de ses desseins vengeurs. Il construisit l'arche sur l'ordre donné par le Seigneur, et s'enfermant avec sa famille et les animaux qui devaient être conservés sur la terre dans ce vaisseau placé sous la protection divine, il fut sauvé du déluge dans lequel périrent tous les hommes criminels. Noé proclame qu'il avait la connaissance du châtiment futur des hommes, de la manière dont il serait infligé et aussi la connaissance de sa propre conservation et de celle de sa famille, – *to Know* (*nô*), connaître, savoir, – *how* (*haou*), comment, de quelle manière.

---

(1) Gen. c. VI. 13.

Après la destruction violente du genre humain par le déluge, Dieu bénit Noé et ses enfants et leur dit : « Croissez « et multipliez-vous et remplissez la terre. Noé avait donc « trois fils qui sortirent de l'arche, Sem, Cham et Japheth. Or « Cham est le père de Chanaan. Ce sont là les trois fils de « Noé ; et c'est d'eux qu'est sortie toute la race des hommes « qui sont sur la terre. » (1)

Le déluge et le salut miraculeux de Noé et de ses enfants étaient des événements trop considérables dans l'histoire de l'humanité pour que le nom d'un des fils de Noé n'en reproduisit point quelque trait essentiel. L'arche ayant flotté sur l'eau pendant sept mois avant de toucher le sommet des montagnes d'Arménie, Noé a voulu écrire ce souvenir intéressant dans le nom de son fils aîné, Sem, – *to swim* (*souim*) flotter sur l'eau.

Le second de ses enfants, grossier et impudent, attira sur sa postérité la malédiction paternelle par une faute lamentable demeurée à jamais sa honte et son opprobre ; aussi son nom Cham – *to shame*, couvrir de honte, – redit son acte infame et la malédiction qui l'a suivi.

L'Ecriture Sainte dit fort clairement que de

---

(1) Gen. c. IX. I. 18. 19.

Sem, Cham et Japheth est sortie toute la race des hommes qui sont sur la terre.

On a cru pouvoir abandonner ce point de départ tout à fait historique pour s'attacher à un autre ordre d'idées, permettant de distinguer les variétés humaines d'après la couleur de la peau et les degrés de l'angle facial. Il serait bien long d'énumérer toutes les classifications mises en avant, et il nous paraît préférable de s'arrêter à la division de Cuvier distinguant le variétés suivantes : 1° La Blanche ou Caucasique ; 2° la Jaune ou Mongolique ; 3° la Nègre ou Ethiopique.

« La variété blanche, Caucasienne, Arabe Européenne se reconnaît principalement à la forme ovale de la tête, à la couleur de la peau plus ou moins blanche, aux lèvres petites, aux traits réguliers. Son centre principal serait en Europe et dans l'Asie Mineure, l'Arabie, la Perse et l'Inde jusqu'au Gange, et l'Afrique jusques et y compris le Sahara. »

« La variété Jaune ou Mongolique se reconnaît à la face carrée, aplatie, au nez plus enfoncé, aux yeux placés obliquement, à la peau olivâtre et basanée. Elle aurait en quelque sorte son foyer sur le plateau de la Grande Tartarie et du Thibet. »

« La variété Nègre ou Ethiopique a le teint noir ou noirâtre, le crâne déprimé, le nez épaté

et les lèvres grosses. Elle couvre la plus grande partie de l'Afrique et quelques îles de l'Océanie. »(1)

Nous ne rechercherons pas les inconvénients d'une classification renfermant dans une même variété les Arabes, les Abyssins, les Egyptiens et les nombreux rameaux celtiques ; il nous suffit de retrouver en Japheth, troisième fils de Noé, la souche réelle et incontestable de la variété humaine la plus blanche. Les enfants de Sem dont le type le mieux conservé est retracé dans les Arabes, ont le teint plus ou moins basané, mais le trait particulier de la famille se montre dans les yeux et les cheveux noirs. Ce ne peut être toutefois qu'un caractère général ; et, parmi les Hébreux, descendans directs de Sem, l'Ecriture Sainte constate une exception en la personne de David dont les cheveux étaient roux.

Dans la famille de Japheth, à la peau blanche et aux cheveux ordinairement peu foncés se joignent les yeux bleus ou quelque peu décolorés. Cette couleur plus claire des yeux était tellement sensible dans le troisième fils de Noé qu'il en a gardé le nom d'oeil décoloré ou Japheth, Iphth, dans le texte hébraïque, – *eye* (*aï*) oeil, *to fade* (*féde*) se décolorer.

---

(1) Géographie par Maltebrun.

Gomer, fils aîné de Japheth, devait présenter cette marque distinctive de l'oeil décoloré, puisqu'il en a été proclamé le véritable héritier, – *to come* (*keume*) devenir, – *heir* (*ér*) héritier. Il ne s'agissait point ici des faveurs essentielles conférées par le droit d'aînesse et permettant à l'héritier ordinaire, au fils aîné, d'offrir à Dieu les sacrifices, de commander à ses frères et de conserver les biens paternels ; car ces droits appartenaient aux aînés de toutes les familles. Ce terme d'héritier s'appliquait plutôt aux qualités corporelles remarquées dans Gomer et transmises à sa postérité formant l'immense famille celtique.

Les hommes s'étaient fort multipliés après le déluge : « Il n'y avait alors qu'une langue et une même manière de parler pour tous les hommes. » Obligés qu'ils étaient de s'étendre par suite de leur rapide accroissement, ils dirent : « Venez, faisons-nous une ville et une tour dont le sommet arrive jusqu'au ciel : et rendons notre nom célèbre, avant de nous disperser sur la terre. » (1)

Ils tenaient cet orgueilleux langage dans les plaines de Sennaar, et ils se mirent à l'oeuvre, se servant de briques à la place de pierres et de bitume en guise de ciment.

---

(1) Gen. c. XI. 4.

Or, le Seigneur fut irrité de ce travail insensé ; et il dit : « Ils ne sont tous maintenant qu'un seul peuple et ils ont un même langage : ils ont commencé cet ouvrage et n'abandonneront point leur dessein qu'ils ne l'aient entièrement terminé. Venez donc, descendons en ce lieu, et confondons-y leur langage, de telle sorte qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres.

« C'est de cette manière que le Seigneur les dispersa de ce lieu dans tous les pays du monde, et qu'ils cessèrent de bâtir la ville.

« C'est aussi pour cette raison que cette ville fut appelée Babel, parce que là fut confondu le langage de toute la terre : et le Seigneur les a dispersés ensuite dans toutes les parties du monde. » (1)

Babel, d'après les termes de l'Ecriture Sainte, porte en soi l'idée de la confusion, et les Hébreux, en recherchant soigneusement Babel dans leur langue, n'ont pu retrouver que *balal*, confusion, pour expliquer ce Babel qu'ils ne possèdent plus. Mais *balal* est bien loin d'avoir la valeur du verbe celtique *to babble*, babiller, jaser : babil incohérent, confus, remplissant de honte les hommes qui n'entendent plus le langage qu'ils comprenaient très bien la veille.

---

(1) Gen. c. XI. 6-9.

La langue primitive est-elle disparue au milieu de cette confusion? Nous pouvons dire avec assurance, qu'elle est demeurée en usage dans la bouche d'une partie des enfants de Sem et aussi d'une partie des enfants de Japheth ; et cette langue primitive est comme le point de départ des autres langues parlées dans le monde, comme une source donnant naissance à des ruisseaux sans nombre qui vont décrire au loin des méandres capricieux. Ce langage s'est perpétué dans un état parfait parmi les Hébreux jusqu'à ce que le séjour du peuple de Dieu dans la Chaldée l'ait fait modifier d'une manière très sensible.

Les enfants de Gomer l'ont-ils transmis intact, au moins dans ses parties essentielles? Nous essaierons de démontrer que l'intégrité de la langue primitive s'est conservée dans la famille de Japheth plus sûrement que dans la famille de Sem, peut-être à cause de la domination universelle promise par Dieu à la postérité de Japheteh. Cette démonstration peut se faire en interprétant par la langue celtique les noms propres des hommes les plus célèbres, conservés dans l'histoire du peuple hébreu ; toutefois, il ne faut pas perdre de vue que le nom propre d'un homme, après la confusion des langues comme au premier âge du monde, retient ordinairement la mémoire d'une action remarquable de sa vie,

ou bien le souvenir d'une qualité, d'un défaut corporels, et quelquefois aussi représente l'état des moeurs de l'époque.

Nous avons vu par le récit de la Genèse les hommes abandonnant la construction de la ville et de la tour de Babel. Dans cette ville inachevée, le farouche Nemrod, petit-fils de Cham, établit sa demeure et fonda le royaume de Babylone. Ce violent chasseur devant le Seigneur n'attaquait point les bêtes fauves ; il était chasseur d'hommes, opprimant ses semblables, semant partout l'épouvante et méritant bien le nom sous lequel il était connu, car Nemrod signifie un épouvantail renommé, – *name* (*néme*) réputation, – *rawhead* (*râuhèd*) épouvantail.

La dispersion des hommes est déterminée et fixée par Phaleg dont la traduction, en hébreu, est division, « parce que la terre fut divisée de son temps » entre les peuple parlant des langues différentes. (1) La langue des Tectosages nous représente dans Phaleg, les hommes poussés à diminuer leur trop grande concentration dans une seule contrée du monde, – *to fall*, diminuer, – *to egg*, pousser, exciter.

Phaleg était le fils aîné d'Héber ; les Hebreux sont les descendans d'Héber et celui-ci

(1) Gen. c. X. 25.

leur a laissé son nom, pour témoigner que ses enfants possédaient par lui l'héritage des bénédictions divines promises à Sem et à sa postérité directe, – Heber se décompose ainsi : *to ebb*, descendre, – *heir* (*ér*) héritier.

IV

ABRAHAM ET LES PATRIARCHES.

Le grand Abraham appartenait à la lignée d'Heber et l'Ecriture Sainte a soin de l'appeler Abram hébreu, accusant par là l'importance attachée à ce titre. Abram, premier nom de ce patriarche, est le précis exact et fidèle des ordres reçus de Dieu. Le Seigneur lui avait dit : « Sortez de votre pays, de votre parenté et de la maison de votre père et venez en la terre que je vous montrerai.

« Je ferai sortir de vous un grand peuple, je vous bénirai, je rendrai votre nom célèbre et vous serez béni.

« Je bénirai ceux qui vous béniront, et je maudirai ceux qui vous maudiront ; et tous les peuples de la terre seront bénis en vous. Abram

sortit donc comme le Seigneur le lui avait ordonné, et Loth le suivit. » (1)

Les hébraïsants traduisent Abram par le père illustre *ab-ram*, et Abraham par le père illustre d'une multitude *ab-ram-amon*. Cette explication paraît un peu obscure quoique déterminée par un fait de tous points conforme à la vérité.

Abram, d'après les ordres divins, devait porter ses pas dans une terre étrangère qui lui serait montrée par Dieu. Abandonnant le sol natal, sa parenté et la maison de son père, il devenait en réalité un étranger pour les habitants des pays qu'il traversait, il imitait le voyageur errant, allant çà et là, en attendant que le lieu de son séjour fut fixé avec certitude, *– to ape (épe)* imiter, *to err*, errer, aller çà et là, *ham*, jambe – *aperrham*. L'expression arabe *berrani*, étranger et le terme Kabyle *aberrani*, signifiant aussi étranger, viennent confirmer cette interprétation du premier nom d'Abram.

Obéissant à la parole du Seigneur, Abram parcourut le pays de Chanaan ; il dut le quitter bientôt à cause de la famine qui sévissait dans la contrée : il se retira en Egypte, toujours protégé d'une manière visible, et, après y être demeuré

(1) Gen. c. XII. 1-4.

quelque temps, il revint dans le pays de Chanaan, avec sa femme et tout ce qu'il possédait. Il était fort riche ; l'or et l'argent abondaient dans sa tente. Lot accompagnait Abram, et lui aussi avait des troupeaux de brebis et des troupeaux de boeufs.

Une querelle s'étant élevée entre les pasteurs de Lot et d'Abram, celui-ci dit à son neveu : « Qu'il n'y ait point, je vous prie, de dispute entre vous et moi, entre vos pasteurs et les miens, parce que nous sommes frères. Vous avez devant vous toute la terre : retirez-vous, je vous prie, d'auprès de moi ; si vous allez à la gauche, je prendrai la droite ; et si vous choisissez la droite, j'irai à la gauche. » (1)

Cette circonstance de la vie d'Abram valut à son neveu le nom de Lot – *to lot*, diviser en lots, en portions. – Lot choisit le pays qui lui parut le plus fertile et vint s'établir dans Sodome.

Les habitants de cette ville et des cités voisines, livrés aux excès de la débauche la plus éhontée, avaient irrité contre eux la justice divine. Par un jugement d'une équité redoutable, le Seigneur avait condamné à la destruction par le feu et les habitants de Sodome et le sol lui-même qu'ils avaient souillé – *sod*, le sol, – *to doom* (*doum*) juger, condamner.

---

(1) Gen. c. XIII. 1-9.

Cependant Lot était juste et Dieu ne voulait pas l'envelopper dans la punition des coupables. Deux anges lui furent envoyés pour l'entraîner hors de ce lieu maudit. Le récit des Livres Saints nous donnera la raison pour laquelle la petite cité où Lot trouva refuge, a porté dans la suite le nom de Segor.

« A la pointe du jour, les anges pressaient Lot de quitter la ville en lui disant : levez-vous, emmenez votre femme et vos deux filles, de crainte que vous ne périssiez vous-même dans la ruine de la Cité.

« Voyant qu'il différait toujours, ils le prirent par la main et emmenèrent aussi sa femme et ses deux filles, car le Seigneur voulait le sauver. Ils le conduisirent ainsi hors de la ville et lui dirent : sauvez votre vie, ne regardez point derrière vous et ne vous arrêtez point dans le pays alentour, mais sauvez-vous sur la montagne, de peur que vous ne soyez enveloppé dans la destruction.

« Lot leur répondit : Seigneur, puisque votre serviteur a trouvé grâce devant vous, et que vous avez montré envers lui votre grande miséricorde en sauvant ma vie, voyez, je vous prie, que je ne puis me sauver sur la montagne, car le danger peut me surprendre auparavant et me faire périr.

« Mais il y a là, tout près, une ville dans laquelle je puis me réfugier ; elle est petite et je m'y sauverai ; vous savez qu'elle n'est pas grande ; et elle me sauvera la vie.

« L'ange lui répondit : j'accorde encore cette grâce à la prière que vous me faites de ne pas détruire la ville pour laquelle vous me parlez. Hâtez-vous et sauvez-vous parce que je ne pourrai rien faire jusqu'à ce que vous y soyez entré. C'est pour cela qu'on a donné à cette ville le nom de Segor. Le soleil s'élevait sur la terre, lorsque Lot entra dans Segor. » (1)

La pensée essentielle se dégageant de ce récit peut se traduire ainsi : les anges pressaient Lot de quitter Sodome, car approchait l'heure fixée pour le châtiment, et Lot, de son côté, alléguant sa faiblesse, cherchait à retarder cette heure de l'expiation suprême. Il a fallu qu'un ange le prit par la main, le forçant ainsi à le suivre, et alors Lot, voulant à tout prix sauver une partie des habitants de la région, demanda à se réfugier dans la petite ville nommée Segor : sa prière fut écoutée ; mais, dit encore l'ange, hâtez vous !

Cette insistance de l'ange à répéter que l'heure était pressante est parfaitement reproduite dans Ségor – *to say* (*sé*) répéter, – *to egg*, pousser, exciter, – *hour* (*haour*) heure, moment.

---

(1) Gen. c. XIX

Lot était en sûreté dans Segor, « et le Seigneur fit descendre du ciel une pluie de soufre et de feu sur Sodome et Gomorrhe. (1) » Gomorrhe nous dévoile la transformation de la belle vallée en un marais aux eaux stagnantes : *to come* (*keume*) devenir, – *moor* (*mour*) un marais. Les eaux de ce lac semblent empoisonnées : elles ont une telle densité que le corps humain ne peut s'y enfoncer complètement ; leur amertume est extrême et le sel dont elles sont saturées les rend pesantes à ce point que le vent le plus impétueux semble impuissant à leur communiquer quelque mouvement. Les rives présentent une affreuse aridité ; le regard n'y rencontre point le vert feuillage des arbres pour s'y reposer. L'image de la désolation y est peinte partout ; la malédiction divine est passée dans la vallée.

« Plusieurs voyageurs, entre autres Troïlo et d'Arvieux, « disent avoir remarqué des débris de murailles et de palais « dans les eaux de la mer Morte. Ce rapport semble « confirmé par Maundrell et le père Nau. Les anciens sont « plus positifs à ce sujet ; Josèphe, qui se sert d'une « expression poétique, dit qu'on aperçoit au bord du lac les « *ombres* des cités détruites. Strabon donne soixante stades « de tour aux

(1) Gen. c. XIX.

« ruines de Sodome. Tacite parle de ces débris : comme le « lac s'élève ou se retire selon les saisons, il peut cacher ou « découvrir tour à tour les squelettes des villes « réprouvées. »(1)

Quelques années avant ces événements redoutables, Abram qui était sans postérité, fut prié par Saraï d'épouser Agar sa servante, afin d'accomplir les promesses divines. Mais Agar, peu reconnaissante, commença à mépriser sa maîtresse : celle-ci indignée de son insolence, se plaignit d'abord à Abram et châtia Agar avec tant de sévérité, qu'elle la contraignit de prendre la fuite. Cet accident de la vie de Saraï a produit ce premier nom – *to say* (*sé*), raconter, – *row* (*raou*) bruit, querelle, *high* (*haï*), violent.

Agar, – *to hag*, tourmenter, harasser – *to hare* (*hère*), courir çà et là, – se rendait en Egypte par la voie du désert lorsqu'un ange lui apparut et lui ordonna de retourner à sa maîtresse et de s'humilier sous sa main. Il ajouta : « Je « multiplierai votre postérité de telle sorte qu'elle sera « innombrable... Vous enfanterez un fils ; et vous « l'appellerez Ismaël parce que le Seigneur a entendu votre « affliction. »(2)

---

(1) Itinéraire de Paris à Jérusalem par le vicomte de Châteaubriand.

(2) Gen. c. XVI. 9-11.

Ismaël marque la fin des froissements produits enter Saraï et Agar ; la servante a été délivrée des mauvais traitements par sa docilité à s'humilier sous la main de sa maîtresse – *to ease* (*ise*) délivrer, – *to maule* (*mâule*) froisser.

En annonçant la naissance d'Ismaël, l'ange du Seigneur avait dit à Agar : « Ce sera un homme fier et sauvage : il lèvera la main contre tous et tous lèveront la main contre lui ; et il dressera ses tentes vis-à-vis de tous ses frères. » (1) C'est la peinture fidèle du caractère des Arabes, descendans d'Ismaël. D'une nature fougueuse et ardente, aimant avec passion la liberté et l'indépendance, ils ont toujours recherché le pillage et les aventures. Leurs tentes de peaux de chèvres les abritent à peine quelques instants et bientôt, dégageant des entraves leurs chevaux toujours sellés, ils dévorent dans une course rapide les sables brûlants du désert. Leur couverture de laine blanche jetée sur leur tête comme un voile vient les désigner au loin aux regards inquiets des voyageurs qui se hasardent à traverser leur pays aride et sans arbres – *to hare* (*hére*), courir çà et là – *abb*, trame de laine. – Durs à la fatigue, supportant facilement la faim et la soif, dédaignant le

(1) Gen. c. XVI. 12.

repos sur un lit moelleux, ils ont mérité le nom de Bédouins sous lequel ils sont aussi connus – *bed*, lit, – *to wean* (*ouin*), priver de.

Treize ans s'étaient écoulés depuis la naissance d'Ismaël ; Dieu apparut à Abram et lui dit : « Je suis le Dieu tout puissant, marchez en ma présence et soyez parfait.

« Je ferez alliance avec vous et je multiplierai votre race jusqu'à l'infini...

« Vous ne vous appellerez plus Abram, mais Abraham, parce que je vous ai établi pour être le père d'une multitude de nations. » (1)

Le changement opéré par Dieu même dans le nom du grand patriarche porte en entier sur la dernière syllabe d'Abram : c'est dans la composition celtique de ce nom, *ham*, jambe, qui est transformée en *heam* (*him*) l'enfant qui n'a pas encore vue le jour, et cet *heam* renferme en lui-même l'assurance de la multiplication de sa famille. Ainsi, Abram, l'étranger est devenu Abraham – *to ape*, imiter, – *to err*, aller çà et là, – *heam* (*him*), l'enfant qui n'a pas encore vu le jour, – c'est à dire l'étranger à la nombreuse descendance.

Cette interprétation par la langue celtique fait aisément comprendre pourquoi les Arabes appel-

(1) Gen. c. XVII. 1-5.

lent Ibrahim ce patriarche père d'Ismaël et souche de leur famille.

Après avoir prescrit à Abraham la circoncision comme signe de son alliance, Dieu, renouvelant la promesse déjà faite d'une magnifique postérité, lui dit : « Vous n'appellerez plus votre femme Saraï, mais Sara. Je la bénirai et je vous donnerai d'elle un fils que je bénirai aussi. Il sera le père de plusieurs nations, et des rois de peuples sortiront de lui. »(1)

Après cet ordre donné par Dieu à Abraham d'appeler sa femme Sara, l'Ecriture Sainte la nomme désormais Sara, qu'elle écrit Saré – *to say* (*sé*), dire, – *to ray* (*ré*) rayonner. Ce rayonnement autour de Sara devait provenir de la belle postérité annoncée par le Seigneur. Abraham était alors âgé de cent ans et Sara de quatre-vingt-dix. Le saint patriarche était fort tourmenté à la pensée que son âge et celui de sa femme seraient sans doute un bien grand obstacle à l'accomplissement de la parole divine : il croyait cependant à cette parole dans la persuasion intime que Dieu opérerait pour lui un prodige.

Pendant qu'il était livré à ces anxiétés, Dieu lui dit encore: « Sara votre femme vous donnera

---

(1) Gen. c. XVII. 15, 16.

un fils que vous nommerez Isaac. Je ferai un pacte avec lui et ses descendans afin que mon alliance avec eux soit éternelle. » (1)

« Sara conçut et enfanta un fils en sa vieillesse, dans le temps que Dieu lui avait prédit. Abraham donna le nom d'Isaac à son fils qui était né de Sara.

Et il le circoncit le huitième jour selon le commandement qu'il en avait reçu de Dieu... Et Sara dit : Dieu m'a donné de sourire de joie : quiconque le saura, prendra part à mon sourire de bonheur. » (2)

En hébreu-chaldéen, Isaac dérive du verbe tsachak, sourire de satisfaction, être félicité, et le sens est en rapport parfait avec le texte sacré. En examinant le terme Isaac dans sa composition celtique, on y découvre l'assurance infaillible de l'accomplissement des promesses divines, assurance qui doit délivrer Abraham de tous les tourments d'esprit causés par la vue d'une impossibilité naturelle – *to ease* (*ise*) délivrer, – *to hag*, tourmenter.

Isaac hérita, non seulement des grandes richesses de son père, mais aussi de sa foi et de son obéissance au Seigneur. Avant leur naissance, ses deux fils Esaü et Jacob, – *to jog*,

(1) Gen. c. XVII. 19.
(2) Gen. c. XXI. 2-6.

pousser, remuer, – *up* (*eup*) en haut, pardessus, – s'entre-choquaient dans le sein de leur mère Rebecca, et celle-ci effrayée, consulta le Seigneur qui lui dit : « Deux nations sont dans votre sein, deux peuples divisés l'un contre l'autre en sortiront ; l'un de ces peuples surmontera l'autre peuple et l'aîné sera assujetti au plus jeune. » L'aîné des deux enfants était velu et il fut nommé Esaü ; son frère fut appelé Jacob.

Esaü portait aussi le nom de Seir – *to say* (*sé*) raconter – *hair* (*hér*) poil – confirmant la remarque contenue dans les livres saints sur le poil étrange dont son corps était couvert. L'appellation d'Esaü – *to haze* (*hèze*) effrayer, – *how* (*haou*) comment de quelle manière – se rapporte à la fureur dont il fut saisi lorsque son frère Jacob après lui avoir d'abord acheté son droit d'aînesse, lui ravit la bénédiction paternelle. La haine d'Esaü devint si violente que Jacob, plein d'effroi, se vit contraint de fuir la maison paternelle et de se réfugier quelque temps chez Laban.

C'est poussé, excité par l'insistance et les conseils de sa mère Rebecca – *rape* (*rèpe*) l'action de ravir, de transporter, – *to egg*, pousser, exciter – que Jacob avait consenti à se servir

---

(1) Gen. c. XXV. 23.

de la ruse maternelle pour enlever la bénédiction destinée à son frère Esaü.

Jacob passa quatorze années auprès de son oncle Laban – *to lap*, envelopper, entortiller, – *to hand*, se saisir de – avant d'épouser Rachel. Ce temps avait été pour lui un véritable temps de vexations douloureuses qu'il a voulu marquer dans le nom de Rachel – *to rack*, harasser, tourmenter – *to ail* (*él*) causer de la douleur.

Les tourments multipliés subis dans la maison de Laban permettaient à Jacob de dire avec vérité à Lia et à Rachel : « Vous savez que j'ai servi votre père de toutes mes forces. « Il a même usé de tromperie envers moi, et a changé dix « fois ce que je devais avoir pour récompense : et cependant « Dieu ne lui a pas permis de me nuire. » (1)

On sait par quelle suite particulière d'événements Dieu conduisit en Egypte le patriarche Jacob et ses nombreux enfants. Joseph, la joie de sa mère Rachel et l'espoir de sa fécondité, (2) *to joy* (*djoi*) se réjouir, se féliciter, *safe* (*séfe*) sauf, hors péril – avait fait donner à ses frère la partie orientale de l'Egypte, et les

(1) Gen. c. XXXI. 6-7.

(2) Gen. c. XXX. 23. 24.

Hébreux s'étaient multipliés à tel point que le Pharaon qui gouverna plus tard le pays, ignorant les immenses services rendus par Joseph à son royaume, résolut d'arrêter par tous les moyens cette propagation, inquiétante pour sa politique ombrageuse. Les mesures les plus iniques furent décrétées contre les enfants mâles des Hébreux qui venaient au monde, et ordre fut donné de les jeter dans les eaux du Nil. Pendant que les jeunes enfants étaient ainsi exterminés, les officiers publics accablaient les Hébreux sous le poids de travaux écrasants et rendaient leur vie tout à fait amère.

V

MOISE ET LES HÉBREUX DANS LE DÉSERT.

Moïse naquit au milieu de ces circonstances déplorables, et sa mère, après l'avoir tenu caché durant trois mois, l'exposa sur le bord du fleuve où Dieu, par une disposition miséricordieuse de sa Providence, attira la fille de Pharaon. Touchée de la beauté de l'enfant, « elle l'adopta pour son fils et le nomma Moïse, parce que, disait-elle, je l'ai retiré de l'eau. » (1)

(1) Exode, c. II. 10.

Le nom de Moïse se refuse à une interprétation rigoureuse par l'hébreu-chaldéen ; du reste, ce nom est une allusion à la position particulière de l'enfant élevé à la cour de Pharaon et à l'action de la fille du roi retirant cet enfant des bords du fleuve où il était exposé. L'adoption de Moïse par la fille de Pharaon l'avait délivré des travaux des champs et aussi de l'oppression effroyable sous laquelle gémissaient ses frères. Il n'était plus, par conséquent, obligé de moissonner, de transporter les fruits récoltés dans les granges disposées à cet effet, et c'est là l'explication fort simple et très claire du nom de Moïse par la langue celtique – *to mow* (*mô*), moissonner, faucher, – *to ease* (*ise*), délivrer. – Josèphe fait remarquer que le nom de Moïse, le délivré des eaux, était de composition égyptienne, car dit-il, *mo* indique l'eau et *ise* se traduit par délivrer. Il est bien probable que l'appellation égyptienne donnée à Moïse par la fille de Pharaon signifiait qu'elle l'avait sauvé des eaux du Nil, tandis que celle par laquelle les Hébreux ses frères le connaissaient, se rapportait surtout à son éducation à la cour du roi.

Nous n'insisterons pas sur les événement miraculeux par lesquels Dieu conduisit le peuple Hébreu à travers le désert pour le mettre en possession de la terre de Chanaan à l'heure

voulue par sa Providence ; nous nous contenterons d'ajouter quelques termes qui sont une démonstration bien sensible du langage parlé à cette époque par les descendans de Jacob. Engagé dans le désert, le peuple après trois jours de marche dans cette aride contrée, parvint auprès d'une fontaine dont les eaux étaient impropres à la boisson à cause de leur mauvais goût, et il se prit à murmurer. Moïse se mit en prières et le Seigneur lui montra un arbuste dont il jeta le bois dans les eaux et elles devinrent fort douces. Les eaux de cette fontaine nommée Mara n'étaient pas seulement amères ; elles étaient encore corrompues, et cette altération repoussante est bien indiquée par le verbe celtique *to mar*, gâter.

En arrivant dans le désert de Sin peu éloigné du Sinaï, les Hébreux ayant consommé les provisions apportées d'Egypte, se livrèrent à de violents murmures contre leur chef, et alors Moïse leur dit : « Ce soir, vous saurez que c'est « le Seigneur qui vous a tirés de l'Egypte, et demain « matin vous verrez éclater la gloire du Seigneur... Moïse « ajouta : Le Seigneur vous donnera ce soir de la chair à « manger et, au matin, il vous rassasiera de pains. » (1)

---

(1) Exod. c. XVI. 6-8.

Le soir étant venu, un grand nombre de cailles couvrit le camp, et le matin on vit paraître dans le désert quelque chose de grenu et comme pilé au mortier, qui ressemblait à la gelée blanche dont se couvre le sol pendant l'hiver. Ainsi le Seigneur faisait éclater sa puissance aux regards des Hébreux et cet *éclat* de pouvoir divin a valu à cette partie du désert le nom de Sin – *shine* (*shaïne*), éclat. – Le peuple, à la vue de cette nourriture extraordinaire destinée à remplacer le pain, l'aliment essentiel, s'écria : « *Man hu* ? « C'est-à-dire, qu'est-ce que cela? Car ils ignoraient ce que « c'était. Moïse leur dit : « C'est là le pain que Dieu vous « donne à manger. » (1)

Les deux mots *man hu* sont tout à fait dignes d'être remarqué ; *man*, en celtique, signifie essentiel, important, *main* (*mén*), et *hu* correspond à l'adverbe celtique *how* (*haou*), comment de qu'elle manière. Les Hébreux ont dû s'exprimer ainsi : « Est-ce donc là l'aliment principal, *main how* ? » Et ils appelèrent *man* cette nourriture que Dieu leur distribua pendant tout le temps de leur séjour au désert. Ils la nommèrent ainsi parce que c'était en vérité le fondement essentiel de leur alimentation quotidienne, tenant

(1) Exod. c. XVI. 15.

lieu du blé qu'ils ne pouvaient point récolter dans leur voyage. Nous insistons sur cette expression d'une manière spéciale, parce que l'adjectif celtique *main* (*mén*) principal, essentiel, est entré dans la composition des mots *ménir*, *dolmen*, désignant des monuments celtiques, des pierres levées, et elle devient d'un secours précieux pour l'explication de ces expressions couvertes jusqu'à ce moment d'un voile impénétrable.

Moïse se trouvait encore dans le désert de Sin quand Jethro son beau-père vint lui ramener sa femme et ses enfants. Le nom de Jethro, prince et prêtre de Madian, est intéressant ; il résume le conseil donné à Moïse pour l'établissement de juges inférieurs destinés à rendre la justice au peuple dans les affaires les plus aisées et les plus communes. Jethro ayant vu Moïse assidu à rendre justice au peuple qui se présentait à lui depuis le matin jusqu'au soir, lui dit : « Pourquoi agissez-vous ainsi à l'égard du peuple ?
« Pourquoi êtes-vous seul assis pour le juger, de telle sorte
« que tout ce peuple attend depuis le matin jusqu'au soir ?
« Vous ne faites pas là une bonne chose.

« Vous vous fatiguez ainsi imprudemment, vous et votre
« peuple, par un travail inutile : cette occupation surpasse
« vos forces et vous ne pourrez la soutenir seul.

« Mais écoutez le conseil que j'ai à vous donner, et Dieu sera avec vous. Soyez assidu au peuple pour les choses qui regardent Dieu... et pour lui apprendre ce qu'il doit faire pour plaire au Seigneur.

« Choisissez parmi le peuple des hommes fermes et « craignant Dieu, pleins de vérité et ennemis de l'avarice, et « donnez la conduite aux uns de mille hommes, aux autres « de cent, aux autres de cinquante, et aux autres de dix.

« Qu'ils réservent pour vous les grandes affaires et qu'ils « jugent seulement les plus petites : ainsi le fardeau de la « justice étant partagé avec d'autres, vous deviendra plus « léger. »(1)

Moïse suivit ces avis dont la sagesse était évidente et distribuant la lourde charge de rendre la justice, il se trouva ainsi protégé contre une occupation tout à fait écrasante, qu'il avait pensé pouvoir mener à bonne fin sans succomber.

Le nom de Jethro reproduit avec exactitude le fond du judicieux conseil donné à l'inexpérience de Moïse – *to Shade* (*chède*), protéger, mettre à l'abri, – *raw* (*râu*) nouveau, sans expérience.

Il ne faudrait pas s'étonner de voir Moïse tout nouveau dans le gouvernement du peuple hébreu,

---

(1) Exod. c. XVIII. 13-22.

puisque Dieu lui avait imposé ce pénible fardeau depuis six semaines seulement.

Quarante-huit jours après la sortie d'Egypte, les Hébreux atteignirent le Sinaï. Dans ce lieu, le peuple reçut du Seigneur les préceptes religieux, politiques et judiciaires qui le devaient régir. La loi y fut proclamée au milieu des clartés fulgurantes, au bruit des éclats d'un tonnerre incessant, et dans la splendeur immense d'une montagne en feu. Ce brillant appareil dans la proclamation de la loi a fait donner à cette montagne le nom de Sinaï – *to shine* (*shaïne*) briller, étinceler, éclater – *to eye* (*aï*) regarder, avoir l'oeil sur. – Au sommet du Sinaï où Dieu l'avait appelé, Moïse reçut l'ordre de construire le tabernacle et l'arche d'alliance, et le Seigneur désigna nommément à son serviteur les deux hommes qu'il avait remplis d'intelligence, de sagesse et de science pour inventer tout ce que l'art peut faire avec l'or, l'argent et l'airain. L'interprétation de Bèzeléel – *bezel* (*bèzel*), chaton d'une bague, – *to lay* (*lé*), mettre, projeter, – *to ell*, mesurer, – et celle de *Ooliab*, – *wool* (*ououl*) laine, – *to eye* (*aï*) avoir l'oeil sur, – *abb*, trame de laine, – nous apprennent que Bèzeléel dut faire en or battu les deux Chérubins – *share* (*shére*) partage – *up* (*eup*) en haut - placés de chaque côté du propitiatoire, tandis

que Ooliab fut chargé d'exécuter les riches broderies des rideaux du tabernacle et les vêtements destinés au ministère du Grand Prêtre. (1)

Après plus d'une année de séjour au pied du Sinaï, le peuple Hébreu, conduit par la main divine, fut amené dans la grande solitude de Pharan – *to fare* (*fère*) passer, voyager, – *to hand*, conduire par la main – où ses tentes demeurèrent dressées jusqu'à ce qu'il reçut l'ordre de se diriger vers la terre promise pour en prendre possession. Moïse y avait envoyé des explorateurs, et les Hébreux connaissaient le pays de Chanaan par leurs rapports Josué était au nombre de ces explorateurs, et probablement aussi leur chef, puisqu'à cette occasion Moïse changea le nom qu'il portait précédemment en celui de Josué. La conduite de la nation fut, plus tard, confiée à Josué, lorsque Moïse, peu de temps avant de mourir, lui adressa ces paroles devant tout le peuple assemblé : « Soyez ferme et courageux, car « c'est vous qui ferez entrer ce peuple dans la terre que Dieu « a juré à leurs pères de leur donner, et c'est vous aussi qui la partagerez au sort. » (2)

---

(1) Exod. c. XXXI.

(2) Deut. c. XXXI. 7.

VI

JOSUÉ – JÉSUS SAUVEUR. – GOLIATH ET DAVID.

La mission de Josué était bien déterminée par ces paroles. Il était établi chef de guerre des Hébreux, devait conquérir la terre de Chanaan et la partager au sort entre les tribus, mais l'autorité qu'il recevait ne devenait point héréditaire dans sa famille : il avait simplement à remplir la fonction de lieutenant du Seigneur, et Dieu s'était réservé d'une manière absolue le commandement de son peuple. Le gouvernement direct de Dieu sur les Hébreux a duré depuis la sortie d'Egypte jusqu'au jour où le peuple a demandé un roi possédant les mêmes droits que les rois des nations voisines. Samuel, à qui le peuple s'était adressé pour obtenir le gouvernement monarchique, reçut cette proposition avec déplaisir et offrit sa prière à Dieu pour connaître sa volonté, « et le Seigneur lui dit : « Ecoutez la voix de ce peuple dans « tout ce qu'ils vous disent ; car ce n'est pas vous, mais c'est « moi qu'ils rejettent, afin que je ne règne point sur eux... « mais auparavant, faites-leur bien comprendre et déclarez- « leur le droit du roi qui leur commandera. » Samuel exposa aux Hébreux ce

que serait pour eux l'autorité royale qu'ils sollicitaient avec tant d'insistance ; mais « le peuple se refusa à écouter ces « explications : Non, lui dirent-ils, nous voulons un roi qui « nous gouverne. » (1)

La résistance de Samuel à l'insulte que le peuple adressait à Dieu par sa demande, la réponse du Seigneur et l'obstination du peuple démontrent avec évidence l'exercice direct de l'autorité divine sur les Hébreux. Ce gouvernement théocratique est gravé dans le nom de Josué, ou Iehosuah, comme porte le texte hébraïque. La première partie de ce nom se compose des lettres, *i, he, u, i,* renfermés dans Jehova, et la deuxième partie comprend le verbe *to sway* (*soué*), gouverner, commander ; ces deux parties, dans leur réunion, produisent *Iosoué*, c'est-à-dire, gouvernement de Jehova.

La langue hébraïque-chaldéenne est impuissante à traduire littéralement Josué. La seule expression qu'elle ait pu avancer pour son interprétation est *iehoscua*, sauveur, et elle est encore fort loin de la composition exacte de Josué. Aussi la traduction hébraïque de Josué par iehoscua, sauveur, a-t-elle fait supposer que le nom de Jésus, sauveur et rédempteur du genre

---

(1) Premier liv. Rois. c. VIII.

humain, devait dériver de la même racine ; car l'ange apparaissant à saint Joseph lui adressa ces paroles : « Joseph fils de David, ne craignez point de prendre avec « vous Marie votre épouse, car ce qui est né en elle, est « l'ouvrage du Saint-Esprit : et elle enfantera un fils à qui « vous donnerez le nom de Jésus : en effet, il sauvera lui-« même son peuple en le délivrant de ses péchés. » (1)

Le sens de sauveur et libérateur doit donc être renfermé dans le nom du Seigneur Jésus, d'après l'explication de l'ange, et l'expression de ce sens est parfaitement rendue par les deux verbes celtiques *to ease* (*ise*), délivrer, *to sway* (*soué*) commander, gouverner, qui correspondent parfaitement aux caractères hébraïques reproduits dans *issâ*, Jésus, et constituent une notable différence entre le nom de Josué et celui de Jésus. La langue arabe confirme cette différence entre les deux noms ; on sait que les Arabes traduisent, Jésus fils de Marie, par *Aïssa ben Mariam*.

Ces interprétations si faciles des noms hébreux par la langue des Tectosages nous prouvent que ce dernier langage était bien celui des premiers temps. Pour terminer la preuve et la

(1) Saint Math. c. I. 21.

rendre, pour ainsi dire, tangible, nous pouvons tenter encore de décomposer les deux noms de Goliath et David.

Personne n'ignore les incidents du combat singulier entre Goliath et David. Il est cependant nécessaire de rappeler certains détails qui expliquent parfaitement le nom donné par les Hébreux au géant philistin. L'armée des Philistins et les soldats de Saül étaient en présence lorsque Goliath se plaçant devant les bataillons d'Israël leur criait : « Pourquoi « venez-vous livrer bataille ? Ne suis-je pas Philistin, et « vous serviteurs de Saül ? choisissez un homme parmi « vous, et qu'il vienne se battre seul à seul.

« S'il peut me combattre et me frapper, nous serons vos « esclaves ; mais si je suis moi-même vainqueur et que je le « tue, vous serez nos esclaves et vous servirez. »

« Et le Philistin disait : « J'ai défié aujourd'hui tous les « bataillons d'Israël et je leur ai dit : Donnez moi un homme, « et qu'il vienne se battre contre moi.

« Cependant ce Philistin se présentait au combat le matin « et le soir, et il agit ainsi durant quarante jours. » (1)

---

(1) Premier liv. des Rois. c. XVII. 8-16.

Le but, la fin du combat proposé par le Philistin était l'assujettissement du vaincu au vainqueur ; en regardant la stature du géant, les Hébreux furent saisis d'effroi, et l'audacieux Philistin put jeter quarante fois son défi aux plus valeureux des soldats de Saül, sans que personne osât le relever, – *goal* (*gol*), but, fin, *to eye* (*aï*) voir, regarder, – *to add*, additionner. –

Cependant un beau jeune homme, indigné de ces outrages, s'armant seulement d'une fronde et d'un bâton, s'offrit à vaincre Goliath au nom du Seigneur des armées. Le géant s'avança d'un air méprisant ; mais « David se hâta et « courut au combat. Il mit la main dans sa panetière, il en « prit une pierre, la lança avec sa fronde – *davit* (*dévit*) « moulinet – et en frappa le Philistin au front. La pierre « s'enfonça dans le front du Philistin, et il tomba le visage « contre terre, (1) – *to dive* (*daïve*), – s'enfoncer, – *to hit*, « frapper. »

Ces exemples nous paraissent devoir suffire pour offrir un appui solide à cette assertion que la langue celtique et en réalité la langue primitive, et nous ne poursuivrons pas plus loin ce commencement d'études étymologiques sur la postérité de Sem.

---

(1) 1er Liv. des Rois. c. XVII. 48, 49.



CHAPITRE III

LANGUE PUNIQUE



I

AFRIQUE – PHUTH – NUMIDES ET MAURES

Parmi les descendans de Cham nous retiendrons seulement Phuth, son troisième fils, que les commentateurs de l'Ecriture Sainte pensent être la souche des premiers habitants du nord de l'Afrique. Le continent africain présente un contraste des plus frappants. Dans les parties traversées par des cours d'eau considérables, la chaleur s'unissant à l'humidité du sol produit dans les arbres et les plantes une végétation d'une vigueur et d'une puissance admirables, mais dans les régions où les rivières ont un faibles volume d'eau, la fraîcheur et la fertilité dispa-

raissent sous l'action d'un soleil ardent, et le désert apparaît avec son effrayante aridité. Dans le plus étendu de ces déserts, le Sahara, des plaines immenses de sable brûlant se déroulent aux regards. Les dangers y sont extrêmes, car au souffle impétueux du simoun, les sables agités roulent comme les vagues d'une mer furieuse. Malheur aux voyageurs que le simoun , dans sa course rapide, rencontre engagés dans ces parages funeste ! Le sable soulevé les environne, les saisit, les ensevelit sous le poids de ses masses amoncelées – *afer* (*éfeur*) vent du sud-ouest, *rick* (*rik*) un monceau.

Quoiqu'il paraisse indispensable, en parlant de l'Afrique, de s'occuper des Egyptiens, cependant nous laisserons de côté et leurs monuments et la longue liste de leurs rois. Le labyrinthe égyptien et Mesraïm, premier roi du pays, nous arrêteront à peine un instant. Mesraïm, second fils de Cham, nous offre une preuve de la sûreté et de la véracité des affirmations de Moïse dans le dénombrement des chefs de peuple issus des trois fils de Noé et dans les établissements qu'il leur attribue, affirmations qui sont une base scientifique inébranlable. Mesraïm est célèbre comme premier roi d'Egypte : il mérite néanmoins d'être autrement signalé à cause d'une fantaisie architecturale léguée par lui aux siècles

futurs et dont ceux-ci, dans leur ingratitude, ont oublié l'auteur.

Les anciens avaient bâti en différentes contrées certains monuments appelés labyrinthes, et les plus renommés étaient celui de Crète attribué à Dédale, et celui d'Egypte, dont le savant architecte était demeuré inconnu. Hérodote fait du labyrinthe égyptien l'oeuvre de douze rois, tandis que Pline pense que Tithoès seul doit en revendiquer la gloire. D'après la description faite par Hérodote de cet édifice, douze palais étaient enfermés dans une seule enceinte. Quinze cents appartements, mêlés de terrasses, étaient disposés autour de douze salles principales, et les communications étaient ménagées de telle sorte, que ceux qui s'engageaient dans le palais étaient impuissants à en retrouver la sortie. Il y avait encore quinze cents appartements souterrains. Cette construction était-elle un monument consacré au soleil, comme Pline semble le croire, ou bien était-elle destinée à la sépulture des rois ? N'était-ce pas plutôt un caprice, une fantaisie d'un architecte habile dont les hommes avaient perdu le souvenir ? Mesraïm seul peut nous mettre sur la voie et nous montrer l'issue de ce labyrinthe d'hypothèses, en avouant qu'il est bien l'auteur de cet édifice étrange, formé de longues rangées d'appartements, et dû à une fan-taisie,

taisie à un caprice de son esprit – *maze* (*méze*) labyrinthe, ou bien encore *to maze* (*méze*) égarer, embarrasser, – *row* (*rô*) rangée file, – *whim* (*houim*), caprice, fantaisie.

Si Mesraïm livre son secret sans difficulté, il n'en est pas de même de Phuth, troisième fils de Cham. Ce nom bizarre ne présente en lui-même, dans sa forme monosyllabique, aucun sens dont l'esprit puisse se déclarer satisfait. Il doit être divisé en deux syllabes, et alors il offre une signification raisonnable se rapportant fidèlement au caractère et aux vêtements des peuplades Libyes et Gaetules dont Puth est le père.

Ennemis déclarés des Egyptiens, dont ils différaient d'une manière fort sensible, les Libyes et les Gaetules menaient la vie nomade, errant à travers les prairies – *lea* (*li*), prairie, – *by* (*baï*), à travers, – et se faisaient remarquer par la forme particulière de leurs manteaux, – *to get* (*guet*) avoir, – *hull*, une couverture extérieure, un manteau. – Le signe distinctif du manteau des Gaetules consistait dans le capuchon, et le burnous algérien nous paraît être une partie traditionnelle des vêtements portés par Puth et ses descendans. Les Gaetules nous ont seuls permis, par la vue de leurs manteaux à capuchon, de saisir la composition du nom de Puth leur aïeul – *foe* (*fô*) ennemi, – *to hood* (*houd*), mettre un capuchon.

Dans son écrit sur la guerre soutenue par Jugurtha contre les Romains, Salluste donne sur les premiers habitants du nord de l'Afrique certains détails fort intéressants. D'après cet auteur, l'Afrique aurait été d'abord occupée par les Gaetules et les Libyes. Ils étaient, dit-il, d'une nature rude et intraitable, se nourrissaient des fruits spontanés du sol et de la chair des bêtes fauves. Les lois, les chefs, la civilisation leur étaient inconnus ; errant de çà de là, ils s'arrêtaient dans le lieu où la nuit venait les surprendre. Mais, continue Salluste, après la mort d'Hercule, arrivée en Espagne suivant la croyance des Africains, son armée composée de divers peuples et privée de son chef, se répandit de tous côtés. Les Mèdes, les Perses et les Arméniens qui faisaient partie de son armée, traversèrent la mer sur des vaisseaux et s'emparèrent du littoral de notre mer. Les Perses se dirigèrent surtout du côté de l'Océan : ne trouvant point dans les champs les matériaux nécessaires à la construction de leurs maisons, ils se servirent des carènes renversées de leurs vaisseaux en guise d'habitation. Ils se mêlèrent peu à peu aux Gaetules par des alliances, et comme ils changeaient souvent de lieu suivant la fertilité des campagnes qu'ils rencontraient, ils se donnèrent à eux mêmes le nom de Numides. Au reste,

les constructions des Numides de la campagne, oblongues et couvertes de briques arquées (tuiles à canal) sont appelées par eux mapalia.

Les Libyes s'allièrent avec les Mèdes et les Arméniens : ils occupaient la contrée baignée par la mer africaine, tandis que les Gaetules vivaient plus au loin dans les terres, dans le pays brûlé par un ardent soleil. Les Libyes possédèrent des villes de bonne heure, et, séparés de l'Espagne par un simple détroit, ils y faisaient des échanges. Peu à peu les Libyes altérèrent leur nom et s'appelèrent, dans leur langue barbare, Maures au lieu de Mèdes.

Les affaires des Perse étaient bientôt devenues prospères ; et peu après, s'éloignant de leurs pères à cause de leur nombre trop considérable, ils occupèrent, sous le nom de Numides, le pays situé autour de Carthage et que l'on a nommé la Numidie. Subjuguant peu à peu leurs voisins, ils se firent un nom plein de gloire ; car les Gaetules étaient plus guerriers que les Libyes : enfin, la partie inférieure de l'Afrique tomba sous la domination des Numides, et tous ceux qu'ils avaient vaincus, se joignirent à eux et prirent leur nom.

Tous ces renseignements donnés par Salluste sont fort précieux et répandent quelque lumière sur les origines de ces africains, mais nous

sommes surpris qu'il les prive gratuitement de lois, de chefs et de civilisation. Ils pouvaient bien ne pas avoir de lois écrites ; cependant il est difficile de leur refuser des traditions formant certainement la base de leur législation. On ne voit guère, d'ailleurs, quelle notable différence s'est introduite dans la vie de ces peuples depuis qu'ils habitent la terre africaine. Toujours couverts de leurs manteaux à capuchon, sans cesse à la recherche de prairies nouvelles pouvant fournir à leurs troupeaux une abondante nourriture, conservant à travers les siècles leurs babitudes nomades, nous les retrouvons encore, à peu de chose près, tels que Salluste les décrit. Les maisons construites que l'auteur latin désigne par mapalia – *to map*, tracer, – *hall*, habitation, – n'ont pu faire renoncer la plus grande partie de la population à parcourir en tout sens le pays pour conduire les troupeaux dans des prairies nouvelles et plus fraîches – *new* (*niou*) nouveau, – *mead* (*mid*) prairie.

Les Numides étaient possesseurs de magnifiques chevaux, et on sait avec quels soins minutieux les Africains les élèvent afin de leur communiquer toute l'énergie nerveuse et l'ardeur qu'ils désirent voir en eux. Néanmoins, malgré la vigueur de ces excellentes bêtes, les Numides étaient impuissants à traverser les immenses

déserts de l'Afrique ; le chameau seul était pro pre à parcourir ces vastes solitudes, à cause de son extrême sobriété et de la disposition singulière de son estomac qui renferme une poche remplie d'eau, (1) constituant une admirable réserve qui lui permet de passer plusieurs jours sans boire. Les chameaux sont fort nombreux dans l'Ouest africain et les Maures les regardent avec raison comme la richesse principale d'une famille. Les anciens Libyes et Gaetules connaissaient fort bien la raison de la sobriété du chameau et de la facilité avec laquelle il voyage de longs jours, sans s'arrêter à une source afin d'apaiser la soif ; aussi l'employaient-ils de préférence au cheval pour s'aventurer au milieu des déserts. Cet emploi ordinaire du chameau dans les voyages, et la connaissance certaine de la poche pleine d'eau contenue dans l'estomac de cet utile animal sont la cause du nom de Maures, donné aux Libyes mêlés d'Arméniens et de Mèdes de l'Ouest de l'Afrique, – *maw* (*mâu*) panse, jabot, – *to wear* (*ouér*), employer, avoir sur soi pour l'usage. – L'expression *maw* (*mâu*) désigne bien le chameau, puisque dans la langue des Tectosages, une étoffe faite de poil de chameau s'appelle *mohair*.

Salluste, adoptant la croyance des africains, fait mourir Herculeen Espagne, et prétend que ses guer-

---

(1) Daubenton. Cuvier.

riers abandonnant l'Ibérie passèrent sur la terre d'Afrique. Pour nous, nous tâcherons de nous appuyer sur certains faits racontés par la mythologie, et malgré ses accès de démence, elle laissera échapper quelque lueur sur ce point historique. La Mauritanie était pour elle le jardin des Hespérides renfermant les arbres aux pommes d'or. Un dragon à cent têtes était préposé à leur garde, et, les yeux sans cesse ouverts sur les fruits précieux, il poussait d'horribles sifflements. Hercule avait promis à Eurysthée, roi de Mycènes, de lui apporter les pommes d'or du jardin des Hespérides. Il se transporta dans la Mauritanie, au milieu des Atlantides, tua le dragon et, s'emparant des pommes d'or, il revint triomphant les offrir à Eurysthée.

En changeant le nom du héros de cette histoire, le récit de Salluste apparaît tout éclairé par la lumière de la fidèle vérité. La nation Gauloise est ici représentée par Hercule, et la mythologie elle-même nous livre le fil conducteur, en disant que Galatès, guerrier renommé pour ses exploits et ses vertus, et aussi roi des Gaulois, était fils d'Hercule. Elle nous insinue donc qu'hercule, c'est-à-dire l'héroïque famille gauloise, semblable à une marée montante et envahissante, après avoir inondé l'Europe, a atteint le coeur de l'Espagne, et y a vu son flot démesuré expirer

par la longue et opiniâtre résistance des Ibères. Une partie seulement de l'immense armée a traversé la mer et s'est emparée des magnifiques vallons situés au pied de l'Atlas, où croissent en abondance les orangers et les citronniers portant leurs splendides pommes d'or. Les Atlantides, Libyes et Gaetules ont vécu avec les conquérants et sont devenus les Maures et les puissants Numides dont la cavalerie était si redoutée des Romains.

II

LES GÉNÉRAUX DE CARTHAGE – LES ROIS NUMIDES.

Les Numides virent plus tard une colonie de Phéniciens aborder sur leurs côtes et y fonder des établissements. La ville de Carthage y fut bâtie, 888 ans avant Jésus-Christ, par Didon, princesse tyrienne. Adonnée au commerce, Carthage s'enrichit, s'accrut avec rapidité et étendit ses possessions sur le littoral Africain et sur les côtes de l'Espagne, attrayante surtout par ses mines d'or et d'argent. Devenue guerrière par l'obligation qui s'imposait à elle de soutenir son commerce, elle levait des armées composées de soldats mercenaires auxquels elle ne pouvait

guère se fier. Les Numides, les Ibères, les Gaulois y abondaient, mais ces guerriers d'emprunt restaient seulement à son service, lorsqu'un habile général savait les mener à une victoire et à un pillage. Une bataille perdue mettait en fureur ces soldats étrangers, et ils massacraient les généraux malheureux qui n'avaient pas su conduire leur impétueux élan. Cette nécessité de vaincre renferme peut-être en elle-même tout le secret de l'habileté des brillants et intrépides généraux Carthaginois.

Les Phéniciens, fondateurs de Carthage, parlaient la langue cananéenne, et ce langage, malgré de nombreuses dissemblances devait accuser une étroite parenté avec celui des Numides. Mais est-ce bien à la langue des Carthaginois qu'il faut attribuer le nom de punique, et ce nom n'appartiendrait-il pas plutôt à celle des Numides et des Maures ? Nous croyons que la langue Numide peut aisément le revendiquer, et, en examinant de près le langage actuel des Kabyles, on s'assurera qu'il est fait de jeux de mots et par conséquent le seul punique – *to pun* (*peun*) faire des jeux de mots.

Cette assertion ne paraîtra pas sans fondement, si nous comparons les noms des plus illustres généraux Carthaginois cités par l'histoire avec ceux des rois Numides, et on pourra sentir dans les noms

propres Carthaginois une certaine résistance à l'interprétation, tandis que les noms propres numides cèderont très volontiers les monosyllabes qui les forment.

Amilcar, père du célèbre Annibal, avait donné en Sicile contre les Romains des preuves incontestables d'habileté militaire. Poursuivant avec une ardeur opiniâtre la prospérité et l'extension de l'empire Carthaginois – *to aim* (*ém*), diriger – *weal* (*ouil*), prospérité, – *to care* (*kère*), se mettre en peine de, – il soumit le littoral de l'Afrique jusqu'au Grand Océan, et en passant en Espagne, il s'empara de la côte occidentale de ce pays. Il avait, sur ses instances réitérées, amené avec lui le jeune Annibal, pour l'initier à la direction d'une armée et à la science guerrière. Amilcar avait aussi avec lui, dit Cornélius Nepos, un beau jeune homme, Hasdrubal, qu'on lui reprochait d'aimer beaucoup plus qu'il n'aurait fallu. De là il advint, que l'inquisiteur des moeurs lui défendit de garder Hasdrubal dans sa maison. Amilcar prit alors le parti de donner sa fille en mariage à ce jeune homme ; il était dans leur moeurs, qu'on ne pouvait défendre à un gendre d'habiter avec son beau-père. Nous rapportons ce fait, ajoute Cornélius Nepos, parce que, après la mort d'Amilcar tué dans un combat, Hasdrubal devint le

chef de l'armée. Annibal ne prit le commandement qu'après la mort d'Hasdrubal assassiné par l'esclave d'un chef Lusitanien.

Le fait raconté par Cornélius Nepos donne l'intelligence de la formation du nom d'Hasdrubal. Pressé qu'il était par l'inquisiteur des moeurs, Amilcar voulant faire cesser des bruits fâcheux et désirant toutefois garder Hasdrubal avec lui, se hâta de lui donner sa fille en mariage – *to haste* (*heste*), se hâter, – *row* (*raou*) bruit, – *to pall* (*pâul*), abattre, affaiblir.

La présence d'Hasdrubal dans la maison de son père et son élévation à la tête de l'armée après la mort d'Amilcar durent être pour Annibal une source d'ennuis ; en effet, soumis au commandement se son beau-frère, l'essor de son génie militaire se trouvait continuellement comprimé. Aussi l'avait-on appelé avec raison Annibal, c'est-à-dire, ennuyé de mener la vie insipide d'un officier subalterne, – *to annoy* (*annoï*), ennuyer, – *to pall* (*pâul*) devenir insipide.

Nous n'avons pas à rapporter les exploits de ce grand capitaine ; ils sont assez connus et ne sont point d'ailleurs utiles à notre dessein.

La difficulté d'interprétation présentée par ces noms propres de généraux Carthaginois n'existe plus dans ceux des rois Numides et les expressions celtiques s'y déroulent avec la plus grande facilité.

Après la seconde guerre punique, Carthage avait tout perdu, son empire, ses richesses, son commerce : il lui restait à peine la vie, que Massinissa, chef de la Numidie et allié des Romains, cherchait à lui enlever. Ce numide, qui a vécu un siècle, se tenait encore nuit et jour à cheval, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, harcelant les malheureux Carthaginois sans trève ni merci. Cavalier indomptable, Massinissa ne connaissait point le repos dans une maison ou dans les hôtelleries dont il faisait profession de se moquer, – *mass*, amas – *to inn*, loger dans une auberge, – *to hiss*, se moquer.

« Après les victoires remportées sur les Carthaginois et la « prise des Syphax – *to see* (*si*), penser, – *to face* (*fèce*) « affronter, braver, – dont l'empire s'étendait au loin dans « l'Afrique, le peuple romain donna au roi Massinissa toutes « les villes et terres qu'il avait prises de sa main. » (1)

Le vieux Numide demeura toujours l'allié fidèle des Romains et laissa son royaume à son fils Micipsa ; ses deux autres fils, Mastanabal et Gulussa, avaient été enlevés par la maladie. Salluste garde le silence sur leur vie, se contentant de les nommer et établissant seule-

(1) Salluste, bell. Jug.

ment que Mastanabal était le père de Jugurtha. Mastanabal ne possédait pas sans doute la sauvage énergie de son père Massinissa, puisque son nom le déclare épouvanté de devenir le chef d'une nation si considérable, – *mass,* amas, assemblée, – *thane* (*théne*) chef, – *to appal*, effrayer.– Quant à Gulussa, son nom dénotait clairement ses habitudes de tromperie – *to gull* (*gueull*) tromper, duper, *to use* (*iouse*) habituer, se servir de –.

Macipsa, devenu chef des Numides ne se fit connaître que par la faiblesse de son caractère, laissant perdre et manquant toutes les occasions favorables pour agrandir encore l'immense territoire légué par son père, – *to miss*, manquer, perdre, – *to heap* (*hip*) entasser, – *to say* (*sé*), dire, raconter–.

Ce prince avait adopté son neveu Jugurtha et l'avait fait entrer en partage du royaume avec ses deux fils Adherbal et Hiempasl. Chéri des Romains à cause des qualité guerrières dont il avait fait preuve au siège de Numance, où Micipsa l'avait envoyé avec l'espoir secret de l'y voir périr, admiré comme le plus ardent chasseur de lions et le plus hardi cavalier de toute l'Afrique, Jugurtha était dévoré de l'ambition de posséder seul la Numidie. Comptant sur la vénalité des Romains, il fit d'abord assassiner

Hiempsal – *to eye* (*aï*) examiner, – *to aim* (*ém*) diriger, – *sale* (*séle*), vente, marché, – le plus jeune de ses rivaux.

Adherbal le gênait encore ; car le Sénat avait partagé la Numidie entre lui et Adherbal. Jugurtha ajoute un autre crime, assiège, malgré l'opposition des Romains, Adherbal, dans une ville où il s'était réfugié, s'empare de ce dernier héritier de Micipsa et le fait périr dans les tourments, – *to add*, ajouter, – *heir* (*hér*), héritier, – *to pall* (*pâul*), abattre–.

Jugurtha s'est donc élevé, par deux crimes affreux, jusqu'au trône de Numidie, et il était bien juste que son nom le rapportât aux générations futures – *to juke* (*djiouke*), s'élever, – *to hurt* (*heurt*), nuire, faire tort –

Livré aux Romains par la trahison de Bocchus – *to balk* (*bâuk*), tromper – son beau-père, roi de Mauritanie – *maw* (*mâu*) panse, – *to wear* (*ouér*) porter, avoir sur soi pour l'usage, – *to hit*, frapper, – *hand*, main, – Jugurtha fut jeté dans un sombre cachot où on le fit périr par les tortures de la faim.

Après la conquête de la Numidie par les Romains, des collèges furent établies dans les grandes villes africaines pour l'étude des lettres latines et grecques : néanmoins, la langue punique ne cessa point d'être parlée dans son intégrité ; et

ce qui le prouve, c'est le nom punique donné vers la fin du quatrième siècle après Jésus-Christ, au plus grand génie que l'Afrique ait produit, saint Augustin. A peine âgé de vingt-huit ans, possédant toutes les connaissances humaines enseignées à cette époque, il professait avec éclat la rhétorique à Carthage et quelques années après à Milan où il fut baptisé par saint Ambroise en 387. Intelligence élevée, avide de toute science et surtout de vérité, esprit subtil et pénétrant, ayant une parole entraînante et un raisonnement d'une logique inébranlable, saint Augustin méritait certainement le nom d'Aigle des assemblées, qu'on lui a donné avec justice et bonheur – *hawk* (*hâuk*), faucon, – *hustings* (*heusstings*), salle d'assemblée.

III

LANGUE KABYLE.

Il est admis dans l'histoire que les Carthaginois se distinguaient des autres peuples par la finesse et la ruse. Mis au service de leur commerce, cet esprit de ruse avait produit une noire fourberie, et ce dernier vice était si bien connu que, pour exprimer la plus insigne mauvaise foi, on disait une foi punique ou carthaginoise. Cependant la

mauvaise foi n'appartenait point aux seuls Carthaginois et Gulussa, fils de Massinissa, nous a suffisamment édifiés sur la tromperie habituelle de ses moeurs et aussi de celles des Numides.

Les Kabyles sont les descendans incontestés des Numides et sous une dénomination affectant une forme différente, les moeurs chicanières de ce peuple se montrent au grand jour s'accusant de la formation du nom de Kabyle – *to cavil*, chicaner.– Les Maures, relativement à la chicane, n'ont rien à envier aux habitants de la Grande Kabylie du Sud de l'Atlas.

Les uns et les autres ne manquent aucune occasion de prouver combien sont grandes leur mauvaise foi et leur perfidie. Les Kabyles des montagnes algériennes méritent plutôt le nom de Berbers, qui leur est, du reste, attribué avec raison. D'une sobriété étonnante, quelques figues sèches et un peu de pain suffisent à leur alimentation, et leurs habitations, d'un dénûment extrême, marquent dans les moeurs de ce peuple l'habitude de la pauvreté et l'énergie à supporter la privation de tout bien-être – *to bear* (*bér*) supporter, – *to bare* (*bére*) dépouiller.

Les Berbers montrent une grande honnêteté dans leurs relations. Elle provient sans

doute de ce que, pendant plusieurs siècles, le christianisme a été florissant dans leur pays ; et cette cause est plus que suffisante pour que les moeurs d'un peuple accusent le changement profond opéré par la pratique exacte des préceptes évangéliques. Malgré le despotisme musulman qui les a saturés de mahométisme, les Berbers n'ont point perdu le souvenir de la religion chrétienne, et ils montrent avec orgueil la croix tatouée qu'ils portent sur leur main ou sur leur bras. Les traditions tiennent une grande place dans les moeurs des Kabyles algériens ; ce trait de ressemblance avec la famille celtique témoigne hautement de la vérité des assertions de Salluste. On peut voir fleurir encore au milieu d'eux la constitution qui régissait autrefois la Gaule et telle que César la décrite.

« On a dit plusieurs fois, dit le général Daumas dans son « écrit *La Kabylie*, que la Kabilie était la Suisse de l'Algérie. « Si cette comparaison est juste au point de vue « topographique, elle ne l'est pas moins au point de vue de « la constitution politique. Considérée dans son ensemble, la « Kabylie est une agglomération de tribus qui se gouvernent « elles-mêmes, d'après des principes que la tradition et « l'usage ont introduits dans les moeurs.

« Mais ce qui distingue principalement l'organisation « fédérative de la Suisse de celle de la Kabylie, c'est, chez « la première, le caractère de permanence. La fédération, « n'étant chez la seconde qu'accidentelle, est réduite aux « proportions d'une alliance née des nécessités du moment « et qui cesse avec elles. Le caractère dominant de la « constitution Kabyle est donc l'indépendance absolue de la « tribu vis-à-vis des autres tribus ; chaque tribu, en un mot « forme un état séparé. »

Cette organisation singulière des Kabyles algériens décèle évidemment l'influence gauloise s'exerçant au milieu des anciens Gaetules et Libyes, et il n'y a pas jusqu'aux traits de leur visage qui ne viennent confirmer la présence des Celtes dans le Nord de l'Afrique, puisque, dit encore le général Daumas, « beaucoup de Kabyles ont les yeux bleus et les cheveux roux. » On pourrait attribuer ces caractères naturels au mélange des envahisseurs Vandales : mais comme ce dernier peuple appartenait aussi à la famille de Gomer, il a dû reproduire plus fortement les caractères imprimés dans les Berbers par le premier mélange de sang gaulois.

On a remarqué avec quelle facilité la langue punique, par ses jeux de mots, savait créer les noms propres d'hommes. Les noms communs

offrent aussi des combinaisons semblables et représentent en plusieurs monosyllabes associés, des phrases entières avec un sens rigoureux et précis. Nous choisirons dans la langue Kabyles quelques-unes de ces expressions pour que l'on puisse remarquer avec quel soin admirable les mots, substantifs ou verbes, sont composés.

Les anciens habitant de l'Afrique du nord n'élevaient point probablement les abeilles, dont les essaims se propageaient en liberté dans le creux des troncs d'arbres ou les fentes des rochers. Ces abeilles, peu accoutumées au voisinage des hommes et des animaux, tourmentaient cruellement les voyageurs qui passaient près de leur demeure et troublaient par leurs piqûres cuisantes la tranquillité de leur marche. Tel est le sens du mot abeille, en Kabyle, *thizizouith*, au pluriel *thizizoua* – *to tease* (*tize*), tourmenter – *ease* (*ize*) tranquillité, – *way* (*oué*) chemin –.

Nous employons pour cette interprétation le pluriel *thizizoua* ; toutefois en nous affranchissant des terminaisons propres au singulier ou au pluriel, le sens de *thizizouith* devient encore plus facile et plus clair, puisque c'est alors le bourdonnement de l'insecte qui importune et trouble le repos – *to tease* (*tize*) importuner, – *ease* (*ize*), repos – *to whiz* (*houiz*), bourdon-

ner. Le mot miel, en Kabyle *tament*, reproduit cette pensée que la douceur finit toujours par apprivoiser et dompter – *to tame* (*tème*), dompter, apprivoiser, *to end*, finir.

Les termes puniques sont certainement l'expression exacte des habitudes de ces peuples, et cette vérité se manifeste avec puissance dans le verbe ramper, en Kab. *mour'edh*. Pour nous, ramper c'est avancer à la manière du serpent, mais pour un Numide, c'est s'engager dans les hautes herbes d'un marécage et aller de l'avant sans être aperçu – *moor* (*mour*), marécage, – *to head* (*héd*), conduire –.

Le verbe accabler, en Kab. *r'ot*, nous dit ce que pense ce peuple d'un homme qui se laisse surprendre par la chaleur, *raw* (*râu*), neuf, sans expérience, – *hot*, chaud, brûlant ; – il faut être, en effet, sans expérience de leur soleil brûlant pour s'exposer à ses ardeurs à certaines heures du jour.

Lorsque Salluste nous transmet que les Libyes et les Gaetules vivaient comme des nomades, il oublie de nous dire que la terre nue ne leur plaisait guère pour y prendre leur repos ; c'était vraiment une couche trop douloureuse ; aussi avaient-ils soin d'y remédier en étendant leurs membres fatigués sur une bonne « natte » en Kab. *aguerthil*, – *to ake* (*éke*), faire mal,

être douloureux, – *earth* (*erth*), terre, – *to heal* (*hil*), remédier à.

Nous pourrions croire que les Numides, à cause de leur nature fougueuse, se plaisaient au bruit et aux querelles ; mais leur langage dément cette pensée ; car un homme se livrant au vacarme est un homme « abject » *amekrouth*, – *to make* (*méke*), faire, – *row* (*raou*), bruit vacarme –.

Il y a, dans la langue Kabyle, bien des expressions monosyllabiques ; dans ces mots et leurs correspondants celtiques, il y a toujours une corrélation d'idées frappante. Ainsi moudre, en Kab. *zed*, se rapporte à *to sate* (*séte*), rassasier : embraser, en Kab. *serr'*, dérive de *to sear* (*sir*), brûler : nuit, en Kab. *idh*, vient de *to heed* (*hid*), prendre garde : vilipender, en Kab. *simes*, *isames*, correspond à *to shame* (*chème*) faire honte.

Ce peuple belliqueux connaissait la bonne épée de combat, et, retenue dans la main vigoureuse de ses guerriers, cette épée affilée retombait sur la tête de l'ennemi avec un sifflement aigu ; épée en Kab. se traduit par *iskim*, – *to hiss*, siffler, – *keen* (*kin*) aigu, affilé.–

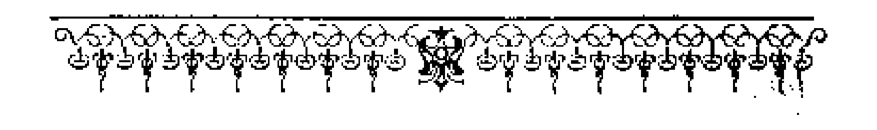
Le verbe abdiquer retient dans la langue numide un sens parfait : nous donnons, nous, à cette expression prise en soi, la signification

d'une renonciation volontaire au souverain pouvoir : les Numides y voient un héritier du trône, choisi parfois en toute liberté, et dans bien des circonstances reçu par force, c'est-à-dire imposé : abdiquer en Kab. se traduit par *tekher*, – *to take* (*téke*), prendre, recevoir, – *heir* (*hér*), héritier.

Il n'est pas jusqu'à notre vulgaire salière, en Kab. *thaqsoult*, qui n'ait les honneurs d'un mot composé, – *to take* (*tèke*), prendre, – *to salt* (*sâult*), assaisonner de sel, saler.

Nous pourrions ajouter d'autres mots Kabyles avec leur décomposition et leur signification en regard ; mais les exemples cités sont assez nombreux pour montrer dans la langue punique une dérivation parfaite du langage qui a précédé Babel.

Nous ne devons point cependant terminer ce court aperçu, sans interpréter le terme *aroumi* appliqué par le Kabyle au Français. Pris collectivement, les Français sont connus, en Kabylie, sous le nom de Afransis ; mais le Français pris en soi est, pour le Berber, l'homme qui l'a dompté, qui l'a surpassé en valeur guerrière, devant qui il doit s'incliner comme on s'incline devant la supériorité, et pour renfermer dans un seul mot toute son admiration, le Français, c'est « le Grand » – *aroumi*, – *roomy* (*roumi*), grand –.



CHAPITRE IV.

FAMILLE DE JAPHETH.



I

GOMER ET SES FILS.

Nous avons déjà fait observer que Gomer, fils aîné de Japheth, était l'héritier des qualités corporelles distinguant Japheth de ses frères Sem et Cham. Gomer est la souche de la grande famille celtique, et saint Jérôme ainsi que Josèphe n'hésitent pas à appeler ses descendans Comériens et Cimmériens. Les Galates établis en Asie appartiennent, d'après saint Jérôme, à la même famille Cimmérienne ou Cimbrique. La plus grande partie de ces Galates étaient des Tectosages, venus du midi de la Gaule à la poursuite d'aventures guerrières.

Les trois fils de Gomer, Askenez, Riphath et Thogorma sont nommés par l'Ecriture Sainte parce qu'ils étaient chefs de peuples.

Quelques descendans d'Askenez – *to ask*, réclamer, – *keen* (*kine*), très froid, pénétrant, – *haze* (*hèze*), brouillard, brume, – se dirigeant vers le nord de l'Europe, ne craignirent pas de se fixer dans un pays aux brumes intenses, la Germanie, nommée par les Hébreux Askenez, tandis que les autres s'établissaient en Asie tout près des Mèdes. Ils devinrent leurs alliés dans la guerre entreprise contre Babylone, et avec les Medes ils saccagerent cette ville, d'apres ces paroles de Jérémie : « Appelez contre Babylone les rois d'Ararat, de Menni et d'Askenez. » (1)

Josèphe croit que Riphath et ses enfants occupèrent la Paphlagonie, sur les bords méridionaux du Pont-Euxin, et cela paraît bien admissible ; car le nom de Riphath indique un marin très versé dans les manoeuvres se rapportant à la voilure des navires, – *to reef* (*rif*), prendre des riz, carguer les voiles, – *to add*, ajouter –.

Quant à Thogorma que le même Josèphe pense avoir habité la Grande Phrygie, son nom

(1) Jer. c. 51. v. 27.

dévoilerait l'inventeur des tissus de soie – *tow* (*tô*), filasse, étoupe, – *to hawk* (*hâuk*), colporter, – *worm* (*oueurm*), ver.

Les autres enfants de Gomer que la Genèse ne nomme pas, demeurèrent sans doute avec lui et constituèrent l'immense famille celtique, qui vint établir le centre de sa domination dans la Gaule, après avoir traversé, en suivant le cours du Danube, l'Europe – *to err*, aller çà et là, – *to hope* (*hôpe*) espérer – encore inhabitée.

Si nous pouvions connaître les anciennes dénominations que les enfants de Gomer ont laissées après eux dans leurs lentes migrations vers l'Occident, il nous paraît croyable que ces dénominations seraient aisément expliquées par la langue des Tectosages et fourniraient des renseignements précieux sur leur marche et leurs diverses étapes à travers l'Europe.

II

TUBAL ET LES IBÈRES.

Parmi les frères de Gomer, Tubal est le seul qui nous intéresse en ce moment. Il s'était fixé avec sa famille ou son peuple au pied des montagnes du Caucase entre le Pont-Euxin et la mer

Caspienne. Cette position fit de Tubal et de ses enfants de hardis marins, et son nom justifie cette pensée, puisque Tubal signifie une maison, une habitation en forme de baquet, – *tub* (*teub*) baquet, cuve, – *hall* (*hâul*) habitation, salle –.

Ptolémée désigne les descendans de Tubal par le nom de Tobéliens, tandis que Josèphe les connaît sous celui d'Ibériens. Une partie de ces Ibères abandonna le pays où ils s'étaient d'abord propagés, et se mettant, au dire des traditions basques, sous la conduite de Tharsis, neveu de Thubal, ils affrontèrent les périls de la navigation, à la recherche d'une nouvelle contrée dans laquelle ils pourraient s'établir, en conservant leurs habitudes et leurs moeurs particulières. Il est tout à fait curieux de constater que le nom de Tharsis, chef des Ibères émigrants, s'explique par la langue celtique aussi bien que celui de Tubal. Il nous révèle que les vaisseaux des Ibères, quelque forme qu'ils eussent d'ailleurs, étaient parfaitement goudronnés et en état de tenir la mer – *tar*, goudron, marin, – *to size* (*saïze*), enduire d'une matière visqueuse –.

Les Ibères portaient-ils déjà ce nom avant de se diriger vers l'Espagne, ou bien l'ont-ils reçu des Celtes lorsque les deux peuples se sont heurtés au midi de la Gaule ? Il serait bien difficile de l'affirmer d'une manière absolue ; d'ail-

leurs, la solution de cette question ne nous paraît point nécessaire. La seule chose que nous tenions à faire remarquer, c'est que les Ibères formaient une population bien clair-semée, lorsque les Celtes les ont rencontrés et noyés, pour ainsi dire, dans le flot de leur nation immense.

Transportés par leurs vaisseaux sur les côtes de la Péninsules Hispanique, pendant que les Celtes suivaient lentement le cours du Danube, il n'est pas étonnant que les Ibères aient occupé l'Espagne avec tranquillité, et se soient répandus sur le terrain Gaulois encore désert, jusqu'à ce que l'arrivée des Celtes les ait peu à peu refoulés au delà des Pyrénées.

Les Basques se considèrent avec raison comme les véritables descendans des Ibères, ayant pleinement conservé leurs traditions et une langue particulière.

Quelques esprits audacieux auraient voulu faire de ces Basques des hommes primitifs, n'ayant aucun rapport, aucune liaison avec les autres variétés humaines qu'ils auraient précédées dans le monde. Cette pensée est en contradiction complète avec ce que nous dit la Genèse : « Noé avait donc trois fils qui sortirent de l'arche, Sem, « Cham et Japheth. Ce sont là les trois fils de Noé : et c'est « d'eux qu'est sortie

« toute la race des hommes qui sont sur la terre. » (1)

L'Ecriture-Sainte contenant l'inaltérable vérité, il faut de toute nécessité que la langue basque, que l'on voudrait considérer comme ne se rattachant à aucune autre, ne soit, en réalité, qu'un des nombreux rameaux de langue primitive.

Ce langage, conservé au milieu des montagnes par des hommes de fer, d'une opiniâtreté et d'un courage indomptables, s'est perpétué dans une remarquable pureté et montre dans sa formation une dérivation certaine de la langue parlée par Noé et Japheth, puisque c'est un composé dont les éléments sont pris dans la langue primitive.

La langue basque se trouve par ce fait impuissante à donner aucune dénomination raisonnable, puisque chacun de ses termes forme déjà une phrase complète ; et de la sorte, elle ne possède plus les mots élémentaires, pour les associer et arriver à former des expressions nouvelles énonçant les qualités diverses des hommes ou de la nature dont elle voudrait présenter une idée exacte. Ce fait important explique comment les Ibères ont dû subir les

(1) Gen. c. IX. v. 18. 19.

dénominations imposées par le Neimheid Gaulois et qui exprimaient, par l'association des monosyllabes celtiques, ce qu'ils étaient eux-mêmes impuissants à traduire.

Du reste, les noms de Cantabres, Gascons, Vardulles et Ibères qui leur furent donnés, sont pris avec tant de vérité dans le vif de leurs moeurs, qu'il leur était impossible, soit de les changer, soit de les rejeter.

Avant d'expliquer les noms particuliers de ces tribus Ibériennes, nous essaierons d'interpréter quelques mots de la langue basque afin que sa filiation avec la langue primitive reste indubitable.

III

LANGUE BASQUE.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer, par la formation des mots basques, comment s'est faite à Babel la confusion du langage. Les mots nouveaux n'ont plus la même simplicité, ils expriment par l'association des termes primitifs, des propositions tantôt figurées, tantôt relatant un fait historique et réel. Ces combinaisons nouvelles sont aussi faciles à observer dans

la langue Kabyle que dans la langue basque : néanmoins, celle-ci les reproduit dans une plus grande pureté et permet de saisir, pour ainsi dire, au passage, des pensées philosophiques surprenantes, des peintures de moeurs qui ne laissent rien à désirer.

Dans la langue des descendans de Tubal, « les hommes, ghizônac », sont des êtres possédant des coutumes, c'est-à-dire, des lois non écrites, et comme la coutume, ou loi non écrite, est la manifestation de la volonté réglée par la raison, cette définition de l'homme par le terme « ghizônac » se rapporte parfaitement aux définitions les plus exactes qui en aient été faites, – *guise* (*guaïse*), coutume, – *to own* (*ôn*), posséder. – La syllabe *ac* n'est dans ce mot que la terminaison du pluriel.

Ces êtres à coutumes conservaient précieusement le souvenir des actions hardies, courageuses et les confiaient à la mémoire de leurs enfants pour les transmettre à la postérité, et c'est là le sens de « histoire, kondera » – *to con*, apprendre par coeur, – *to dare* (*dére*), oser avoir la hardiesse –.

L'habitude *d'apprendre par coeur* les actions d'éclat faites par les guerriers, ne prouve pas cependant que l'écriture fut alors inconnue. Le basque possède le verbe « écrire, ichkiribatzia. »

L'existence de ce verbe dans la langue suppose évidemment l'emploi de caractères propres à fixer et à transmettre la parole. Nous ignorons sans doute la forme des caractères dont les Basques faisaient usage ; mais cette forme importe peu, puisqu'elle varie avec chaque nation. Nous ignorons encore sur quel papier ils traçaient les caractères de leur écriture ; toutefois, il serait injuste de leur refuser la connaissance et l'emploi d'une substance solide et légère telle qu'étaient les minces lames fournies par le papyrus d'Egypte. Les lames ou tuniques formant la tige du papyrus étaient au nombre de vingt environ. Chaque tunique faisant une feuille, on conçoit qu'une seule tige d'un arbuste de dix pieds de hauteur devait fournir de nombreuses feuilles de toute longueur. Ces feuilles pressées, battues, collées, et polies étaient l'objet d'un commerce important dans le monde ancien, et tous les peuples avaient la faculté d'user de papyrus pour écrire les contrats de vente et d'achat, les lettres et les conventions entre particuliers. Nous donnons ces détails à cause de l'expression fort curieuse « quire » renfermée dans le verbe basque écrire, « ichkiribatzia. » Quire se traduit en celtique par « une main de papier » et les mots réunis dans ichkiribatzia affirme qu'écrire, c'est avoir la

démangeaisons d'ajouter, d'accumuler, d'entasser les mains de papier, – *to itch*, démanger, – *quire* (*qouaïre*), une main de papier, – *to heap (hip),* entasser, accumuler, – *to add*, ajouter –.

Le teint brun qui fait distinguer avec tant de facilité les Ibères des Celtes, est rappelé dans le mot « visage, bis-aiya » ; – *bice* (*baïce*), vert pâle, – *high* (*haï*), fort foncé en parlant d'une couleur.

Parmi les Celtes on comptait trois classes distinctes de personnes : les prêtres, les nobles et le peuple. Cette constitution se retrouve aussi dans la nation Tubalienne, puisque, à la mort d'un Ibère, l'héritier vassal payait une redevance au seigneur du fief : cette particularité est dévoilée par le terme « heriotzea, la mort », car *heriot* en langue celtique, signifie la redevance payée par l'héritier au seigneur du fief à la mort du vassal. Au reste, les usages des Celtes semblent revivre dans la langue basque ; ainsi un mort s'exprime par « hilbat », c'est-à-dire une éminence, *hill*, un tumulus : la syllabe *bat* dans hilbat est un article indéfini répondant en français à un et une. L'expression hilbat annonce que les Ibères confiaient leurs morts à la terre, et cependant il est certain que, au moins pen dant quelque temps, ils les ont livrés aux flam-

mes. L'usage de brûler les morts sur un bûcher a bien pu s'introduire parmi les Ibères d'Espagne, tandis que à l'époque de la formation de leur langue ils suivaient la pratique des autres peuples qui les ensevelissaient.

On sait combien ce peuple se plaisait aux combats : le bruit des armes le faisait sourire, et mourir sur le champ de bataille était la seule ambition d'un guerrier : aussi il n'y a rien de surprenant à ce que le terme mourir « hiltzia ou hiltzea » présente l'image de l'épée, – *hilt*, poignée d'une épée.

Le « fer, burdina », ce métal pesant, – *to burden*, charger embarrasser, – redoutables dans leurs mains guerrières, n'était lourd qu'au bras du lâche ; pour celui-là seul c'était un fardeau, une charge et un embarras.

Soldat invincibles, ils ne pouvaient supporter le déshonneur d'une défaite ; être vaincus, c'était pour eux avoir à subir, honteusement assis sur un banc de leur demeure, les huées outrageantes de l'ennemi : telle est la signification pittoresque de « vaincu, benzutua » – *to bench*, asseoir sur un banc, – *hut*, cabane – *hue* (*hiou*), huée –.

Quelle ignominie pour des hommes valeureux de se voir exposés, impuissants, aux insultes et à la dérision, pendant que passe légèrement et fièrement au milieu d'eux le triomphant « vain-

queur, benzutzaïla » – *to bench*, asseoir sur un banc, – *hut*, cabane, – *to sail* (*sél*), passer légèrement –.

Aussi bien les vainqueurs devaient-ils être sans grande pitié, puisque le « massacre, sackaïla » n'était pour eux qu'un orgueilleux saccagement, – *to sack*, saccager, piller, – *highly* (*haïli*), avec orgueil –.

La langue basque présente dans la composition de ses mots des connaissances matérielles qu'on n'oserait même soupçonner ; ainsi elle assure que la partie des ports où ils amarraient les vaisseaux était fermée par une écluse : c'est là la signification de la « mer, itxasoa » – *to hitch*, amarrer, – *sasse*, écluse, – *to owe (ô)*, être obligé de –.

Hardis marins, les Basques étaient exposés à des naufrages désastreux et ils avaient renfermé dans l'expression elle-même de « naufrage, urigaldua », ce fait certain ; se hâter de courir directement devant le vent, – *to hurry*, se hâter, – *to gale*, courrir devant le vent, – *due* (*diou*), directement –.

Les Ibères avaient leurs jours de travail et aussi leurs jours de fête : travailler, c'était exciter à prendre les armes en toute hâte ; tel était le « jour ouvrable, *haste* eguna », – *to haste*, se hâter, – *to egg*, exciter, –

gun, arme –. Mais lorsque arrivait le « jour de fête, besta eguna », malheur à celui qui courait aux armes, car il était violemment maltraité par le bâton – *to baste* (*béste*) bâtonner, maltraiter, – *to egg*, exciter, – *gun*, arme.

L'« obscurité, ilhuntasuna » seule interrompait les fatigues de la chasse journalière – *to heal* (*hil*), apaiser, – *to hunt*, chasser –, et lorsque, dans leurs courses vagabondes, la lassitude les obligeait à prendre un repos momentané dans l'ombreuse profondeur des bois, cette « ombre, itzala » dévorait l'excès de leur chaleureuse ardeur – *to eat* (*it*) dévorer, – *zeal*, ardeur, – et plaçant sous leur tête une pierre ou un tronc d'arbre, ils appelaient à eux le « sommeil, loghitea » – *log*, bûche, billot, – *to hit*, toucher, atteindre –.

Les demeures des Ibères étaient ce qu'elles sont encore aujourd'hui, du moins pour la partie de la population la plus indigente. Ils habitaient des cavernes qu'ils perçaient pendant les jour de pluie et de « mauvais temps, dembora tcharra » – *den*, caverne, *to bore*, percer, – s*how*er (*chaoueur*) ondée, giboulée –.

Ils les garnissaient de branches d'arbres lorsque revenait le « beau temps, d'embora ederra » – *den*, caverne, – *to bore*, percer, – *to edder*, garnir de fagots –.

Qu'on ne soit point surpris de ces affirmations de la langue basque, puisque dans notre siècle encore, en Espagne, les familles les plus pauvres vivent dans des cavernes ou grottes creusées de leurs mains. La correspondance suivante insérée dans le journal l'*Eclair*, numéro du 7 juin 1885, donne à ce sujet quelques détails qui ne sont pas sans importance. Le correspondant se rendant à Burjasot, à la suite de la commission officielle envoyée pour étudier les mesures à prendre contre le terrible fléau du choléra, écrit à la date du 6 juin :

« En arrivant, nous avons appris que dans les dernières « vingt-quatre heures, il y avait eu dix cas et six décès. « Vous savez que ce village compte à peine 2,500 habitants. « Nous allâmes visiter quelques cholériques.

« Nous avons trouvé un vieillard dans une de ces grottes « qui servent de demeure à une partie de la population « pauvre. C'est là une particularité fâcheuse dans les « circonstances actuelles. On se sert d'abord des « excavations qui se trouvent déjà faites au-dessus du sol ; « puis on les agrandit suivant les besoins et l'augmentation « de la famille..etc »

On peut voir là qu'il n'est point nécessaire de recourir aux siècles passés pour rencontrer des troglodytes, et qu'il est bien inutile d'imagi-

ner à grand frais des systèmes de civilisation progressive pour l'humanité.

Il ne faudrait pas croire que les Basques fussent exclusivement chasseurs. L'agriculture était certainement en honneur parmi eux, et le terme « hildua » qui désigne la terre que soulève la charrue en creusant le sillon – *hill*, éminence, – *due* (*diou*), convenable, – montre que le labour soigné et profond ne leur était pas inconnu. Ils préféraient d'ailleurs les productions du sol aux métaux précieux existant abondamment dans leur pays, puisqu'ils fermaient les yeux au lieu de les ouvrir avidement, lorsque en hersant les champs, leurs regards étaient frappés par l'éclat de « l'argent, cilharra » que leur travail amenait à la surface de la terre cultivée, – *to seel* (*sil*), fermer les yeux, – *to harrow*, herser –.

Les noms de quelques mois de l'année se rapportent aussi aux productions du sol et aux travaux essentiels qu'on devait exécuter. Nous pouvons examiner brièvement la composition et le sens de ces noms.

« Janvier, Urtharrilla. » Le mauvais temps du mois de janvier arrête les travaux de ceux qui voudraient passer la herse dans leurs champs, – *to hurt*, nuire, – *to harrow*, herser, – *to will* (*ouil*) désirer, vouloir –.

« Février, Otsaïla. » La chaleur est suffisante pour déterminer la débâcle des glaces des côtes du Pont-Euxin et permet de mettre à la voile – *hot*, chaud, – *to sail* (*séle*), mettre à la voile –.

« Mars, Martchoa. » Les pluies continuelles de mars changent forcément les terrains en marécages – *marsh*, marais, un lieu marécageux, – *to owe (ô)*, devoir –.

« Avril, Aphirila. » Désirer que les céréales présentent bientôt l'image de l'épi – *to ape*, présenter l'image, – *ear* (*ir*) épi de blé, – *to will (ouill),* désirer.

« Mai, Maiyatza. » Aux épis souhaités viennent s'adjoindre, en mai, les brillantes fleurs des champs – *to may* (*mé*), cueillir des fleurs, – *to add*, ajouter –.

« Juin, Erearoa. » S'agiter pour passer la herse dans les champs – *to hare* (*hère*), s'agiter, – *to harrow*, passer la herse –.

« Juillet, Uztaïla. » Différer les grandes réunions, les assemblées, sans doute à cause de la chaleur – *to hustle*, remuer ensemble, – *to while* (*houaïle*), différer –.

« Août, Agorilla. » Les ruisseaux cessent de couler – *ago*, passé – *to rill*, couler, ruisseler –.

« Septembre, Bûruïla. » Désirer de se terrer, de s'enfermer dans les cavernes affectées à

l'habitation, – *to burrow* (*beurrô*), se terrer, se retirer sous terre – *to will* (*ouill*) vouloir, souhaiter –

« Octobre, Urria. » Se hâter dans les travaux des champs – *to hurry* (*heurri*), se presser.

« Novembre, Hazila. » La brume se traîne sur les collines – *to haze*, faire un temps brumeux, – *hill*, colline –.

« Décembre, Abendoa. » Se couvrir de vêtements de laine – *abb*, trame de laine, – *to endue* (*endiou*), se revêtir.

Les périphrases employées dans la langue basque sont plus sensibles encore dans l'expression de certains faits naturels comme le lever et le coucher du soleil, le lever et le coucher de la lune.

« Le lever du soleil, iruzki atheratzea » présente le sens suivant : celui qui est fatigué, déteste d'entendre bourdonner dans l'air – *to hear* (*hir*), entendre, – *to huzz* (*heuzz*), bourdonner, – *sky* (*skaï*) air, – *to hatter*, harasser, – *to hate*, détester –.

« Le coucher du soleil, iruzki sartzea » accuse une formation semblable : le cultivateur arrivé au soir, déteste d'entendre bourdonner dans l'air, – *to hear* (*hir*) entendre, – *to huzz*, bourdonner, – *sky*, air – *sart*, terrain cultivé –.

« Le lever de la lune, ilhargi atheratzea. » L'homme harassé de fatigue déteste de vouloir prêter l'oreille aux cris, – *to will* (*ouill*), vouloir, – *to harck*, prêter l'oreille, – *hue* (*hiou*), cri, – *to hatter*, harasser, – *to hate*, détester –.

« Le coucher de la lune, ilhargi sartzea. » Le cultivateur désire de prêter l'oreille aux cris, – *to will* (*ouill*) désirer, – *to harck*, prêter l'oreille, – *hue* (*hiou*), cri, – *sart*, terrain cultivé –.

Examinons encore d'autres expressions dont l'explication servira à placer la langue basque dans tout son jour, c'est-à-dire, comme dérivant pleinement de la langue primitive.

« Le matin, goïza » ; marcher avec facilité – *to go*, marcher, – *ease* (*ize*) ; aise, facilité –

« Midi, eghuerdi » ; moment où cesse la croissance de la lumière solaire et où commence sa décroissance – *to egg*, pousser, – *hour* (*haour*), moment, heure, – *day* (*dé*), jour –.

« Le soir, arratxa » ; courir en hâte vers le logis – *to hare*, courir – *rath*, en hâte –.

« Minuit, gaûherdi » ; aller vers l'heure, le moment du jour – *to go*, aller, – *hour* (*haour*), heure, – *day* (*dé*), jour –.

« Un champ, landa bat. » – *Land*, terre, – bat correspond à un.

« Une source, ithurri beghi bat. » Commencer

à hâter sa course – *heat* (*hit*), course, – *to hurry*, hâter, – *to begin* (*biguin*), commencer.

« Une fontaine, ithurri bat. » Précipiter sa course, – *heat* (*hit*), course, – *to hurry*, précipiter.

« Cabane, etchôla. » Une foule de têtes sous le même toit, – *head* (*hèd*), tête, – *shoal* (*chôl*), une foule, une troupe.

« Epingle, ichkilin. » L'extrême propreté était bien loin de briller dans les hôtelleries où s'arrêtaient d'infortunés voyageurs consciencieusement armés d'une épingle : on comprend aisément de quels insectes dégoûtants et agaçants il est ici question, – *to itch*, démanger, – *to kil*, tuer, – *to inn*, loger dans une auberge.

« Maison, etchea. » Une tête qui médite, – *head* (*hèd*), tête, – *to chew* (*tchou*), méditer.

« Cave, sotua. » Partie de la maison où l'on pourrait devenir hébété à force de boire, – *to sot*, devenir hébété à force de boire, – *how* (*haou*), de quelle manière.

« Le tonnerre, ihurtzuria. » Voir en haut l'éclair qui est sûr de faire du mal, – *high (haï),* haut, – *to hurt,* faire du mal, – *sure* (*choure*) sûr, – *to eye* (*aï*), voir.

« Les ténèbres, ilhumbeak. » Apaiser les bourdonnements, les aboiements et les bêlements,

– *to heal* (*hil*), apaiser, – *hum*, bourdonnement, – *to bay* (*bé*), aboyer, bêler –.

« S'aveugler, itxutzea. » L'oeil se referme par l'effet d'un coup, – *to hit*, donner un coup, *to shut* (*cheut*) se refermer –.

« Se casser une jambe, zango bat aûstea »

Gâter l'os de la jambe, – *shank*, l'os de la jambe, – bat, une – *to waste* (*oueste*), gâter –.

« Pleurs, nigarrac. » Refuser le nécessaire, – *to niggard*, refuser le nécessaire –.

« Rival, yelostarria. » Pousser des cris d'horreur à la vue de l'ennemi et l'attaquer pour le piller, – *to yell*, pousser des cris d'horreur, – *to host*, attaquer, *to harry*, piller –.

« Famille, maïnada. » Ajouter l'essentiel, c'est-à-dire les enfants, – *main*, essentiel, – *to add*, ajouter –.

« L'honneur, ohorea. » Etre obligé d'avoir les cheveux blancs, – *to owe (ô)*, être obligé, – *hoar* (*hôre*), qui a les cheveux blancs –.

Nous pourrions ainsi interpréter une foule d'autres termes pris dans la langue basque, mais comme ils sont moins intéressants que ceux que nous avons cités, nous les passerons sous silence, et nous terminerons cette série déjà assez longue par une expression prouvant que de tout temps la grande instruction et la

doctrine élevée ont conduit les hommes à la « gloire, loria, – *lore*, doctrine, instruction, – *to eye* (*ai*), avoir l'oeil sur –.

IV

LES CANTABRES. – LES IBÈRES.

LES KJOEKKEN-MOEDDINGS DU DANEMARK.

Le langage des Ibères était de nature à surprendre vivement les Celtes : aussi, tout étonnés de n'en point saisir le sens, ils décorèrent les descendans de Tubal du nom de Cantabres, – *to cant*, parler un certain jargon, – *abroad* (*abraud*), à l'extérieur, – enveloppant ainsi dans une expression parfaite le langage fort curieux de ce peuple et son arrivée par mer dans la péninsule Hispanique.

Les Ibères, en s'établissant dans le Sud-Ouest de l'Europe, ont choisi pour demeure les Pyrénées en souvenir de leur séjour dans les montagnes du Caucase. Ce choix avait bien sa raison ; car en changeant de pays, ils n'entendaient point changer de manière de vivre. Placés dans la région pyrénéenne, qui était pour eux comme un point central, ils avaient, en se dirigeant du côté du Nord, un magnifique terrain de chasse

comprenant toute la terre gauloise encore déserte, où les fauves ne leur feraient point défaut. Du reste, ils possédaient tout ce qui est nécessaire pour de longues courses. Une santé de fer, un courage à toute épreuve et l'habitude de chasser toute espèce de bêtes sauvages. Ils n'avaient point à s'embarrasser de provisions ; le gibier tué à la chasse suffisait à des jours nombreux. Une seule chose était indispensable, lorsque, rencontrant une caverne propre à servir d'abri temporaire, ils désiraient préparer, à un ardent foyer, le repas nécessaire ; c'était le silex, dont le nom basque est suarria, c'est-à-dire, un trait de lumière ou étincelle courant çà et là par l'effet du choc de deux objets dont l'un, le silex, est penché de côté, et l'autre, acier ou fer, est brandi, – *to sway* (*soué*), faire pencher de côté, brandir, – *to hare*, courir çà et là, – *ray* (*ré*), trait de lumière.

Les armes employées dans leurs chasses lointaines ne différaient guère sans doute de celles qu'ils avaient plus tard à la main dans la lutte soutenue contre les Gaulois, et on ne peut, sans injustice, leur refuser les armes de fer, puisque ce mot existe dans leur langue. De longs mois pouvaient s'écouler entre le départ des chasseurs Ibères et le retour au foyer domestique, et ils mesuraient leur éloignement au

moyen de certains objets comme lamelles de pierre tendre, ou bien morceaux de bois de renne, sur lesquels ils marquaient par des lignes ou des encoches les jours déjà écoulés depuis qu'ils avaient quitté leur demeure habituelle. Dans la caverne de Bize (Aude) un explorateur, M. C.Cailhol, a recueilli une lamelle de pierre assez tendre portant nombre d'encoches sur les bords ; dans la grotte d'Arignac (Haute-Garonne), M. Edouard Lartet en fouillant le sol (1860), « y trouva quantité d'ossements de l'ours des « cavernes, de l'aurochs, du renne, du cheval, etc.. » et dans une plate forme placée au devant de la grotte, au milieu de débris très intéressants, « une lame de bois de renne « accidentellement coupée aux deux bouts, dont l'une des « faces, parfaitement polie, offre deux séries de lignes « transversales également distancées entre elles, et dont les « bords latéraux sont marqués d'encoches plus profondes, « assez régulièrement espacées. M. Lartet voit dans ces « lignes et ces entailles des signes de numération, et M. « Steinhauer a émis l'idée que ce sont des marques de « chasse. » (1)

Des accidents multipliés survenaient sans doute aux Ibères dans la poursuite des fauves, plu-

---

(1)L'homme primitif, par M. Louis Figuier.

sieurs n'ont point revu le foyer et ont été ensevelis dans les cavernes bien connues des chasseurs. Dans la grotte d'Aurignac fermée par une dalle, « le terrassier « Bonnemaison découvrit, en 1852, les restes de dix-sept « squelettes humains. » (1) L'abris de Cro-Magnon (Dordogne), fouillé par M. Louis Lartet en 1868, lui a livré plusieurs squelettes humains.

« Cet abri, dit M. Louis Figuier, aurait servi, suivant M. « Louis Lartet, de rendez-vous de chasse, d'habitation et « enfin de lieu de sépulture. Sept morts y avaient été « inhumés ; on a pu recueillir les restes de ces squelettes, « mais trois crânes seulement sont à peu près intacts.

« Est-il permis, ajoute M. Louis Figuier, de savoir à « quelle race appartenaient les hommes de la sépulture de « Cro-Magnon et de se faire, par conséquent, une idée de la « race humaine qui a vécu dans nos contrées aux temps du « grand ours et du mammouth ? La race de Cro-Magnon « n'est pas aussi différente de toutes les races anciennes ou « modernes que le pense M. Broca. Selon M. Pruner-Bey, « tous les crânes décrits jusqu'ici, et se rapportant à l'époque « du grand ours et du mammouth, sont

(1) L'homme primitif, par M. louis Figuier.

« analogues à ceux des esquimaux et des lapons de nos « jours. M. Pruner-Bey appelle *race mongoloïde primitive* « ces premiers habitants de notre sol. Nous verrons plus loin « que des crânes et d'autres débris retrouvés en Belgique, « par M. Dupont, à Solutré, dans le Mâconnais, par M. de « Ferry, et à Bruniquel par M.Brun, enfin les mâchoires « provenant d'Aurignac et d'Arcy-sur-Cure, confirment cette « conclusion.

« Les hommes appartenant à la race *mongoloïde* « *primitive* avaient la tête généralement arrondie, le visage « taillé en losange, les mâchoires et les dents un peu dirigés « en avant, enfin, selon toute probabilité, le teint brun et les « cheveux noirs et durs... Il existe encore des restes de cette « race mongoloïde primitive : ce sont les Basques... » (1)

Les Ibères ont donc laissé des traces non équivoques de leurs habitudes de chasseurs et les restes de grand ours et de mammouth retrouvés abondamment dans les cavernes attestent que la chair de ces animaux entrait dans leur alimentation. Le nom porté par les Ibères confirme pleinement toutes ces appréciations, en déclarant qu'ils étaient chasseurs d'ours et que la chair des ours étaient leur nourriture habituelle – *to eat* (*it*), manger, – *bear* (*bér*), ours.

---

(1) L'homme primitif par M. Louis Figuier, page 113.

Le peuple Ibère n'est point le seul qui ait laisse dans le sol des traces sensibles de ses moeurs. Un autre peuple de notre Europe, non seulement chasseur mais encore pêcheur a abandonné la connaissance de son alimentation aux investigations patientes des savants. Les détails donnés, à ce sujet, par M. Louis Figuier sur les amas coquilliers du Danemark, présentent un si grand intérêt que nous ne saurions résister au désir d'en citer la partie la plus importante.

« Placée au dernier rang, dit M. Louis Figuier, par « l'étendue de son territoire et le nombre de ses habitants, la « nation Danoise est pourtant l'une des plus grandes de « l'Europe par la place qu'elle a su conquérir dans les « sciences et les arts. Ce vaillant petit peuple possède une « foule d'hommes distingués qui font honneur à la science. « Les patientes recherches de ses archéologues et de ses « antiquaires ont fouillé la poussière des âges pour « ressusciter un monde disparu. Leurs travaux, contrôlés par « les observations des naturalistes, ont jeté un jour éclatant « sur les premières étapes de l'humanité.

« Aucune terre n'est d'ailleurs plus propre que le « Danemark à de pareilles investigations. Les antiquités s'y « rencontrent à chaque pas : il ne s'agit que de savoir les « interroger pour en tirer d'importantes révélations touchant « les

« moeurs, les coutumes et l'industrie des populations « antéhistoriques. Le Musée de Copenhague, qui renferme « des antiquités de divers états scandinaves, est sans rival « dans le monde.

« Parmi les objets classés dans ce riche musée, on en « remarque un grand nombre provenant des *Kjoekken-« moeddings*.

« Et d'abord, qu'est-ce que ces kjoekken-moeddings, dont « le nom est si rude à prononcer pour une bouche française, « et qui nous apprend suffisamment qu'il s'agit ici de l'âge de « la pierre ?

« Sur différents points des côtes danoises, « particulièrement dans la partie septentrionale, où la mer a « découpé ces criques étroites et profondes connues sous le « nom de *fiords*, on remarque d'énormes accumulations de « coquilles. En général, ces dépôts ne sont élevés que d'un « mètre au-dessus du niveau de la mer ; mais, dans quelques « lieux escarpés, leur altitude est assez grande...

« Que rencontre-t-on dans ces amas ? Une énorme « quantité de coquilles marines, et surtout de coquilles « d'huîtres, des ossements brisés de mammifères, des restes « d'oiseaux et de poissons, enfin des silex grossièrement « taillés.

« On avait pensé d'abord qu'il ne s'agissait là

« que de quelque banc de coquilles fossiles, terrain autre-fois « submergé et qui aurait été rendu apparent par un « soulèvement du sol, dû à une cause volcanique. Mais un « savant danois, M. Steenstrup combattit cette opinion en se « fondant sur ce fait, que les coquilles proviennent de quatre « espèces qui ne vivent jamais ensemble, et qu'elles ont dù, « par conséquent, être rassemblées par l'homme. « M. Steenstrup faisait également remarquer que ces « co-quilles avaient appartenu, pour la plupart, à des « individus arrivés à leur pleine croissance, qu'on n'y en « voyait presque jamais de jeunes. Une telle singularité « indiquait évidemment une intention raisonnée, un acte de « la volon-té humaine.

« Lorsqu'on eut découvert dans les kjoekken-moeddings « tous les débris que nous avons énumérés, lorsqu'on y eut « trouvé des restes de foyers, sortes de petites plates-formes « qui conservaient encore la trace du feu, on devina l'origine « de ces immenses amas coquilliers. Il y avait eu là des « peuplades qui vivaient de pêche et de chasse, et qui « jetaient autour de leurs cabanes les restes de leur repas, « consistant surtout en coquillages. Peu à peu ces débris « s'étaient accumulés, et avaient constitué les bancs « considérables dont il s'agit. De là le nom de *kjoek-ken-« moeddings*, composé de deux mots :

« *kjoekken*, cuisine, et *moedding*, amas de rebuts. Les « *kjoekken-moeddings* sont donc les *rebuts des repas* des « populations primitives du Danemark.

« ... Il est bon de faire remarquer que le Danemark n'a « pas le privilège des amas de coquilliers. On en a « découvert en Angleterre, dans le pays de Cornouailles et « le Devonshire, en Ecosse, et même en France, près « d'Hyères (Bouches-du-Rhône).

« Les espèces de mollusque dont les coquilles forment la « masse presque entière des kjoekken-moeddings sont « l'huître, le cardium, la moule et la littorine.

« Les arêtes des poissons se trouvent en grande « abondance dans les amas coquilliers. Elles appartiennent « au hareng, au cabillaud, à la limande et à l'anguille. On « peut en inférer que les habitants primitifs du Danemark ne « craignaient pas de s'aventurer sur les flots dans de frêles « esquifs : le hareng et le cabillaud ne se pêchent en effet « qu'à une assez grande distance des côtes.

« Les ossements des mammifères sont aussi fort répandus « dans les kjoekken-moeddings. Les plus communs sont « ceux du cerf, du chevreuil et du sanglier, qui, au dire de « M. Steenstrup, y figurent pour les 97 centièmes. Les « autres proviennent de l'urus, de l'ours brun, du loup,

« du renard, du chien, du chat sauvage, du lynx, de la « martre, de la loutre, du marsouin, du phoque, du rat d'eau, « du castor et du hérisson.

« De quelques espèces d'oiseaux dont on recueille les « restes dans les kjoekken-moeddings, la plupart sont « aquatiques, fait qui s'explique naturellement par la « situation de l'homme sur les bords de la mer. » (1)

L'interprétation par la langue celtique de kjoekken-moeddings confirme et éclaire puissamment l'exposé de M. Louis Figuier sur les amas coquilliers du Danemark. Ces amas sont vraiment des rebuts de repas, et le mot savamment combiné de *kjoekken-moeddings* indique avec assurance, que l'on rejetait tout ce qui aurait été douloureux à la bouche, c'est-à-dire, les arêtes aiguës, les entrailles et la tête des poissons – *jaw* (*djâu*), bouche, – *to ake* (*éke*), être douloureux, – *keen* (*kin*), aigu, – *maw* (*mâu*), panse, – *head* (*hèd*), la tête, – *to ding* (*digne*), jeter avec violence, – *jawa-kekeen-mawheadding* –.

Le peuple dont les rebuts de repas ont produit les amas coquilliers est-il tellement primitif que l'histoire n'en ait conservé aucun souvenir ? M. Louis Figuier signale avec juste raison des

(1) L'homme primitif par M. Louis Figuier.

amas semblables en Angleterre, dans le pays de Cornouailles et le Devonshire, et cela n'est guère surprenant, puisque la tribu de pêcheurs qui a fait les kjoekken-moeddings du Danemark, a pu, du moins pendant quelque temps, conserver ses moeurs anciennes, quand elle s'est emparée de l'Angleterre d'une manière définitive. Cette tribu appartenait aux Tectosages établis entre le Rhin et l'Oder ; c'était celle des Angles, – *to angle*, pêcher à la ligne, – et ce nom significatif dit trop haut les occupations habituelles de ce peuple, pour que l'on puisse sérieusement refuser de le reconnaître comme l'auteur des kjoekken-moeddings.

Cette digression sur les amas coquilliers du Danemark ne doit point nous faire perdre de vue les Ibères et leurs chasses dangereuses au grand ours des cavernes. L'habitude de la chasse à l'ours n'est pas encore disparue des moeurs des Basques, et, chose remarquable, dans les contrats de mariage, les pères de famille, aujourd'hui même, attribuent en dot à leurs enfants une part de possession d'ours, soit un quart, un tiers ou une moitié, suivant le nombre des enfants à doter. Les receveurs français de l'enregistrement connaissent très bien cette particularité, et ne négligent point de percevoir les droits de l'Etat sur cet apport en valeur d'ours.

On ignore l'époque précise où les Ibères vin-

rent aborder sur la terre d'Espagne. Quelques historiens fixent leur émigration dans l'année 523 après le déluge, c'est-à-dire, 1824 ans avant Jésus-Christ. Ce serait ainsi dans le même siècle où Inachus, le plus ancien de tous les rois connus par les Grecs, fonda le royaume d'Argos, tandis qu'en Orient, Abraham laissait par sa mort (1821 avant Jésus-Christ) son fils Isaac héritier de sa foi, de sa puissance et des promesses divines.

V

LES GASCONS. – LES OCCITANI.

LES AQUITAINS ET LEURS TRIBUS. – AUCH.

BORDEAUX.

Les Celtes avaient imposé aux descendans de Tubal certaines dénominations dans lesquelles se révélaient des coutumes que le siècles n'ont pu effacer. Ainsi, le nom de Vardulles a été donné à une tribu ibérienne à cause de l'habitude de ces peuples de conserver sur leurs épaules, et le jour et la nuit, une espèce de manteau – *to ward*, garder, – *hull*, couverture extérieure, mantean, – et on sait que les fils des Vardulles ne dérogent point à cet usage.

Il n'entre point dans notre pensée d'examiner tous les noms des tribus ibériennes ; il faut faire

néanmoins une exception bien méritée pour les Vascons ou Gascons.

« D'après l'histoire, les Basques avaient le privilège de « former l'avant-garde des armées carthaginoises, et de se « mesurer les premiers avec l'ennemi. » Leur réputation de courage indomptable était si bien établie, que « César « n'osant point traverser la Vasconie, tant il les redoutait, se « rendit en Espagne, pour éviter leur rencontre, par la vallée « d'Aspe, dans le Béarn. » (1)

Les Gascons ont donné leur nom à notre Gascogne française. On ne peut guère dire que leur établissement dans l'Aquitaine ait été un envahissement, car les Aquitains étaient pour eux des frères, et les Gascons étaient venus à leur secours pour combattre le joug de la domination que Clovis cherchait à leur imposer. Nous les voyons d'abord sous les enfants de Clovis établis jusqu'à la rive droite de l'Adour, et plus tard, vers l'année 626 après Jésus-Christ, occupant la Novempopulanie tout entière qui désormais s'appelle Gascogne.

Ils ont reçu leur nom étrange de la chaussure particulière qu'ils avaient adoptée et que leurs descendans n'ont point abandonnée. *Gaskins*,

---

(1) Guide Français-Basque par M. L. Fabre.

en langue celtique, signifie une large chaussure à l'antique. C'est la sandale qu'en Languedoc on nomme *spardillo*, en Catalogne spadrilla, et que les Basques appellent *spartinac*. Il est loin de manquer de sens le mot spartinac : il est composé du verbe *to spar*, préluder au combat, et de l'adjectif *thin* (*thinn*), délié, clair-semé, peu nombreux.

Cette chaussure légère permettait aux Basques de se livrer à la guerre d'embuscades : doués d'une agilité rare, et pour ainsi dire insaisissables, ils avançaient peu nombreux, préludant au combat par des coups sûrs et isolés qui devaient singulièrement étonner leurs ennemis. Ce terme *spartinac* nous montre dans son vrai jour le caractère du génie guerrier des Basques : ils étaient dans ces temps reculés ce qu'ils sont encore aujourd'hui, des guerrilleros.

Après nous avoir donné la signification des noms des tribus ibériennes, la langue celtique nous expliquera avec la même facilité ceux des tribus vivant dans l'Aquitaine. Dans cette partie de la Gaule, la famille celtique a laissé les traces les plus grandes et les plus fortes de son mélange avec la famille ibérienne. Tous les auteurs ont reproduit les traits différents de caractère qui séparent les Ibères et les Celtes : ceux ci étaient gais, légers, ardents, aimant les combats

et prompts à l'attaque ; les Ibères au contraire étaient graves, sérieux, presque sombres, aimant aussi la guerre et la soutenant avec une opiniâtreté invincible. Lorsque les deux peuples se sont rencontrés, le choc a dû être terrible. Après avoir combattu pour la possession du pays, rapporte Diodore de Sicile, les Celtes et les Ibères l'ont habité en commun, en vertu d'un accord pacifique, et ils se sont mêlés par des alliances. De ce mélange est sortie la nation Celtibérienne, dans laquelle le sang ibère est resté prédominant.

Les Aquitains qui, d'après leurs traditions, ne seraient pas issus des Celtes, appartiennent à la famille Celtibérienne, car s'ils se rapprochent fortement des Ibères par les traits et les moeurs, ils n'en ont pas moins adopté les habitudes et les institutions des Celtes. Nous en présenterons une preuve dans l'institution des *soldures*, qui nous paraît être absolument celtique quoiqu'on l'attribue généralement à la nation ibérienne.

« Une institution qui lui est particulière (à l'Aquitaine), et « qui est étrangère aux Gaulois, dit le très estimable auteur « de l'Histoire de la Gascogne, l'abbé Monlezun, est celle « des solduriens, ou plutôt saldunes (de l'Escualdunal, zaldi « ou saldi, cheval ; salduna, qui a un cheval, cavalier, « l'eques

« romain) ; on nommait ainsi des soldats qui se vouaient à « un chef, partageaient à jamais sa destinée ou plutôt « s'identifiaient tellement avec lui qu'il n'est pas d'exemple « qu'un seul lui ait jamais survécu. (1) Dès que le chef « succombait, on les voyait chercher dans la mêlée un mort « glorieuse, et s'ils ne pouvaient l'y trouver, ils revenaient se « percer sur le corps de celui qui avait leur foi. »

On peut observer que dans le récit de la guerre contre les Aquitains, César parle seulement de l'institution des soldu-rii, sans affirmer d'ailleurs que les soldures n'existassent point dans les autres parties de la Gaule. Ce terme de sol-dures, qui dans la langue basque n'offre aucune idée à l'es-prit, présente, au contraire, dans la langue des Tectosages, un sens parfaitement en rapport avec l'institution elle-même. C'est les soldat dévoué à son chef, à la vie, à la mort ; il vivra ou mourra avec lui, et les accidents de la guerre ne les sépareront pas ; la vie du soldure ne durera pas plus que la vie de son chef. – *Soul* (*sôl*), vie, âme. – *to dure* (*dioure*), durer.–

De nos jours encore, le soldat ne se nomme-t-il pas *sol-dier,* dans l'anglo-saxon ? D'où provient ce soldier, sinon de soldure (*soldioure*), et com-

(1) J.César, de bell. gall. lib. III, 22.

ment ce terme existerait-il dans l'anglo-saxon, si l'institution des soldurii eût été particulière aux Ibères ? Cette institution, qui, nous semble-t-il, est commune aux Celtes et aux Celtibères, nous indique comment, sur le sol aquitain, s'était opérée la fusion des deux familles.

Le nom d'Occitania a été employé pour désigner l'Aquitaine. « Charles VII, dans l'ordonnance portant « érection du Parlement de Tolose, la nomme *Patria* « *Occitania* : ce qui a donné sujet au pape Innocent VI, « dans son registre, d'appeler ce païs *Occitania*. Mais « communément et le plus souvent il est nommé dans les « anciens actes patria linuae Occitaniae. » (1).

L'auteur des Mémoires de l'Histoire du Languedoc voudrait, à cause de la première syllabe d'Occitania, appliquer ce terme au Languedoc, mais cette expression, désassemblée et interprétée par la langue celtique nous montre avec la dernière évidence que les Occitani étaient les habitants des côtes maritimes qui enserrent le golfe de Gascogne, c'est-à-dire, les Aquitains et les Cantabres.

La réputation des Basques et des Cantabres comme intrépides marins n'a jamais été contestée, et ce n'est pas sans raison qu'ils s'attribuent

(1) Mémoires de l'Histoire du Languedoc par G. de Catel.

l'honneur d'avoir, les premiers, donné la chasse à la baleine. Du reste, si les baleines tombaient peut-être rarement sous leurs coups, il n'en était pas de même des marsouins, et cette chasse habituelle aux marsouins leur a valu le nom d'Occitani – *hog-sea* (*hogsi*), marsouin, – *to hit*, frapper, – *hand*, la main – *hogsihithand*. – Le terme Occitani était donc un nom général désignant les pêcheurs du golfe de Gascogne. Les Celtibères de l'intérieur du pays compris entre l'Océan, les Pyrénées et la Garonne, avaient reçu une autre dénomination, générale aussi, celle d'Aquitani. Les Basque appellent dit-on, leur langue, l'Escualdunac : c'est le langage des dompteurs de chevaux, dompteurs au visage sombre et refrogné – *scowl* (*skaoul*), air sombre et refrogné, – *to down* (*daoun*), dompter, – *hack*, cheval.– Le titre de dompteurs de chevaux n'appartient pas aux seuls Basques, il doit être partagé par les aquitani, et cette communauté de goûts et de moeurs nous semble un trait remarquable d'affinité, qu'il ne faut point négliger.

Il eut été difficile aux Aquitains d'être de mauvais cavaliers, car leur pays était fécond en chevaux renommés.

Le savant Bénédictin, Dom Martin, à qui les auteurs modernes ont emprunté les détails les

plus curieux sur les moeurs, le gouvernement et la religion des Celtes, comprenait que cette production de magnifiques chevaux avait eu une grande influence sur le nom donné à l'Aquitaine. Aussi avance-t-il que ce pays s'était d'abord appelé Equitaine, du latin, *equus*, cheval. La sagacité remarquable du docte religieux n'était guère en défaut, car c'étaient encore de hardis dompteurs de chevaux, que ces Aquitani – *hack*, cheval, – *to cow* (*kaou*) intimider, – *to hit*, frapper, – *hand*, main, – *hackcowhithand*. –

La passion du cheval est-elle disparue du coeur des Aquitains modernes ? Il est certain qu'elle possède encore le même degré de vivacité, malgré les changements apportés par les siècle dans les habitudes : les exercices équestre d'un cirque quelconque suffisent, en effet, pour exciter dans l'âme des Aquitains et des Gascons un intérêt et un enthousiasme qui ne saurait être contenus.

Les tribus qui vivaient dans l'Aquitaine étaient au nombre de quarante environ, parmi lesquelles neuf principales ont fait donner par les Romains à ce pays le nom de Novempopulanie. Nous examinerons les nom de quelques-unes de ces tribus avec ceux de plusieurs villes, et nous constaterons qu'ils appartiennent tous à la langue celtique.

Les Tarbelli occupaient les côtes de l'Océan, et

Ausone n'hésite pas à appeler le golfe de Gascogne, l'océan Tarbellien. Strabon prétend que leur pays était riche d'un or excellent : cependant les mines d'or de la contrée n'étaient pour rien dans le nom qu'ils portaient. Marins soigneux et prévoyants, ils savaient goudronner leurs barques légères pour lutter contre l'action destructive des eaux de la mer – *to tar,* goudronner, – *to belly*, bomber. – A l'extrémité de leur territoire, du côté de l'Espagne, les Tarbelli possédaient une ville, Lapurdum, dont le nom a servi plus tard à désigner le pays de Labour ou Labourdan. On croit que c'est Bayonne (1) Lapurdum, l'ancien Bayonne, devait être placé sur les bords de la mer, puisque les flots de l'Océan Tarbellien arrivaient jusqu'à lui, – *to lap*, lécher, – *ord*, bord, – *Lapord*. –

Les Bigerriones dont parle César, occupaient le pays dont Tarbes est aujourd'hui le chef-lieu.

« De Bigerriones est venu le nom de Bigorre qui désignait « anciennement un château fort défendant la ville de Tarbes. « Deux de ses premiers pasteurs, Aper, dans le concile « d'Agde, et St-Julien dans le quatrième concile d'Orléans, « s'intitulent, l'un, évêque de la cité de Bigorre, civatis « Bigorritanae, et l'autre, évêque

---

(1) Histoire de la Gascogne par l'abbé Monlezun.

« de la cité Bigerricae. Grégoire de Tours ne la nomme « jamais autrement. » (1)

Quelques auteurs ont cru pouvoir faire dériver Bigorre de deux mots basques, *bis*, deux, *gora*, hauteur ; mais cette interprétation par le basque n'offre aucun sens précis.

Ausone appelle ce petit peuple bigerri, et il parait bien qu'il nous a transmis avec le véritable nom, la prononciation la plus exacte. Ces montagnards étaient des dévastateurs, des pillards dont l'intrépidité n'avait jamais fléchi. C'est là le trait de moeurs retracé dans Bigerri d'Ausone – *big*, courageux, *to harry* (*herri*), piller, dévaster –.

Les Auscii formaient dans l'Aquitaine la tribu la plus puissante. Les anciens géographes donnent à leur ville principale le nom de Climberris. Nous croyons bien à une erreur de leur part ; ils n'ont point saisi le sens exact de ce terme, distinctif d'une contrée entière, car Auch n'a jamais pu voir varier son nom qu'il a emprunté aux Auscii. Du reste, il nous semble qu'on peut découvrir la vérité par la signification de Climberris qui devait s'appliquer à toute la contrée comprenant aussi bien la ville d'Auch que celle d'Eluse. Tout ce pays produisait des baies et des grains –

---

(1) Histoire de la Gascogne par l'abbé Monlezun. Notes.

clime, région, pays, – *berry*, baie, grain, – *Climeberry* –. Pourquoi aurait-on attribué à une seule ville la production des grains et des baies de raisins, dès lors que c'était là une production générale de la région ? Et qu'on ne soit pas étonné de voir les baies de la vigne, les raisins entrer dans la composition de Climberris, car la vigne existait dans les Gaules à l'état sauvage. Un temps considérable s'était écoulé peut-être sans qu'on ait songé à sa culture, et l'histoire semble faire honneur aux Grecs d'avoir enseigné aux Celtes à faire le vin, ce qui nous paraît d'ailleurs fort douteux, les Gaulois étant aussi avancés que les Grecs dans la civilisation matérielle, et supérieurs aux fils de Javan dans les sciences philosophique et religieuse.

Nous avons déjà dit qu'Auch avait emprunté son nom aux Auscii et était leur ville principale. En cherchant à donner à Auch une prononciation celtique, on est forcé de dire Aouch et c'est probablement l'appellation véritable de cette ville, s'écrivant en anglo-saxon *Ouch*, et se prononçant *Aoutch*.

Ouch signifie collier d'or, enchâssure d'une pierre précieuse, et *Auscii* désigne les ouvriers habiles, appliqués au travail des métaux précieux et fabriquant ces magnifiques colliers d'or dont les guerriers ornaient leur poitrine dans les

grands jours de joie qui, pour eux, étaient les jours de combat – *ouch* (*aoutch*), collier d'or, – *hew* (*hiou*), tailler –

Les Auscii pouvaient aisément se rendre habiles dans les ouvrages d'or ; ce métal était presque à fleur de terre dans leur région, et divers historiens prétendent que les avides marchands Grecs et Phéniciens, revenant dans leur pays, donnaient pour lest à leur vaisseaux l'or recueilli dans les Pyrénées.

La richesse de l'Aquitaine en chevaux avait séduit une fraction des Bituriges-Cubes (du Berry), et ils se détachèrent du gros de la tribu pour se fixer à l'embouchure de la Gironde. Les Bituriges-Cubes avaient les mêmes goûts que les Aquitains. Comme eux, ils étaient éleveurs de chevaux, prompts à bondir sur leurs coursiers et habiles à se servir du frein, – *bit*, frein, mors, – *ure*, usage, – *itch*, désir démangeaison, – *to cub*, mettre bas, produire –.

Cette partie de la tribu des Bituriges Cubes, établie sur les deux rives de la Gironde prit le nom de Bituriges-Vivisci. Le mot Vivisci, en celtique *vives* (*vaïvz*), se rapporte à une maladie des chevaux, maladie que les Bituriges traitaient sans doute avec grand succès. Ils avaient pour cité principale Burdigala (Bordeaux). Cette ville devait être alors comme de nos jours le principal

entrepôt du commerce entre l'Océan et la Méditerranée. Il est tout à fait instructif de voir *Burdigala* exprimer l'idée d'une marine marchande et commerçante dans ces temps si éloignés de nous, – *board (bord)* le pont d'un vaisseau, – *to higgle*, revendre.

Au-dessous de la rive gauche de la Gironde, et tout à côté des Bituriges-Vivisci, le littoral du golfe de Gascogne était occupé par les Boii, – *bow* (*bô*), arc, – *to hew* (*hiou*), tailler –.

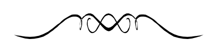
Ces archers, placés par des circonstances imprévues sur les bords de la mer, devinrent d'excellents marins, et c'est probablement ce qui, plus tard, les fit appeler Boates, – *boat* (*bôte*), bateau, chaloupe.





CHAPITRE V.

LANGUE CELTIQUE



L'ARMORIQUE ET SES TRIBUS.

Après avoir appliqué la langue des Tectosages à interpréter le basque, nous pouvons tenter son efficacité dans l'explication de Britanni et des noms celtiques des tribus armoricaines.

La langue bretonne est, croit-on, la vraie langue celtique parlée par nos aïeux. Que les Bretons aient conservé un nombre très considérable d'expressions gauloises, c'est incontestable ; mais ils n'ont point gardé cette langue dans sa pureté, et il suffit de jeter un coup d'oeil sur leurs pronoms pour juger de l'altération profonde de leur langage. Ce qui démontre au grand jour cette alté-

ration, c'est la difficulté éprouvée par les Bretons eux-mêmes pour éclaircir les dénominations de leurs anciennes tribus, et surtout les noms les plus chers à leur patriotisme, ceux de Britanni et d'Armorique.

Suivant Le Gonidec, Breton ou Bretoun ou mieux Brizard, vient de *Briz*, qui signifie peint de diverses couleurs. Lehuerou dit que Breton (Brython dans les traditions gauloises) dérive de *Bro*, pays et de *thon*, *than*, ou *den*, hommes, c'est-à-dire, hommes du pays, indigènes. C'est là, malheureusement, tout ce qu'a pu dévoiler le breton pour l'étymologie de Britanni. L'idiôme de Tectosages sera plus heureux, nous l'espérons du moins, tout en conservant une prononciation plus exacte. Britanni dérive de *to breath* (*brith*), vivre, et de *to annoy* (*annoï*), incommoder, ennuyer. L'île de Bretagne devait sans doute être occupée par des hommes vivant d'une manière incommode et dure. César, parlant de son expédition militaire dans cette île, rapporte que les anciens habitants en tenaient l'intérieur, tandis que les côtes étaient au pouvoir des Belges venus du continent. Ces Belges commencèrent à cultiver et à ensemencer les champs : l'île était fort peuplée, les troupeaux très nombreux ; les habitants de l'intérieur vivaient de lait et de viande, ne semaient point de blé, et étaient

vêtus de peaux. (1) La privation volontaire de blé et de pain, l'alimentation exclusive par le lait et la viande, les vêtements de peaux avaient paru aux yeux du Neimheid constituer un genre de vie assez dur et assez incommode pour faire nommer ces insulaires, Britanni.

Le terme Armorique est aussi une véritable énigme dans la langue bretonne. D'après tous les auteurs, Armorique dériverait de *ar-mor*, sur mer. Mor en effet, signifie mer, en breton ; mais ar, que signifie-t-il d'une manière sûre ? Et la terminaison *ique* est-elle donc inutile et deviendrait-elle un simple ornement ? Dans l'idiôme des Tectosages, Armorique se décompose ainsi : – *arm*, bras, – *oar* (*ôr*), aviron, rame, – *to eke* (*ike*), allonger, perfectionner, – c'est-à-dire, un bras qui se sert de rames fort longues.

Ce sens d'Armorique devient saisissant de vérité, lorsqu'on se souvient des indications données par César sur la marine Vénète, assez puissante pour rendre ce peuple indomptable. Les vaisseaux armoricains à carène plate défiaient les bas-fonds ; construits dans leur entier en coeur de chêne, ils pouvaient se jouer du choc des éperons romains ; leur proue et leur pouppe fort élevées, résistaient admirablement aux va-

(1) De bell. gall. lib. V. 12. 14.

gues les plus fortes : les voiles étaient faites de peaux, afin qu'elles ne fussent point déchirées et mises en pièces par la furie des ouragans et des tempêtes. (1)

Il n'est donc pas étonnant, que construisant des navires à rebords si élevés, les marins de l'Armorique aient dû se servir de rames fort longues, et c'est là l'origine de leur nom, Armorici.

Parcourons encore cette terre si intéressante de l'Armorique et nous y retrouverons, par les dénominations de ses tribus et de ses cités, bien des choses dignes de fixer l'attention.

La tribu la plus puissante de confédération armoricaine était celle des Vénètes. Ces marins redoutés étaient fort religieux ; mais ils ne connaissaient pas de temple pour y prier : ils se réunissaient en plein air, lorsqu'ils remplissaient leurs exercices religieux, dédaignant de se mettre à l'abri des intempéries des saisons pour accomplir les actions les plus nobles de la vie. Le nom de Vénètes indique cette fière coutume, qui était d'ailleurs commune à tous les Gaulois, tout aussi religieux que les Vénètes, – *vane (véne),* temple, – *to hate* (*héte*), détester –.

Leur ville principale était Dariorigum, aujour-

---

(1) De bell. gall. lib. III. 13.

d'hui Vannes. Nous avons déjà constaté l'habileté des Aquitains et des Bituriges à élever et dompter les chevaux, et maintenant dans une autre partie de la Gaule, nous pourrons nous convaincre de quels soins vigilants les Celtes entouraient l'espèce chevaline ; car Dariorgum se traduit par : oser tailler un cheval, – *to dare*, oser, – *to hew* (*hiou*) tailler, – *rig*, cheval à demi châtré –.

Au sud du Morbihan, près des côtes de la mer, se trouve *Carnac*, si remarquables par ses alignements. Les pierres levées y sont rangées en longues files régulières et figurent des allées dont la largeur varie entre quatre et huit mètres. Une distance de sept, huit et dix mètres est ménagée entre chacune des pierres levées. Les allées du centre sont plus grandes que les allées latérales, et à une extrémité, on voit un grand espace libre, semblable à une place publique.

On cherche depuis bien longtemps la signification de ces alignements faits de pierres levées et mesurant plusieurs kilomètres. S'il nous était permis de hasarder une opinion sur ces alignements, nous serions porté à y voir, non pas un monument religieux, mais bien un lieu d'exercices, où les Gaulois se formaient à conduire avec habileté, au milieu d'obstacles multipliés, leurs chariots de guerre, armés de faux, leurs

cobhains, – *kob*, cheval, – *to hem*, entourer –, et on sait quelle adresse redoutable les Celtes y déployaient.

César en avait été si vivement frappé qu'il n'a pu cacher son admiration. « Les exercices journaliers, dit-il, les ont rendus tellement habiles, qu'ils savent arrêter leurs chevaux dans la course la plus fougueuse, dans les pentes les plus raides, et qu'ils les font tourner de court : eux-mêmes sont accoutumés à courir sur le timon, à se tenir sur le joug, et puis d'un bond à se rejeter dans le char. » (1)

Les alignements de Carnac étaient bien disposés pour former l'oeil et la main des jeunes Gaulois, obligés de conduire leurs chariots entre les pierres levées qu'ils devaient s'étudier à tourner et à éviter.

Au reste, ce qui nous porte à mettre en avant cette hypothèse, c'est le nom même de Carnac, signifiant un chariot attelé d'un jeune cheval, – *car*, chariot, – *nag*, jeune cheval. – Est-il inadmissible que ces longues files de pierres levées de Carnac fussent, pour ainsi dire, un champ de courses, où les Celtes montraient leur force et leur habileté en maîtrisant, au milieu des obstacles, de jeunes et vigoureux chevaux ?

---

(1) De bell. gall. lib. IV. 33.

Les amateurs de monuments mégalithiques peuvent voir à Locmariaguer, chez les Vénètes, une allée couverte, dite de César. Locmariaguer est placé tout près du lac de Vannes. Voici la composition de ce nom : un lac qui empêche les chasseurs, – *loch*, (*lok*) lac, – *to mar*, empêcher, – *yager* (*iagueur*), chasseur –.

Tous les auteurs qui se sont occupés des industries celtiques nous apprennent que les tamis de crin sont d'invention gauloise ; mais ils ne disent pas où était le lieu d'invention et de fabrication. Sarzeau, dans la presqu'île de Rhuis nous instruit amplement à ce sujet, – *sarce* (*sarse*), tamis, tissu de crin, – *to sew* (*sô*), attacher, coudre.

Au nord des Vénètes, était établie la tribu des Curiosolites. Leurs mains façonnaient ces voiles de peaux, dont se servaient les marins de l'Armorique et qui avaient tant surpris César. Les Curiosolites étaient les corroyeurs, obligés de coudre et d'attacher les peaux puantes, – *to curry* (*keurri*), corroyer, – *to owe (ô)*, être obligé, – *to sew* (*sô*), coudre, attacher, – *olid*, puant, fétide –. Est-ce en souvenir des Curiosolites que la ville de Saint-Malo fait encore un si grand commerce de cuirs et de peaux ?

Dans cette tribu et sur les bords de la mer, existait Reginea, dont le nom seul indique l'importance pour la marine armoricaine : on

taillait les agrès des vaisseaux, *rigging* (*rigguign*), agrès, *to hew* (*hiou*), tailler .

Dans le terrain limitrophe des Curiosolites, se trouvait une cité du nom d'Aleth, située à peu près à l'endroit occupé aujourd'hui par la ville de Saint-Servan. La cité d'Aleth, *allay* (*allé*), mélange, alliage, *to etch*, graver à l'eau forte sur le cuivre , fabriquait-elle des ouvrages de cuivre et de bronze, ou bien, a-t-elle reçu ce nom à cause du sol qui aurait renfermé du minerai de cuivre ? Il est bien difficile de se prononcer. Cependant notre Aleth du département de l'Aude pourrait peut-être nous renseigner ; la similitude de noms semble devoir provenir de la similitude d'industrie ou de terrain contenant des métaux de même nature dans les deux localités. L'industrie métallurgique a toujours été nulle dans notre Aleth, et il n'existe rien dans les traditions populaires qui permette même de soupçonner l'exploitation de ses pyrites cuivreuses.

Le Neimheid a dû appliquer une dénomination semblable à ces deux cités, si éloignées l'une de l'autre, probablement à cause de leur sol renfermant quantité de pyrites de cuivre mêlées à d'autres minerais.

La cité bretonne d'Aleth appartenait à la tribu des Diablintes, – *to dye* (*daï*), teindre, colorer, – *able*, habile, – *to hint*, inventer,

suggérer –, les ouvriers ingénieux et habiles qui savaient donner aux tissus dont se composaient les vêtements des Celtes, ces couleurs vives et variées dont ils aimaient l'éclat.

Les Diablintes possédaient une autre cité appelée Fines, – *to fine*, affiner, purifier, – *haze* (*hèze*), brouillard. A t-on voulu dans la dénomination de Fines faire allusion aux vapeurs semblables à des brouillards s'élevant au-dessus des foyers d'affinage ? Situé à proximité d'Aleth, Fines aurait bien pu posséder des foyers, destinés à purifier les pyrites de cuivre provenant de cette localité. En admettant cette hypothèse, qui n'est pas improbable, d'une fonderie de cuivre ou de bronze, dans la ville de Fines, les fourneaux ne devaient jamais s'éteindre, surtout si elle était dans l'obligation de fournir les timons et les roues de bronze aux habitants de *Carife,* dont l'industrie consistait à ajuster les différentes parties des chariots celtiques, – *car*, chariot, – *to eye* (*aï*), avoir l'oeil sur, – *to fay* (*fé*), ajuster –. Carife était à dix lieues au sud-est d'Aleth.

A l'ouest des Vénètes, dans la partie de l'ancien comté de Cornouailles se terminant, au cap ou bec du Raz, vivaient les Corisopites. Pour bien juger et apprécier cette contrée, il suffit d'en citer la description faite par Châteaubriand qui con-

naissait sa chère Bretagne : « Région triste et solitaire, « enveloppée de brouillards, retentissant du bruit des vents, « et dont les côtes hérissées de rochers étaient battues d'un « océan sauvage. » Ces paroles sont la traduction fidèle et complète de *Corisopites, – cor*, coeur, – *hiss*, sifflement, – *sob*, soupir, sanglot, – *to hit*, frapper, toucher –. Les sifflements aigus, les gémissements incessants produits dans les rochers par la furie des ouragans, n'étaient-ils pas de nature à frapper, à attrister le coeur des Corisopites ?

Les *Agnotes*, qui occupaient, au nord des Corisopites, la pointe armoricaine appelée le cap Finisterre, étaient, eux aussi, fatigués et tourmentés par le mauvais temps et les orages, – *to hag*, tourmenter, – *naught* (*naût*), mauvais –.

Les Agnotes étaient compris dans la tribu des Osismiens ou Osismii. Ces derniers avaient reçu cette appellation à cause de l'abondance des marsouins et des piettes qui fréquentaient leurs côtes, – *hog-sea* (*hog-s*i), marsouin, – *smew* (*smiou*), piette, oiseau aquatique –.

Placée sur la rive droite de la Loire ou Ligeris, – *lickerish*, délicieux –, la tribu des Namnetes s'était rendue célèbre par son habileté à tendre des filets, – *name*, réputation, célébrité, – *to net*, prendre au filet –.

D'après Ptolemée, la cité principale des Namnetes était Condivicum, aujourd'hui Nantes, – *to con*, apprendre par coeur, – *device* (*divaïce*), invention –. Quelles inventions avaient donc fait dénommer cette ville Condivicum, inventions que l'on apprenait par coeur ? Y avait-il une école où l'on enseignait la pratique des arts manuels, ou bien était-ce une école de navigation dans laquelle les intrépides marins Vénètes venaient se former et se tenir au courant de la science et des inventions nautiques ? Il est toujours bien certain que Condivicum possédait un chantier de construction pour les vaisseaux, puisque, dans le fleuve baignant la ville, furent lancées, par ordre de César, les galères romaines destinées à combattre la flotte des Vénètes, qui comptait deux cent vingt navires. (1)

II

LES REDONES. – LES MONUMENTS CELTIQUES. –

LES DRUIDES. – LES CARNUTES.

Au nord de la tribu des Namnetes, se trouvaient les Redones. On ne peut guère parler des Redones sans rappeler à l'esprit les images des

(1) De bell. gall. lib. III. 9.

grandes pierres dont les Bretons ont conservé les noms avec tant de soin. Il est intéressant de connaître la pensée de la science moderne sur ces monuments, pensée que M. Louis Figuier a parfaitement rendue et traduite dans l'*Homme Primitif*. Nous citerons textuellement, à ce sujet, quelques passages importants de ce livre.

« Une circonstance heureuse et bizarre à la fois, écrit M. « Louis Figuier, a rendu extrêmement faciles, et en même « temps certaines, les notions que nous allons présenter à « nos lecteurs. Ces tombeaux des hommes de l'époque de la « pierre polie, ces monuments funéraires, ont été étudiés, « décrits, fouillés d'une manière approfondie, par les « archéologues et les antiquaires, qui en ont fait le sujet « d'une foule de publications et de savants mémoires. En « effet, ces tombeaux ne sont rien autre chose que les « *dolmens*, ou les monuments *celtiques* ou *druidiques*, et ils « ne se rapportent nullement, comme on l'avait toujours « pensé, aux temps historiques, c'est-à-dire aux temps des « Celtes ou des Gaulois, mais remontent à une antiquité « beaucoup plus haute, car ils appartiennent à l'époque « antéhistorique de la pierre polie.

« Nous étudierons, avec cette donnée explicative, les « dolmens et autres monuments dits *mégalithiques*, restes « grandioses d'une époque

« ensevelie dans la nuit des temps, énigmes colossales qui « s'imposent à notre raison et piquent au plus haut point la « curiosité de l'érudit et du penseur.

« Les dolmens sont des monuments qui se composent « d'un gros bloc de rocher, plus ou moins aplati, et posé « horizontalement sur un certain nombre de pierres, « dressées verticalement elles-mêmes pour servir de « supports.

« La terre recouvrait ces sortes de chambres sépulcrales « et formait un monticule, mais par la suite des temps, cette « terre ayant souvent disparu, on voit apparaître seulement « les pierres nues de la chambre sépulcrale.

« Ce sont ces pierres nues que l'on a prises pour des « *autels de pierre*, et que l'on a rapportées au culte religieux « des Gaulois. Les prétendus autels druidiques ne sont que « des dolmens en ruine. Ce n'est donc pas, comme on l'a « toujours dit, pour servir aux pratiques d'un culte cruel « qu'ils ont été élevés. Il est parfaitement prouvé aujourd'hui « que les dolmens ne sont que des tombeaux de l'époque « antéhistorique. »

« ... Il faut donc renoncer à voir dans les dolmens de la « Bretagne, qui ont été tant de fois décrits par les « antiquaires, et qui figurent au nombre des monuments de « notre histoire, des

« symboles de la religion de nos pères. On ne peut plus les « regarder que comme des chambres sépulcrales.

« Les dolmens sont très nombreux en France, beaucoup « plus nombreux qu'on ne le pense. On croit généralement « qu'il n'en existe qu'en Bretagne, et les curieux admirent « sous ce rapport les prétendus autels druidiques si répandus « dans cette ancienne province de France. Mais la Bretagne « est loin d'avoir le privilège des constructions « mégalithiques. On en a trouvé dans cinquante-huit de nos « départements, appartenant pour la plupart aux régions de « l'ouest et du sud-ouest..

« Les *menhirs* étaient d'énormes blocs de pierres brutes, « que l'on fichait en terre aux environs des tombeaux. Ils « étaient plantés isolément, ou par rangées, c'est-à-dire en « cercle ou en avenue.

« Quand les menhirs sont rangés en cercle, uniques ou « multiples, on les nomme *cromlechs*. Ce sont de vastes « enceintes de pierres, ordinairement disposées autour d'un « dolmen. Le culte dû aux morts parait avoir converti ces « enceintes en lieux de pélerinage où se tenaient, à de « certains jours, des assemblées publiques. Ces enceintes « sont tantôt circulaires, comme en Angleterre, tantôt « rectangulaires, comme en

« Allemagne ; elles comprennent un ou plusieurs rangs.

« ... Ces monuments de pierre, nous l'avons déjà dit, ne « sont pas plus celtiques que druidiques. Les Celtes, peuples « qui occupèrent une partie de la Gaule, plusieurs siècles « avant l'ère chrétienne, sont tout à fait innocents des « constructions mégalithiques.

« Ils les trouvèrent toutes faites lors de leur immigration, « et, sans doute, ils les considérèrent avec autant « d'étonnement que nous. Ils en tirèrent parti, lorsqu'ils leur « parut avantageux de les utiliser. Quant aux prêtres de ces « peuples anciens, quant aux *druides* qui cueillaient le gui « sacré sur le chêne, ils accomplissaient leurs cérémonies « dans le fond des forêts. Or, jamais dolmen ne fut bâti au « fond des forêts ; tous les monuments de pierre qui existent « aujourd'hui se dressent dans la partie découverte du pays. « Il faut donc renoncer à l'antique et poétique aperçu qui fait « des dolmens les autels du culte religieux de nos « ancêtres. » (1)

L'opinion de la science moderne touchant les dolmens, diffère étrangement des idées suscitées par l'interprétation des noms que portent les grandes pierres, si abondantes en Armorique, surtout chez les Redones (Rennes).

---

(1) L'homme Primitif par M. Louis Figuier.

Les Redones formaient la tribu religieuse, savante, possédant le secret de l'élévation des monuments mégalithiques disséminés dans toute la Gaule ; c'était la tribu des pierres savantes,– *read* (*red*) savant,– *hone*, pierre taillée. – L'étude et la science étaient indispensables pour connaître le but de l'érection des mégalithes, et ceux-là seuls en possédaient l'intelligence et le sens qui l'avaient appris de la bouche même des Druides.

Il est utile de remarquer que le département d'Ille-et-Vilaine comprend la plus grande partie du territoire des anciens Redones ; il reçoit son nom des deux rivières l'Ille et la Vilaine qui y prennent leurs sources. Ille, *hill*, signifie colline ; Vilaine – *to will* (*ouill*), vouloir, – *to hem*, entourer –, se rattache aux pierres levées placées sur les collines et entourant la tribu des Redones. Le rapport et la convenance entre le nom des deux rivières et celui de Redones sont-ils purement fortuits ? N'est-ce pas une confirmation frappante de l'interprétation donnée à Redones et suggérée par la langue des Tectosages ?

« Les pierres isolées, dit H. Martin, se nomment men-hir,
« pierre longue, ou peulvan, pilier de pierre ; les grottes
« factices, leckh, roche, ou dol-men pierres levées, (de tol
« ou dol, élévation) ou table de pierre, (de taol, table) : les

« cercles, crom leckh (pierres de crom ou cercles de « pierres). Les fameuses *tours rondes* d'Irlande sont aussi « des monuments gaëliques, d'un caratère religieux, comme « l'atteste bien leur nom traditionnel, Feid-Neimheidh. »

Neimheid, nous l'avons déjà vu, désigne le corps savant qui composait les dénominations. Ces hommes d'élite distribuaient-ils aussi au peuple le fondement principal de leur nourriture, c'est-à-dire le blé et le pain? Feid le déclare positivement, puique le verbe *to feed* (*fid*) signifie, nourrir, donner à manger. Les termes ménir, dolmen, cromleck, se rapportent encore à ce fait important, qui consistait pour les Druides, à distribuer au peuple Celte, d'abord la science religieuse, essentielle à la vie morale, et en second lieu, le blé et le pain, essentiels à la vie matérielle.

Le ménir, par sa forme aiguë et en pointe, représentait l'aliment de première nécessité, le blé, – *main* (*mén*), principal, – *ear* (*ir*), épi de blé.– Chose étrange ! Dans tous nos villages du Languedoc, on trouve toujours un terrain auquel est attaché le nom de Kaïrolo, – *key*, clef, – *ear* (*ir*), épi de blé, – *hole*, petite maison des champs.– Dans ce terrain, probablement, était construit le grenier à blé des villages celtiques. La répartition du blé était faite par la main des Druides,

comme les divers auteurs l'ont bien constaté et comme le témoigne avec évidence l'expression attachée au *dolmen*, qui était, d'ailleurs, construit comme une table de distribution, *to dole*, distribuer, – *main* (*mén*), essentiel –.

Il est tout à fait curieux et intéressant de rapprocher des termes ménir et dolmen, le nom du dernier chef des Druides armoricains, qui vit fermer les collèges druidiques en vertu d'un décret des états généraux, présidés par l'Evêque Modéran, sous le premier roi d'Armorique, Conan Meriadech, et tenus à Rennes, en l'année 396 après Jésus-Christ. Ce chef suprême de l'ordre druidique se nommait Eal-ir-bad, – *to heal* (*hil*), rémédier à, – *ear* (*ir*), épi de blé, – *bad*, gâté, mauvais – : rémédier au blé gâté. Il était donc obligé, par ses fonctions d'archidruide, non-seulement de répartir le blé en temps ordinaire, mais encore, dans les années malheureuses, de rémédier aux accidents survenus aux récoltes, en distribuant, sans doute, le blé prudemment tenu en réserve dans les greniers spéciaux.

Le cercle de pierres, ordinairement de forme ronde, représente le pain : Cromleck, en effet dérive de *Krum (Kreum),* mie de pain et de *to like* (*laïke*), aimer, goûter. Dans le Cromleck de Rennes-les-Bains, on voit de fortes pierres rondes, figurant des pains, placées au sommet de roches énormes.

Les pierres branlantes sont nommées roulers par les Bretons, – *ruler* (*rouleur*), gouverneur. – Elles sont le signe des gouvernements divin et druidique.

On a pu croire, par les récits de César et la forme des dolmens, que ces tables servaient d'autel où les Druides immolaient des créatures humaines ; mais l'interprétation des noms de toutes les pierres levées celtiques, interprétation facile et lumineuse par l'idiome des Tectosages, fait perdre à ces mégalithes les caractères odieux qu'on leur attribuait, et les fait rentrer dans la classe de monuments très simples, possédant néanmoins une splendide signification religieuse, que nous essaierons d'exposer avec clarté en parlant du Cromleck de Rennes-les-Bains.

La plus grande indécision règne sur le peulven et le lichaven. On rapporte généralement le peulven au ménir et le lichaven au dolmen. En réalité, les peulvens et les lichavens présentent une idée semblable à celle qui est renfermée dans le nom des Vénètes, car peulven exprime un sentiment de répulsion pour les temples, – *to pull* (*poull*), arracher, – *vane* (*véne*), temple –, et lichaven représente un peuple manquant d'édifices religieux, – *to lack*, manquer de, – *vane* (*véne*), temple – : ce dernier devrait être écrit lackven au lieu de lichaven.

On pourrait faire observer, au sujet de lichaven, que, dans l'idiome des Tectosages, le verbe *to like* (*laïke*) signifie aimer, ce qui attribuerait au lichaven un sens contraire à celui que nous avons cru devoir lui donner ; mais il ne faut point perdre de vue que les lichavens existent dans la tribu des Vénètes aussi bien que dans la tribu des Redones, qu'il y aurait une contradiction tout à fait flagrante dans la présence de ces lichavens (aimant les temples) au milieu du territoire occupé par les Vénètes (détestant les temples), et le Neimheid était trop savant pour commettre une méprise aussi grande.

D'après Strabon, la ville la plus importante des Redones était Condate. Elle devait être très fréquentée par la jeunesse studieuse des Gaules, car on y apprenait par coeur, les sciences communiquées par les Druides, – *to con*, apprendre par coeur, – *death* (*dèth*), la mort et ses suites ; ou bien encore – *date* (*dète*) époque –.

Avant de citer les affirmations de César sur l'enseignement druidique, il sera avantageux de rechercher le sens du mot Druide, lequel a reçu des interprétations si diverses.

On est persuadé communément que Druide signifie l'homme du chêne, et Pline n'a pas peu contribué à faire prévaloir cette explication. Chêne, en dialecte languedocien, s'exprime par

garrik ; en anglo-saxon par *oak* (*ok*) ; en breton, par *derò*, *derv* ; en gallois, par *derw* ; en écossais et en irlandais par *dair* ; en latin, par *quercus*, et en grec par *drus*. Pline, après avoir remarqué l'expression grecque, croit que Druide vient d e *drus* : « Point de sacrifice, dit-il, sans les rameaux de chêne » (1)

Le rameau ou la branche de chêne se traduisant, en grec, par o *druïnos* clados, cette consonnance a dû certainement le jeter dans une erreur inévitable, s'il ignorait, comme c'est probable, le langage prétendu barbare des Gaulois.

Le mot Druide, en anglo-saxon *druid* (*drouid*), renferme un sens bien autrement sérieux et remarquable. Il faut considérer que César, en rapportant le nom des Druides, a cherché à adoucir les sons durs et gutturaux de la langue celtique et il a écrit Druides (*drouides*) au lieu de *trouides*. Ce dernier terme permet de trouver aisément la clef de l'énigme.

Il se compose du verbe *to trow* (*trô*), imaginer, penser, croire, et d'un autre verbe *to head* (*hid*), prendre garde, faire attention, – *trowhead* (*trôhid*).

Aux Druides, d'après la signification de leur nom, était imposée l'obligation d'imaginer, de construire, par des expressions sûres, pleines de

(1) Pline. XVI. C. XLIV.

vérité et d'à-propos, les dénominations convenant aux tribus, aux cités et à toutes les parties du territoire celtique ; et c'était une fonction qu'ils remplissaient sous le nom de Neimheid. Ils devaient encore porter leur attention sur ce qu'il fallait penser et croire, chargés qu'ils étaient d'enseigner les sciences divines et humaines.

Les Druides n'écrivaient point les mystères de leur science : leur nombreux disciples en obtenaient la connaissance, en appliquant leur mémoire à retenir le grand nombre de vers dans lesquels la doctrine druidique était renfermée. En obligeant les jeunes gens à apprendre ainsi par coeur les sciences qui leur étaient communiquées, « ils « les empêchaient de se reposer sur l'écriture et aussi de « négliger l'exercice de la mémoire. Il arrive ordinairement « en effet, que l'on s'applique moins à retenir par coeur ce « que l'on peut apprendre au moyen des livres. Le « fondement de leur doctrine est que *les âmes ne périssent « pas...* Ils traitent aussi des mouvements des astres, de la « grandeur de l'univers et du monde, de l'essence des « choses, de la puissance des dieux immortels, et enseignent « ces doctrines à la jeunesse. » (1)

---

(1) César, de bell. gall. lib. VI.14. L'explication de César touchant l'obligation d'apprendre par coeur les sciences druidiques, est loin d'être satisfaisante. Cette obligation doit renfermer un motif plus important qui nous échappe.

On voit, par ces paroles de César, que le Neimheid avait donné, avec grande justesse, à la ville des Redones, le nom de Condate, ce nom rappelant à l'esprit le souvenir des doctrines enseignées, par les Druides, à la jeunesse gauloise, dont ils cultivaient l'intelligence et la mémoire.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur les connaissances matérielles possédées par le peuple Celte. Le nom des tribus et des villes exprimant des professions diverses, la magnifique organisation établie dans la Celtique entière, faisant ressembler les tribus à des corporations ouvrières avec une industrie particulière à chaque tribu et appropriée aux produits du sol, suffisent amplement à démontrer, non seulement la supériorité de civilisation des Celtes, mais aussi l'intelligence parfaite de leur gouvernement, qui savait ainsi diriger toutes les productions, distribuer tous les ouvrages nécessaires à la conservation et à la prospérité de la société gauloise.

César nous donne encore quelques détails sur la hiérarchie et certaines fonctions druidiques. Ce corps enseignant était présidé par un Druide revêtu de l'autorité suprême. Après la mort de ce chef, on lui donnait pour successeur le Druide le plus méritant, et, si plusieurs était également dignes de cet honneur, le plus grand nombre de suffrages obtenus par l'un d'eux, le portait au

pouvoir : quelquefois cependant, les armes pouvaient seules décider du choix définitif. Les Druides se réunissaient à un époque fixe de l'année, dans un lieu consacré, sur les confins des Carnutes, parce que ce pays des Carnutes est considéré comme le point central de toute la Gaule. Là, s'assemblaient de toutes parts ceux qui avaient des différends, et ils se soumettaient aux jugements et aux arrêts prononcés par les Druides. (1)

La science du droit, des jugements à rendre, et des châtiments à infliger aux coupables, était aussi transmise par l'enseignement purement oral : Condom (Gers) en fait foi, – *to con*, apprendre par coeur, – *to doom* (*doum*), juger, condamner –.

Les Carnutes occupaient le pays dont Chartres est aujourd'hui le chef-lieu. En désassemblant les mots qui forment Carnutes, nous serons à même d'apprécier l'habileté des Druides dans la composition des noms celtiques des tribus. Carnutes signifie : chariot rempli d'avoine nouvelle et fraîche, – *car*, chariot, – *new* (*niou*), nouveau, frais, – *oats* (*ôst*), avoine –.

Le pays des Carnutes a-t-il jamais vu faiblir son immense production en céréales ? Et Chartres

---

(1). César, de Bell. Gall. lib. VI. 13.

peut-il citer, dans les siècle passés, une époque où son prodigieux commerce de grains ait été momentanément suspendu ? Le nom celtique de Chartres, tel que le livrent les auteurs, et Autricum. Cet Autricum est simplement une affirmation positive du lieu où se faisaient les achats et les ventes des avoines nouvelles, – *oatrick*, monceau d'avoine –

Nous ignorons si l'explication des noms propres armoricains par le langage des Tectosages, portera dans l'esprit une conviction suffisante pour détruire tous les doutes. On pourrait alléguer que c'est là, peut-être, la langue kimrique, bien différente de la langue gaëlique, en usage parmi les tribus de l'est et du centre de la Gaule.

Examinons donc encore la valeur de l'idiome des Volkes, dans l'interprétation de quelques noms propres, pris dans la partie de la Gaule possédée par la confédération dite gaëlique.

III

LE RHONE. – MARSEILLE – LES ALLOBROGES –

LYON. – LES ARVERNI ET VERCINGÉTORIX.

Une partie de la Gaule occupée par les Gaëls est arrosée par le Rhône, Rhodanus. Cette expression, Rhodanus, a donné lieu à quelques

historiens de croire que les Rhodiens avaient fondé une ville entre les bouches du Rhône. Henri Martin, après avoir partagé cette croyance, exprime ainsi ses hésitations. « Le « nom du Rhône ne vient pourtant pas de Rhoda, comme les « historiens grecs et latins l'ont imaginé, mais du gaëlique « *Rhuit-an*, (eau qui court). »(1)

Le Neimheid, en nommant ce fleuve Rhodanus, n'ignorait point la forme de la rade qui se trouvait à son embouchure, et aussi le nombre exact de bouches par lesquelles il se jetait dans la mer. Les savants gaulois n'auraient, d'ailleurs, jamais consenti à appeler ce fleuve Rhuit-an, eau qui court, car il aurait fallu dénommer ainsi toutes les rivières et les eaux courantes de la Gaule.

Strabon rapporte, au sujet du Rhône, l'opinion de Timée, (2) soutenant que le Rhodanus se jetait à la mer par cinq bouches différentes, dans une rade, comblée par ce fleuve travailleur, – *road* (*rôd*), rade, endroit où les vaisseaux jettent l'ancre ; – *hand*, main, extrémité du bras terminée par la main divisée en cinq doigts –.

Timée n'était point dans l'erreur en donnant au Rhône cinq bouches différentes, et c'était bien l'état réel du fleuve au moment où le Neimheid

---

(1) Histoire de France par H. Martin, page 10. Note 3.
(2) Les villes mortes du golfe de Lyon, par Charles Lenthéric.

lui a imposé le nom de Rhodanus. N'abandonnons pas le Rhône sans chercher à connaître Marseille ou Massilie.

Les historiens avancent que, vers l'année 600 avant Jésus-Christ, un vaisseau venu de Phocée, ville grecque de l'Eolide, jeta l'ancre près des bouches du Rhône, à l'est de ce fleuve. Ces côtes appartenaient aux Ségobriges : leur chef Nann, mariait ce jour-là sa fille. Les étrangers, accueillis avec bienveillance furent admis à prendre place parmi les convives. Suivant la coutume des Ibères, empruntée aux Ligures par les Ségobriges, la jeune fille devait librement choisir son époux parmi les conviés réunis à la table paternelle. Sur la fin du repas, la fille de Nann entre, une coupe à la main : elle promène ses regards sur l'assemblée, hésite un moment, puis, s'arrêtant en face d'Euxène, chef des Grecs, elle lui présente la coupe. Nann confirma le choix de sa fille, et donna pour dot à Euxène les rives du golfe où il avait abordé, et quelques terres du littoral de la Méditerranée. Euxène jeta dans une presqu'île de son domaine les fondements d'une ville qu'il appela Massilie, et bientôt, grâce aux nombreux colons qui lui arrivèrent de Phocée, la cité grecque s'éleva au plus haut degré de prospérité. (1)

---

(1) Histoire de france, par E. Lefranc. Introduction.

Ce récit des historiens laisse dans une obscurité complète les Ségobriges, qui ont reçu si cordialement Euxène avec ses Grecs ; le Neimheid lui-même livre à la postérité un bien faible renseignement sur cette tribu. Etablis à l'embouchure du Rhône, les *Ségobriges* étaient fort empêchés, dans leurs communications, par les eaux de ce fleuve rapide et profond. Ils s'étaient donc vus dans la nécessité de construire des ponts nombreux, afin de rendre leurs relations aisées et faciles. C'est là, du reste, toute l'affirmation de l'Académie Gauloise, – *to seek* (*sik*), chercher à, – *to owe (ô)*, être obligé de, – *to bridge* (*brijde*), construire un pont –.

Sur les côtes maritimes des Ségobriges, Euxène jeta les fondements de Marseille et rendit cette cité florissante en y appelant le commerce du Levant ; mais il est bien probable que le Neimheid ne lui abandonna pas le soin de dénommer la ville, puisque tous les mots employés dans la composition de Massilia, sont purement celtiques. Massilie, dans la concision admirable de ce terme, est un port recevant une infinité de grands vaisseaux qu'on mettait à la bande pour les radouber, – *mass*, un amas, – *to heel* (*hil*), mettre un vaisseau à la bande pour le radouber, – *high* (*haï*), grand –.

En remontant le Rhône vers le lac Léman et

sur la rive gauche du fleuve apparaissent les puissants Allobroges. Ils occupaient la Savoie, et Grenoble leur appartenait avec la contrée comprise aujourd'hui dans le département de l'Isère. L'industrie prédominante de cette tribu n'est pas disparue de la région qu'ils possédaient. Les liqueurs de la Côte Saint-André, les ratafias renommés de Grenoble, ont succédé aux produits spiritueux et excitants fabriqués par les Allobroges, – *to alloo*, (*allou*), animer, exciter, – *brewage* (*brouedje*), mélange de différentes bières –. La profession des Allobroges permet donc de constater que l'eau claire des fontaines n'était pas l'unique boisson des Celtes.

A l'ouest du Rhône, dans le Vivarais, les Helvii emmanchaient avec adresse les armes de guerre, les lances, les piques, les haches, – *to helve*, emmancher, – *to hew* (*hiou*) tailler, – industrie trop modeste que les Helvetii avaient dédaigneusement repoussée comme peu conforme à leurs goûts belliqueux – *to helve*, emmancher, – *to hate* (*héte*) détester, – *to hew* (*hiou*) tailler –. Abandonnant les Rauraci, de Bâle, au froid qui les tourmente – *raw* (*râu*), froid, gelé, – *to rack*, tourmenter –, retournons vers le confluent de la Saône et du Rhône, afin d'y trouver Lugdunum, Lyon.

M.A. de Chevallet, dans son magnifique ou-

vrage, Origine et formation de la langue française, écrit : « *Dune*, monticule de sable qui se trouve au bord de la mer ; « dunette, partie la plus élevée de l'arrière d'un vaisseau. « Ces mots dérivent du celtique *dun*, qui signifiait une « éminence, une colline, ainsi que nous l'apprend Clitophon « dans un traité attribué à Plutarque. Voici le passage : « « Auprès de l'Arar, (la Saône), est une éminence qui « s'appelait *Lougdounon,* et qui reçut ce nom pour le motif « que je vais rapporter. Momoros et Atepomoros, qui « avaient été détrônés par Seséronéos, entreprirent d'après « la réponse d'un oracle, de bâtir une ville sur cette « éminence. Ils en avaient déjà jeté les fondements, « lorsqu'une multitude de corbeaux dirigèrent leur vol de ce « côté et vinrent couvrir les arbres d'alentour. Momoros, « versé dans la science des augures, donna à la ville le nom « de Lougdounon, attendu que dans leur langue, (les « Gaulois) appellent le corbeau *lougon* et une *éminence* « *dounon*. »

« Cette ville, ainsi que le lecteur l'a déjà pensé, n'est autre « que le Lugdunum des Romains, devenu notre Lyon : elle « fut d'abord bâtie le long de la rive droite de la Saône, sur « les hauteurs qui avoisinent *Pierre Scise*.

« *Dun* s'est conservé dans la terminaison de plusieurs « autres de nos villes. »

Le fait rapporté par Clitophon parait être tout à fait réel. C'était un heureux accident, une bonne fortune pour Momoros, versé dans la science des augures, de voir une multitude de corbeaux lui marquer, pour ainsi dire, la place que devait occuper la ville, et le terme *luck* (*leuk*), accident, bonne fortune – *Luckdun* –, exprime bien la satisfaction qu'il en dut éprouver. Quant à *dunum*, qui termine le nom de plusieurs villes celtiques, il ne désigne pas l'éminence sur laquelle une ville pouvait être bâtie, car *to dun*, signifie : ennuyer un débiteur. Il est bien probable que les cités portant la terminaison dun ou dunum étaient primitivement des villes de refuge, où les débiteurs insolvables allaient se mettre à l'abri des poursuites de créanciers trop importuns. Le savant Dom Martin, dans son histoire des Gaules, a déjà émis cette pensée, que les cités gauloises étaient peut-être de simples villes de refuge, vides d'habitants, où l'on courait se mettre à couvert d'un danger pressant. Le verbe *to dun*, offre un sens tout à fait clair, précis, expliquant parfaitement la cause de la fuite précipitée d'un débiteur et sa retraite subite dans une ville éloignée.

Il est bien certain néanmoins que les Celtes recherchaient les collines pour y bâtir leurs cités et la ville de *Lactora* (Lectoure, dans le Gers),

présente un exemple de ce choix judicieux. Lactora, situé sur le sommet d'une montagne escarpée, au pied de laquelle coule le Gers, indique manifestement l'éminence où il est assis, et aussi la préférence déclarée des Celtes pour les hauteurs lorsqu'ils fondaient une ville, – *to like* (*laike*), aimer, goûter, – *tor*, (*torr*), hauteur terminée en pointe –.

Parmi les tribus comprises dans la confédération dite gaëlique, la plus célèbre est celle des Arverni. En citant le nom des Arverni, l'esprit s'arrête aussitôt avec un intérêt douloureux sur Vercingétorix, le dernier défenseur de l'indépendance gauloise. Commandés par Vercingétorix et combattant dans leurs chère montagnes, les Arverni infligèrent à César une sanglante défaite, dont l'amer souvenir excita, dans le coeur du général romain, la haine la plus sauvage contre son vainqueur.

César n'a pas su trouver dans son âme ulcérée, même un faible sentiment d'admiration à l'égard du héros Arverne se livrant fièrement aux Romains pour sauver ses frères d'armes. Le conquérant des Gaules, en le jetant dans les fers, a prouvé que son coeur, grandement ouvert à la férocité, était fermé à la générosité la plus vulgaire. On ne peut penser sans indignation au traitement barbare subi par le magnanime Arverne, qui a dû languir six années dans les fers,

avant que la hache du licteur ait mis un terme à ses tortures.

Le nom de *Vercingétorix*, imposé au chef des Gaulois combattant pour l'indépendance de leur pays, nous le dépeint par un trait de feu. C'est le chef de guerre oubliant toutes choses, pour songer seulement aux dangers que court sa patrie et conduire ses frères au combat, – *war* (*ouaûr*), guerre, – *king* (*kigne*) chef, roi, – *to head* (*hèd*), être à la tête de, conduire, – *to owe (ô)*, être obligé de, devoir, – *risk*, danger –.

On a tenté plusieurs fois d'interpréter le nom de Vercingétorix. C'est le généralissime, *ver-cinn-cedo-righ*, dit un historien qui accuse avec raison les auteurs latins « de « confondre le titre des fonctions avec le nom propre, « comme ils ont fait un Brennus de Brenn ou chef gaulois. » (1) Brenn, en réalité, dérive de *brain* (*brèn*), cerveau.

Henri Martin, dans son Histoire de France, s'exprime ainsi au sujet du héros celte : « il s'appelait Vincingétorix, « c'est-à-dire, le grand chef de cent têtes, *ver-kenn-ke-do-« righ*. »

Cette explication découle de la même source

(1) Histoire de France, par Em. Lefranc.

indécise qui nous a donné *ar-fearann*, haute-terre, pour Arverni. Mais quel abîme entre cet ar-fearann et la vérité. Les *Arverni* étaient autrefois ce qu'ils sont encore aujourd'hui, c'est à dire, des colporteurs parcourant la Gaule pour vendre des marchandises nouvelles, – *to hare*, courir çà et là, – *ware* (*ouère*), marchandise, chose à vendre, – *new* (*niou*), nouveau, – et on ne pourrait point citer une seule ville de France dans laquelle on ne découvre quelque arverne enrichi par le négoce.

N'est-ce pas une chose admirable de voir les Arvernes exercer la même industrie dans les siècles les plus reculés de l'histoire celtique ? Avec quel soin jaloux les membres savants du Neimheid n'ont-ils point veillé à graver exactement la profession d'une tribu dans le nom qu'elle portait ! Après l'explication des dénominations prises dans l'est et le centre de la Gaule, où le langage gaëlique aurait dû dominer, ne semble-t-il pas juste d'avancer que la langue celtique employée par l'Académie Gauloise était une, et que les différences dialectiques existaient seulement dans le langage populaire ? Le Neimheid n'était pas établi uniquement en Irlande, où il a laissé son nom attaché aux tours rondes qui subsistent encore. César dit que l'institution druidique a été imaginée d'abord dans l'île de Bretagne, et de là,

introduite en Gaules ; (1) mais est-il croyable que le bel ordre des Druides ait eu un brusque commencement parmi les insulaires bretons ? Lorsque les Celtes ont abandonné l'Asie, se dirigeant vers l'Occident, le Neimheid accomplissait déjà ses fonctions, et les appellations qu'il a dû laisser en suivant le cours du Danube, le prouveront plus tard surabondamment, car nous avons la ferme confiance que leur interprétation, par la langue des Volkes, sera d'une extrême facilité.

Nous avons déjà désassemblé et expliqué plus de deux cents mots ou dénominations, hébraïques, puniques, basques et celtiques. Ne sommes-nous pas en droit de trouver la preuve assez forte, pour avancer que la langue des Tectosages, conservée par les Anglo-Saxons, est la vrai langue celtique ? N'est-il pas juste de l'appeler la langue primitive, parlée par Noé, et transmise à ce patriarche par Adam qui l'avait reçue de Dieu, puisque les noms divins et les noms propres des premier hommes ne s'interprètent avec une clarté réelle que par les termes pris dans cette langue ?

Combien de souvenirs nos Bretons de France pourront faire revivre, eux dont la mémoire fidèle nous a conservé les noms de tous ces monu-

---

(1) César, de bell. gall. lib. VI. 13.

ments celtiques, considérés avec curiosité comme de véritables énigmes !

Nous sommes loin de prétendre qu'aucune erreur ne se soit glissée dans l'explication des noms propres celtiques que nous avons tentée à l'aide de la langue des Tectosages ; mais ces erreurs seront facilement écartées ou corrigées par le flambeau des traditions locales, dont la persistance projettera aussi son rayon lumineux sur la vie et l'histoire de nos ancètres.

Cette histoire, d'ailleurs, n'est-elle pas à refaire ? « Ces « Gaëls primitifs, dit Henri Martin (1), tatoués, armés de « couteaux et de haches de pierre, devaient offrir une « certaine ressemblance avec les sauvages belliqueux de « l'Amérique du Nord. Ils sont pasteurs et chasseurs ; ils ont « même déjà un peu d'agriculture. »

A cela, le Neimheid répond par les dénominations religieuses, et les appellations industrielles imposées aux cités, aux tribus et aux plus petits villages dont les noms dévoilent bien des choses surprenantes. Il faut donc abandonner toutes ces hypothèses de sauvagerie et d'état barbare, outrageantes pour nos ancètres gaulois, et leur rendre avec justice, le degré élevé de civilisation religieuse, morale et matérielle à

(1) Histoire de France, 1er vol

laquelle ils ont un droit incontestable. A la réponse du Neimheid, vient s'ajouter la réplique encore plus grave de nos Livres saints : « Qu'est-ce qui a été jadis ? Ce qui doit « arriver à l'avenir. Qu'est-ce qui a été fait ? Ce qui doit se « faire encore. Rien n'est nouveau sous le soleil, et nul ne « peut dire : voilà une chose nouvelle ; car déjà elle a été « dans les siècles écoulés avant nous. » (1)



(1) Ecclesiaste. C. I. v. 9. 10.



CHAPITRE VI.

LES VOLKES TECTOSAGES ET LE LANGUEDOC



I

LES VOLKES TECTOSAGES ET ARECOMIQUES.

LES BELGES. – LA GARONNE. – TOULOUSE.

LA GIRONDE.

Suivant plusieurs historiens, le quatrième siècle avant notre ère avait vu les Volkes Tectosages et Arécomiques se fixer dans le midi de la Gaule. Guillaume de Catel, dans son histoire du Languedoc, dit que les Tectosages étaient déjà établis dans le sud de la Gaule avant le quatrième siècle ; car il suppose l'armée de Sigovèse, vers l'année 587 avant Jésus-Christ, formée en grande partie de Tectosages, tandis que l'armée de Bellovèze en marche vers l'Italie, renfermait des Bituriges, des Edues, des Arvernes et des guerriers

appartenant aux autres tribus de la Gaules centrale. Cette assertion ne manque pas de fondement et il est fort probable que César fait allusion à cette première expédition, en écrivant dans ses commentaires : « Bien avant il fut un « temps où les Gaulois surpassaient les Germains en valeur « guerrière et leur firent la guerre jusque chez eux : les « champs ne suffisant plus à nourrir une population trop « nombreuse, ils envoyèrent des colonies au-delà du Rhin. « C'est donc dans les terres de la Germanie les plus fertiles, « autour de la forêt Hercynie, que les Volkes Tectosages « s'établirent après les avoir conquises. Ce peuple jusqu'à ce « temps occupe ce même territoire. » (1)

Jules César nous montre ainsi les Tectosages fixés au-delà du Rhin d'abord, puis autour de la forêt Hercynie, c'est-à-dire, possédant aussi les rives du Danube. Vers l'année 281 avant Jésus-Christ, les Tectosages du midi de la Gaule, emmenant avec eux d'autres tribus, se présentèrent à leur frères des bords du Danube, et les entraînèrent vers la Macédoine, l'Epire, la Thrace et la Grèce. Cette dernière expédition, conduite par les Tectosages de Toulouse, alliés avec les Tectosages du Danube et les Gaulois *Sordiques* ou à longue épée – *sword* (*sôrd*), épée, – *to eke*

(1) César, de bell. gall. lib. VI. 24.

(*ike*), allonger –, placés aussi dans la région danubienne, porte à deux les principales migrations des Tectosages effectuées depuis leur établissement dans le midi gaulois. Dans la première migration vers le nord, César les a représentés possédant, sans esprit de retour, les pays conquis sur les Germains : dans la seconde expédition vers la Macédoine, une partie de ces Tectosages, insatiables d'aventures, passèrent en Asie et y fondèrent avec leurs alliés une Gaule nouvelle, la Galatie ; une autre partie des Tectosages retournèrent vers leur pays natal, et rapportèrent, disent les historiens, jusque dans Toulouse l'or de Delphes et les dépouilles de la Grèce.

Les Volkes paraissent, d'après cela, avoir conquis le midi de la Gaule, longtemps avant que les Belges aient envahi le nord gaulois ; ce qui arriva pour ces derniers, dans le courrant du quatrième siècle avant notre ère. Ils ne seraient donc pas une tribu belge, quoique appartenant, comme les Belges, à la famille Cimmérienne.

Le nom des Belges ne donne aucune indication précise sur leur origine, mais il définit leur tactique guerrière. Ils savaient allier une grande prudence à un courage remarquable, et dit César, « seuls parmi les Gaulois, ils « avaient repoussé victorieusement les attaques des Teutons « et des Cimbres (sans doute de Volkes fixés au-delà

« du Rhin), de sorte qu'ils avaient d'eux-mêmes et de leur « capacité dans l'art militaire une très haute opinion. » (1)

L'art de la science guerrière, parmi les Belges, consistait surtout en un choix judicieux de leurs camps retranchés, qu'ils savaient fortifier de manière à les rendre inexpugnables. On a retrouvé des restes de ces enceintes fortifiées, que M. Louis Figuier croit être contemporaines de l'âge de la pierre. (2)

« Pour trouver, dit-il, les témoignages encore debout des « guerres des hommes de l'âge de la pierre, il faut nous « transporter dans la partie de l'Europe qui forme « aujourd'hui la Belgique. Oui, à l'âge de la pierre, par delà « toute tradition écrite, les peuples de cette contrée « guerroyaient déjà, soit entre eux, soit contre d'autres « peuples venus du dehors. On en a la preuve par les « enceintes fortifiées ou *camps retranchés,* qui ont été « découverts par MM. Hamour et Himelette. Ces camps « sont ceux de Furfooz, de Pont-de-Bonn, de Simon, de « Jemelle, de l'Hastedon et de Poilvache.

« Ces divers camps présentent des caractères communs. « Ils sont généralement établis en surplomb de vallées « escarpées, sur un massif de

(1) Cesar, de Bell. Gall. lit II. 4.

(2) L'homme primitif, par M. Louis Figuier.

« rochers, formant une sorte de promontoire, qui est relié au « reste du pays par un étroit passage. Un large fossé était « creusé dans cette langue de terre, et le camp tout entier « était entouré d'une épaisse muraille de pierres, simplement « assemblées les unes contre les autres, sans aucun mortier « ni ciment. Au camp de l'Hastedon, près de Namur, cette « muraille, qui était encore bien conservée au moment de sa « découverte, mesurait trois mètres de largeur, sur une « hauteur à peu près égale. Lorsqu'ils étaient attaqués, les « hommes, réunis dans l'enceinte, faisaient pleuvoir sur les « assaillants des pierres empruntées à leur mur, lequel « devenait ainsi tout à la fois un ouvrage de défense et « d'attaque.

« Ces positions retranchées étaient si bien choisies que la « plupart continuèrent à être occupées pendant le siècle « suivant. Nous citerons en exemple celle de Poilvache. « Après avoir été citadelle romaine, elle se transforma, au « moyen âge, en un château fort, qui fut détruit seulement au « quinzième siècle.

« Les camps de l'Hastedon et de Furfooz ont également « été utilisés par les Romains.

« Dans toute l'enceinte de ces anciens camps, on a trouvé « des silex taillés et des débris de poterie, toutes choses qui « suffiraient pour attester la présence de l'homme primitif. « Les énor-

« mes murailles de ces mêmes camps indiquent en même « temps qu'il a vécu, sur les points désignés, en « agglomérations déjà nombreuses. »

La construction de ces camps, indiquait, chez les Belges, le choix raisonné de leur tactique, et il était impossible que leur nom n'en portât point une trace sérieuse : aussi en désassemblant les syllabes qui composent *Belgae*, on y trouve des hommes sachant, à la guerre, entourer leurs positions d'un mur ou d'une palissade, qui put les mettre à l'abri d'une surprise de l'ennemi, et l'effrayer par la difficulté ou l'impossibilité d'enlever de vive force leurs retranchements, – *to pale* (*péle*), entourer, palissader, – *to cow* (*kaou*), intimider, effrayer, – *Pelkaou* –.

Les Volkes Tectosages ne conduisaient pas une guerre de cette sorte. Leur ordre de bataille était parfait, si l'on en croit lers *Arécomiques, – array* (*arré*), ordre de bataille, – *to come* (*keume*), devenir, – *to eke* (*ike*), perfectionner –. Dédaignant l'abri d'un retranchement, lis fondaient sur l'ennemi, rapides comme la foudre, reformaient leurs rangs avec aisance, évoluaient sans souci du danger et comme assurés de la victoire. On est heureux de retrouver dans ce peuple, souche des Francks, la *furia* qui a rendu les armées françaises si redoutables.

Cette dissemblance dans le génie guerrier nous

engage fortement à ne point considérer les Volkes Tectosages et Arécomiques comme deux tribus Belges, quoique le verbe to cow, effrayer, entre également dans la composition de Belgae et de Volcae.

Les Tectosages et les Arécomikes se partagèrent le midi de la Gaule, les premiers s'étendant depuis Béziers jusqu'au Rhône avec Nemausus (Nîmes) pour ville principale. *Nemausus*, en celtique, signifie : maison de renom, – *name* (*nème*), renom, célébrité, – *house* (*haouce*), maison –. Quelle était donc cette maison renommée ? La maison carrée de Nîmes est citée encore de nos jours comme un monument remarquable. Mais comment cette maison a-t-elle pu devenir célèbre par cette unique et simple qualité d'être *carrée* ? C'est sans doute parce que, les habitations gauloises affectant la forme ronde, une maison carrée construite dans la ville a excité un étonnement général et déterminé l'appellation de Nemausus. Peut être aussi toutes les maisons de la cité avaient-elles la forme carrée.

Les Tectosages avaient placé le siège de leur domination à Tolosa (Toulouse), qui existait déjà et était, probablement, la ville la plus grande et la plus considérable de la Gaule méridionale. La Garonne, navigable sur un grand parcours, prêtait son service aux embarcations gauloises, qu'on

était cependant obligé de remorquer, pour les faire arriver jusqu'à Tolosa, devenu un centre commercial pour le Midi. On employait comme remorqueurs de magnifiques taureaux du pays, les chevaux étant aux yeux des Gaulois des bêtes trop précieuses pour servir à pareil usage. Aussi bien, le taureau, plus fort que le cheval, était-il plus propre à entraîner des embarcations souvent engagées dans le limon du fleuve, – *to tow* (*tô*), remorquer, – *to low* (*lô*), beugler, mugir, – *ooze* (*ouze*), vase, limon, – *towlowooze*.

La petite ville de Tolosa, dans le Guipuscoa, entourée de l'Oria, la plus forte rivière de cette province après la Deva, voyait aussi de légères embarcations Cantabres, remorquées par des taureaux, arriver jusqu'au pied de ses habitations.

La Garonne, Garumna, prend sa source dans les Pyrénées espagnoles. Cette contrée était occupée par la tribu des Garumnites, dont le fleuve Garumna a tiré son nom. Les montagnes des Garumnites nourrissaient de véritables troupeaux de chamois : l'espèce pyrénéenne est connue dans la région sous le nom d'*isard*. Cette appellation, tout à fait celtique, a trait à un détail important de la vie de ces animaux. Lorsque le troupeau pâture, deux ou trois vieux mâles se postent en sentinelles sur les éminences dominant le pâturage, et à la première apparence de danger, ils

avertissent par un sifflement aigu : aussitôt le troupeau entier s'élance vers les hauteurs avec la rapidité de l'éclair, – *to hiss*, siffler, – *hart*, un cerf. Les isards sont couverts d'un poil laineux d'un brun foncé en hiver et d'un brun fauve en été. Chassés avec ardeur, les isards ont gagné les lieux les plus inaccessibles des Pyrénées, pour échapper à la poursuite des *Garumnites* et de leurs descendans, – *gare* (*guère*), laine grossière, – *rum* (*reum*) singulier, drôle, bizarre, – *neat* (*nit*), bêtes à cornes.

La description de l'espèce animale, renfermée dans Garumnites, se rapporte moins à l'isard qu'au bouquetin. Les poils de celui ci sont un peu plus longs : les cornes recourbées en arrière sont surtout remarquables : elles sont composées de nombreux anneaux, et la longueur totale en est si considérable chez les vieux mâles, que les extrémités atteignent l'origine de la queue, lorsque leur tête est relevée.

Les bouquetins ont disparu des Pyrénées, ils sont en petit nombre dans les Alpes.

Sur la fin de son parcours et après avoir reçu la Dordogne, la Garonne prend le nom de Gironde. Quoique les anciens auteurs désignent ce fleuve par le nom unique de Garumna, nous voyons cependant les géographes modernes, se fiant aux traditions locales, l'appeler aussi Gironde avant

qu'il se jette à la mer. La première partie de ce nom, – *to sheer* (*chir*), lancer, rouler, – indique clairement, par ce terme de marine, que les vaisseaux Bordelais ont joué un rôle important dans la composition de *Gironde,* et la seconde partie dérivant de *to undam* (*eundam*), lâcher une écluse, cette appellation nous montrerait sur le bord du fleuve un véritable chantier de construction de navires gaulois, et leur lancement dans les eaux d'un bassin fermé par une écluse.

II

LE LANGUEDOC. – LES WISIGOTHS ET LES PEUPLES DITS BARBARES.

La contrée habitée par les Volkes Tectosages porte le nom de Languedoc. Le dialecte parlé dans la région méridionale, longtemps après son accession à la France, a t-il réellement provoqué la dénomination de *Languedoc* par opposition à la *Langue d'oïl*, se rapportant au langage des Français établis au-dessus de la Loire ?

Nous sommes loin de le croire, et ce partage nous paraît tout à fait arbitraire et dénué de fondements sérieux. Guillaume de Catel, en ses Mémoires de l'histoire du Languedoc, imprimés à

Tolose en 1633, s'exprime ainsi : « Nous tenons aujourd'hui « fort peu de la Belgique, ce qui peut avoir donné sujet aux « modernes de diviser ce que nous retenons des Gaules en « deux langues ou deux parties, l'une qui se nomme la « langue d'Ouy, de laquelle Paris est la capitale ; l'autre, le « Languedoc qui a Tolose pour métropole... Charle VIIeme « dans l'ordonnance portant érection du Parlement de « Tolose, la nomme Patria Occitania ; ce qui a donné sujet « au Pape Innocent IV dans son registre, d'appeler ce pays « Occitania. Mais communément et le plus souvent, il est « nommé dans les anciens actes, patria linguae occitaniae.

« Plusieurs ont estimé que le pays de Languedoc aurait « pris son nom des Goths qui ont longues années tenu le dit « pays, d'autant que *Land* en Allemagne signifie pays. Et « partant, Languedoc semble être dit pays des Goths, même « anciennement le Languedoc fut appelé Gothie. Mais je « crois qu'ils n'ont pas bien rencontré : car ce mot de « Languedoc vient plutôt de la langue que les naturels « parlaient. Car comme ceux du pays de la langue française « sont appelés de la langue d'Ouy, de même ceux de ce pays « sont appelés du Languedoc, c'est-à-dire, comme nous « avons remarqué ci- dessus, langue de Oc. »

Cette citation montre que le point de départ pris pour expliquer le terme Languedoc, est l'interprétation tout à fait erronée de Occitania. Nous avons déjà vu que l'expression Occitani, – *hog-sea* (*hog-si*), marsouin, – *to-hit*, frapper, – *hand*, main, – la main qui frappe le marsouin –, est attachée aux habitants des bords du golfe de Gascogne, Cantabres et Aquitains.

Toulouse a pu être considéré comme la ville la plus considérable du pays voisin des Occitani, cependant ce n'est point une raison suffisante pour que ce nom particulier, désignant une habitude professionnelle, se doive appliquer au langage du Languedoc, différant fort peu de celui des Aquitains de l'intérieur des terres, mais différant beaucoup de celui des Cantabres. Du reste, la langue parlée dans le Nord à l'époque dont parle Catel employait presque autant de mots celtiques et latins que la langue Toulousaine.

Il y a encre une erreur fort sensible dans l'affirmation de Guillaume de Catel, opposant la langue d'Ouy au Languedoc, car le Languedoc est ordinairement mis en parallèle, par les divers auteurs, non pas avec la langue d'Ouy, mais bien avec la langue d'Oïl, ce qui constitue une différence considérable. Quand Guillaume de Catel rapporte que, selon l'estimation de plusieurs, le Languedoc a été ainsi dénommé par les Goths, il

était loin de soupçonner la vérité, entrevue par ces *plusieurs* ; en effet, les Wisigoths parlant la langue celtique, le Languedoc était pour eux le *Landok* ou pays des chênes – *land*, pays, – *oak* (*ôk*) chêne –, opposé au *Landoïl* ou pays de l'huile, – *land*, pays, – *oil* (*oïl*) huile – celui-ci comprenant la région habitée par les Arécomiques, et aussi certaines parties de la Provence.

Ces deux appellations attachées par les Wisigoths à la région méridionale de la France, possédée par eux, n'ont rien d'anormal ni de contraire aux habitudes des conquérants. Comme toutes les dénominations essentielles existaient depuis longtemps déjà dans la contrée, les Wisigoths ont simplement divisé leurs possessions gauloises en deux parties, désignées par les traits généraux des productions du sol.

Ces explications ne doivent point paraître tout a fait hasardées, si l'on considère que les Wisigoths d'Espagne, maîtres du royaume de Toulouse, parlaient la langue celtique, comme leur nom particulier l'établit clairement.

Les historiens ont cru devoir appeler les Wisigoths et les Ostrogoths, les Goths de l'Ouest et de l'Est ; mais en réalité, leur nom provient plutôt des qualités ou des habitudes guerrières qu'ils s'attribuaient, et de la direction de leur marche vers un climat plus clément que le leur. Ainsi les

Wisigoths s'avançaient avec prudence et habileté vers de chaudes terres – *wize* (*ouaïze*), prudent, habile, – *to go*, marcher, – *hot*, chaud –, tandis que, eu se dirigeant aussi vers ces contrées privilégiées, les Ostrogoths, dédaignant les feintes habiles, attaquaient brutalement l'ennemi, – *to host*, attaquer, – *raw* (*râu*) grossier, brut, – *to go*, marcher, – *hot*, chaud –. Ce n'est point d'une manière fortuite que le nom des Wisigoths et des Ostrogoths, s'interprète par la langue celtique, puisque les noms des autres peuples qui ont démembré l'empire romain s'expliquent aussi avec la même facilité.

Les Jutes du Juland, – *to jut*, avancer, saillir, – *land*, terre –, les Angles –, *to angle*, pêcher à la ligne –, les Saxons, faisaient partie des Tectosages fixés au-delà du Rhin, et sous des noms inconnus jusque là, couraient ravager les contrées dans lesquelles s'étaient multipliés leurs aïeux. Les Hérules aux manteaux de poil, venus de l'Euxin, – *hair* (*hér*), poil, – *hull*, couverture extérieure ; – les Gépides, qui veillaient avec soin à leur haute taille et à la beauté de leur corps, – *shape* (*shépe*), taille, proportion du corps, – *to head* (*hid*), faire attention ; prendre garde - ; les Lombards ou Longobards, qui désiraient ardemment la lutte violente et rude, – *to long*, désirer ardemment, *to cope*, lutter, –

hard, pénible, dur – ; les Vandales eux-mêmes, qui n'avaient point de maisons, et détruisaient de fond en comble les monuments et les maisons des autres peuples, – *to want* (*ouâunt*), n'avoir point, – *hall*, maison ; tous, malgré leurs noms différents, ne laissaient pas que d'appartenir à la même famille de Gomer.

III

LES FRANKS. LEUR ORIGINE.

Les Franks formaient sur la rive droite du Rhin une confédération de tribus, se confondant dans une dénomination générale, qui était pour eux comme un signe de ralliement. Ils se faisaient gloire d'un caractère généreux et sincère, – *frank*, sincère, – et avaient renoncé à l'ancien titre de pillards conservé seulement dans une de leurs tribus. Leurs sentiments de pudeur et de réserve étaient gravés dans le nom des Chamaves, – *shame* (*shème*), pudeur, – *to have*, posséder, – compris dans cette confédération. Voici un portrait des Franks fait par un poète latin, à peu près dans le temps où ils commençaient à s'établir dans les Gaules : « Ils ont, dit il, la taille haute, la peau fort blanche, « les yeux bleus ;

« leur visage est entièrement rasé, à l'exception de la lèvre « supérieure, où ils laissent croître deux petites moustaches. « Leurs cheveux, coupés par derrière, long par devant, sont « d'un blond admirable. Leur habit est si serré, qu'il laisse « voir toute la forme de leur corps. Ils portent une large « ceinture où pend une épée lourde, mais extrêmement « tranchante. C'est, de tous les peuples connus, celui qui « entend le mieux les mouvement et les *évolutions* « militaires. Ils sont d'une adresse si singulière, qu'ils « frappent toujours où ils visent ; d'une *légèreté* si « prodigieuse, qu'ils tombent sur l'ennemi aussi tôt que le « trait qu'ils ont lancé ; enfin d'une intrépidité si grande, que « rien ne les étonne, ni le nombre des ennemis, ni le « désavantage des lieux, ni la mort même avec toute ses « horreurs ; ils peuvent perdre la vie, jamais ils ne perdent « courage. » (1)

C'est le portrait fidèle des Volkes, renfermés d'ailleurs dans leur nom – *to vault*, – voltiger, – *to cow*, effrayer –.

La contrée occupée par les Franks était une partie du pays dont les Volkes Tectosages s'étaient emparé sur les Germains. Leur présence dans cette région est une indication sûre de leur

---

(1)Histoire de France par Em. Lefranc.

origine ; car aucun peuple n'a jamais réussi à déposséder les Tectosages de leurs conquêtes. Les Jutes, les Angles, les Saxons ; les Frisons – *free* (*fri*) indépendant, – *son*, fils, descendant –, appartenaient à la famille des Tectosages, et les Franks, séparés par leur générosité de leurs frères les pillards Saxons, accusent aussi par leur position sur la rive droite du Rhin, par leurs moeurs, leur constitution et leurs croyances, la même origine.

L'extérieur des Franks ne différait point de l'extérieur des Gaulois, leur religion présentait une analogie frappante avec le druidisme : elle avait pour fondement l'immortalité de l'âme, et, disent les historiens, leurs autels ne furent jamais souillés de sang humain. Ce dernier trait de leurs moeurs nous fait connaître qu'au temps de la migration des Tectosages de Toulouse, les sacrifices humains n'existaient point dans la Gaule. La tactique guerrière des Franks les décèle surtout comme étant la vraie lignée des Volkes Tectosages et Arécomiques.

Ils avaient eu singulièrement raison ces Cimmériens du vieux temps de prendre le nom de Volkes, puisque, d'après le poète latin cité plus haut, aucun peuple n'entendait mieux les mouvements et les évolutions militaires que leurs descendans, les guerriers Franks.

La confédération Franke était composée de tribus réputées germaines et connues comme telles par les historiens latins. Tacite parle des Cherusci, des Chatti, des Bructeri, dans l'histoire de l'expédition de Germanicus au-delà du Rhin. Les Chatti, les Chauci, les Bructeri, les Cherusci et d'autres encore étaient compris parmi les Franks. Ces appellations diverses sont presque synonymes et présentent la même pensée. Ainsi les guerriers Chatti brisaient tout sur leur passage, – *to shatter*, fracasser – ; les Chauci aimaient les attaques, les heurts violents, – *to shock*, attaquer ; les Bructeri, dans leurs mouvements et leurs évolution légères, taillaient en pièce les ennemis – *to brush* (*breuch*), passer brusquement, – *to tear* (*tér*), mettre en pièces, et les Cherusci accueillaient par des clameurs d'enthousiasme le partage du butin – *to share* (*chère*), partager, – *to huzza* (*houzzé*), accueillir par des cris d'acclamation –. Tous ces titres portés avec orgueil par les diverses tribus se réduisent en résumé au titre de Volkes Tectosages ou de dévastateurs à l'allure rapide. C'est toujours le même peuple recherchant la guerre avec ses aventures, ses dangers glorieux et attendant le partage égal du butin entre les guerriers de l'expédition.

L'histoire du vase de Soissons, témoigne de ce droit incontesté au partage des dépouilles, entre

les soldats. « Clovis, » dit Em. Lefranc, (1), « désirant « entretenir les bonnes dispositions du clergé gaulois, évita « de passer avec son armée dans les grandes villes dont il « avait reçu la soumission. C'était le seul moyen de sauver « du pillage les couvents et les basiliques qui renfermaient « beaucoup de richesses. Cependant une des églises de « Reims ne put échapper à la rapacité d'une bande de « maraudeurs franks. Dans leur butin se trouvait un vase « sacré d'une grandeur et d'une beauté singulières.

« L'évêque, instruit de ce fait, députa vers Clovis pour « réclamer ce vase. Charmé d'être agréable au prélat, le roi « dit aux envoyés : Venez avec moi à Soissons et si parmi le « butin je trouve l'objet ravi, je vous le rendrai. Tout le butin « était mis en commun après la campagne, et le sort réglait « le partage entre tous. On ne tarda pas à découvrir le vase « précieux parmi les dépouilles rassemblées, sous une tente, « au milieu de la place publique de Soissons. Mes braves « compagnons, dit alors Clovisaux Franks, il ne vous sera « pas désagréable que je prenne le vase, et que je le rende « aux gens qui le réclament ? Les officiers et les soldats y « consentirent. Non, certes, dit un guerrier brutal et jaloux,

(1) Histoire de France par Em. Lefranc.

« vous ne prendrez ce vase que si le sort vous le donne ; et « d'un coup de sa francisque il le brisa. Clovis garda le « silence, prit le vase et le rendit. Un an après, comme il « passait en revue les Franks dans un champ de Mars, il « reconnut le soldat dont l'audace grossière avait invoqué la « loi du partage : Il n'est pas, dans toute l'armée, d'armes « plus mal tenues que les tiennes, lui dit-il ; ta framée, ton « épée, ta francisque accusent ta négligence et ta lâcheté : et « lui arrachant sa hache, il la jette à terre. Le soldat se « baisse pour la ramasser ; mais Clovis lève soudain la « sienne et lui fend la tête : Voilà, s'écrie-t-il, ce que tu as « fait au vase de Soissons. »

Cet avide soldat appartenait sans doute à la tribu des Cherusci et méconnaissait en ce moment son titre de Frank.

La répartition exacte du butin conquis sur l'ennemi était aussi en usage chez les Germani. Le Germain n'est point, comme le dit l'interprétation commune, l'homme de guerre, le warman – *war* (*ouâur*), guerre, – *man*, homme –, mais plutôt l'homme possédant un droit rigoureux à partager les dépouilles des ennemis : c'est le Sherméan – *to share* (*chère*), partager, – *may* (*mé*), pouvoir, – *to hand*, donner avec la main –. Cette expression était applicable aux premiers Germains, et aussi aux Volkes Tectosages qui s'é-

taient emparés des terres les plus fécondes de la Germanie, et avaient adopté les moeurs, la manière de vivre des Germains vaincus et refoulés dans les terres moins fertiles (1) ; et quand Tacite et les historiens latins parlent des expéditions conduites au-delà du Rhin contre les Germains, il faut entendre contre les Volkes Tectosages enveloppés par les Romains dans l'appellation générale de Germains.

La confédération des Franks n'existait point encore sous ce titre lorsque les Cherusci, les Chatti et les autres tribus exterminèrent les légions romaines commandées par Varus, dix années après Jésus Christ. Le nom des Franks retentit pour la première fois dans une bataille où périt l'empereur Dèce, 251 ans après Jésus-Christ. Leurs attaques sans cesse renouvelées contre les frontières de l'empire romain dans les Gaules furent peu à peu couronnées de succès, et, chose étonnante, ces descendans des anciens Tolosates, après mille années de séjour au-delà du Rhin, s'emparèrent de la Gaule, et Toulouse, leur berceau, les reçut (507 après Jésus-Christ) comme vainqueurs et étrangers.

---

(1) César de Bell. gall. lib. VI. 24.

IV

LES PREMIERS ROIS FRANKS.

La filiation des Franks avec les Volkes Tectosages devient encore plus frappante par l'unité de langage, et, à l'aide de la langue des Volkes, et reçoit un jour complet de l'interprétation du nom des premiers chefs de la Confédération, à l'aide de la langue des Volkes.

Marcomir, père de Pharamond, avait été reconnu par les tribus comme le seul et unique chef des confédérés, – *to mark*, considérer, – *to owe (ô)*, devoir, – *mere* (*mire*), seul, unique –. Vaincu par l'empereur Valentinien II, il n'avait pu réussir à s'établir en deça du Rhin.

Pharamond, son fils, fut plus heureux. Une partie de la Belgique tomba entre ses mains et, malgré quelques revers bientôt réparés, les Franks n'abandonnèrent plus la terre conquise. Des historiens avancent que Pharamond n'a jamais franchi le Rhin, et même que son existence est tout à fait problématique. Si l'interprétation de Pharamond par la langue des Tectosages peut être une raison décisive, non seulement son existence ne saurait être mise en doute, mais encore il aurait sûrement passé le Rhin avec toute son armée, – *to fare* (*fère*) passer, – *amount* (*amaount*) totalité –.

Clodion le Chevelu pénétra fort avant dans la Belgique ; sa tête était ornée de la longue chevelure, signe distinctif de l'autorité royale chez les Franks, – *load* (*lôd*), charge, – *high* (*haï*), illustre, élevé, – *to own* (*ôn*), posséder –.

L'héritier royal était seul admis à porter les cheveux longs, et ce fait, bien reconnu et certain d'ailleurs, devient encore plus manifeste par la composition du nom de Mérovée, Merowig, le vainqueur d'Attila, – *mere* (*mire*) seul, – *to owe (ô)*, être obligé de, – *wig*, chevelure –. Lorsque Mérovée mourut, jeune encore, les possessions des Franks s'étendaient jusqu'à la Seine.

Childéric n'était qu'un enfant, lorsqu'il fut appelé, par la mort de son père, au commandement de la nation Franke, – *child* (*tchaïld*), enfant, – *heir* (*ér*) héritier, – *wig* (*ouigue*), chevelure –. Il perdit l'affection et l'estime de son peuple par des fautes si graves, qu'il fut contraint de s'exiler. Les Franks se confièrent pendant quelque temps à la direction du comte romain Œgidius ; mais le roi fut bientôt rappelé par ses sujets dont le ressentiment s'était apaisé pendant son absence. Instruit par l'adversité, Childéric racheta les fautes de sa bouillante jeunesse par des actions pleines de gloire.

Son fils Clovis, Hlodowig, est regardé comme le véritable fondateur de la monarchie française.

Reconnu chef des Franks à l'âge de quinze ans, toujours accompagné de la victoire, il conquit presque toute la Gaule, fit de Paris la capitale du royaume et devint un des plus puissants princes de son temps, – *load* (*lôd*), charge, – *to owe (ô)* être obligé de, – *wig* (*ouigue*), chevelure.–

Citons encore le nom de Clotaire Ier, dépeignant en deux mots saisissants l'horrible assassinat commis sur la personne de ses deux neveux, qu'il a poignardés froidement pour s'emparer des états de ces jeunes princes, – *claw* (*clâu*), griffe, serre, – *to tear* (*tér*), déchirer, mettre en pièces –. Il était bien juste que les Franks stigmatisassent cette action criminelle en comparant le meurtrier à un oiseau de proie, déchirant de ses serres aiguës une victime sans défense.

Ces interprétations persistantes des noms propres d'hommes et de tribus sont bien propres à faire connaître la langue parlée par tous ces enfants de Gomer, qui se taillaient ainsi à l'envi des royaumes dans l'empire romain. Les Wisigoths appartenaient aussi bien que les Franks à cette immense famille, et les appellations qu'ils composaient étaient prises dans le langage commun à ces peuples. Cette uniformité dans le langage nous autorise donc à penser, que les noms de Landock et de Landoïl ont pu être donnés par les Wisigoths à leurs possessions du midi de la Gaule,

et que ces noms, fort bien choisi d'ailleurs, ont été respectés par les Franks, lorsque cette région est passée sous leur domination.

Des années nombreuses ont vu les contrées méridionales de la Gaule conserver le langage celtique avec une persistance remarquable. Les Romains y ont vainement plié les populations à leur autorité. Pendant que le latin était en honneur dans les villes, le celtique vivait dans les campagnes, opposant à l'altération une longue et passive résistance. La dégénérescence ne pouvait tarder cependant, et les invasions des prétendus barbares ont retardé à peine la fusion complète des deux langues, puisque cette fusion était déjà sensible dans le sixième siècle de notre ère. La langue romane issue de cette alliance, a dominé dans le royaume des Franks, se perfectionnant peu à peu dans les provinces du Nord, se compliquant aussi des règles grammaticales appartenant au celtique et surtout au latin, associant quelquefois, pour former des expressions françaises, des mots latins et d'autres mots celtiques, comme dans *soldat* ou âme donnée – *soul* (*sôl*), âme, – *data*, donnée, – capable ou tête habile, – *caput*, tête, – *able*, habile –, tandis que dans les provinces du Midi, elle s'est maintenue dans une certaine intégrité, présentant tour-à-tour dans ses phrases des

mots celtiques et des mots latins parfaitement conservés dans leur pureté : aussi est-il très aisé de les distinguer, et d'y retrouver les expressions usitées dans la bouche de nos ancêtres gaulois.

Le latin lui-même, pris à part, laisse percer un certain caractère celtique qui surprend d'abord, mais dont on se rend compte aisément, puisque les Gaulois étaient les maîtres d'une grande partie de l'Italie, lorsque 753 ans avant Jésus-Christ, Rome fut bâtie par Romulus, l'homme au manteau bizarre, – *rum* (*reum*), bizarre, – *hull*, couverture extérieur. – Il serait facile de citer, en nombre considérable, les expressions gauloises renfermées dans la langue latine ; mais nous nous contenterons de reproduire les suivantes : *to add*, ajouter, en latin addere ; *to know*, connaître, en latin *cognoscere*, connaître ; *to endue*, revêtir, en latin *induere*, revêtir ; *able*, capable, en latin, *habilis*, qui a de la capacité pour quelque chose ; *to joke*, plaisanter, en latin, *jocari,* plaisanter. La fondation de Rome elle-même s'est faite d'après les usages gaulois, Romulus y ayant ouvert un asile aux vagabonds, aux mécontents et à tous ceux qui fuyaient les importunités de leurs créanciers.

Nous n'avons pas cru de voir négliger de faire ces rapides observations sur les dialectes parlés

dans les provinces méridionales de la France et dans le Languedoc en particulier, sauf à les développer plus tard ; seuls, en effet, ils ont pu ouvrir une voie sûre conduisant à la connaissance certaine du langage de nos pères. On croit rêver, lorsque, entendant autour de soi ces expressions celtiques, traitées aujourd'hui avec dédain comme misérables et grossières, on voit clairement que c'était bien là le langage primitif communiqué par Adam à ses enfants. Aussi, sommes-nous persuadé que ces dialectes précieux résisteront, sauvés par l'esprit de tradition inhérent à l'homme, et ne seront jamais détruits.

V

LE ROI BÉBRIX ET PYRENE. – HERCULE. LES SARDANES. – CAUCOLIBERIS. – ILLIBERIS. LES SORDES.

Avant l'arrivée des premiers Celtes, les Pyrénées-Orientales étaient occupées par les Ibères.

Les ours, sujet ordinaire des poursuites de ces intrépides chasseurs, vivaient nombreux dans ces parages. « Le « prolongement apparent des Pyrénées, à l'est de leur « jonction avec la Montagne Noire et les Cévennes, n'a lieu « que par une chaîne latérale qui se détache au fond de la

« vallée de la Têt, dans la Cerdagne française, et qui porte « le nom spécial d'*Albères*. » (1) Dans les Albères, – *hall*, (*hâull*), habitation, – *bear* (*bér*), un ours, – les bêtes fauves trouvaient des retraites profondes, et leur poursuite présentaient assurément des danger considérables, que les Ibères affrontaient avec le courage qui les distinguait. Ces chasseurs d'ours étaient-ils le même peuple que les Bébriciens, dont la cité principale aurait été Pyrène ? Cela parait certain, si l'on dégage les traditions historiques de tous les ornements fabuleux qui les rendent méconnaissables.

Suivant la mythologie, les Pyrénées appartenaient au roi Bébrix, quand Hercule, avec ses guerriers, se présenta au pied de ces montagnes. Il est hors de doute qu'Hercule a existé seulement dans les mythes grecs et latins : cependant, il est utile de le remarquer, ce héros fameux prend une réelle consistance et revêt le caractère de la vérité, dès qu'il personnifie la nation celtique et la migration de ce peuple vers les contrées occidentales de l'Europe. Salluste parle de la mort d'Hercule dans la péninsule ibérienne, et après sa mort, les Arméniens, les Mèdes et les Perses de son armées, traversent la

(1) Dictionnaire de Géographie, par Hyacinthe Langlois.

mer pour se répandre en Afrique. Diodore, de son côté, raconte l'action violente d'Hercule contre Pyrène, fille du roi Bébrix, avant que le héros entrât dans l'Ibérie à la tête de ses soldats. Nous pouvons, à l'aide de ces renseignements, discerner clairement la vérité à travers les voiles dont elle est entourée.

La nation Celtique, arrivant dans les contrées Pyrénéennes, s'est heurtée au peuple Ibérien Les Ibères, d'une taille moyenne, rompus aux fatigues des chasses les plus dangereuses, ont regardé sans effroi ces Gaulois à haute stature, et leur résistance hardie et obstinée n'a pu empêcher l'Hercule gaulois de traverser les Pyrénées pour aller s'éteindre et mourir dans le coeur de la péninsule espagnole. Le peuple ibère, grand par son intrépidité, petit de taille à côté des géants celtes, prend une forme précise, déterminée, dans le roi Bébrix, le courageux enfant, l'audacieux bambin, qui osait affronter, braver les hasards et les périls d'une lutte avec l'Hercule gaulois, – *babe* (*bébe*), un petit enfant, un bambin,– risk, péril, hasard –.

Les Celtes et les Ibères, rapporte Diodore de Sicile, après avoir combattu pour la possession du pays, l'habitèrent en commun et s'allièrent par mariages. Les alliances des Celtes avec les Ibères auront ainsi donné lieu à l'histoire fabu-

leuse d'Hercule et de Pyrène. Le nom de la cité de Pyrène, témoigne de la fusion des deux peuples ; car il renferme le souvenir des efforts tentés par les Celtes pour empêcher les Ibères de brûler leurs morts, – *pyre* (*païre*), bûcher funéraire, – *to rain* (*ren*), réprimer, – et ce nom, par extension, a désigné plus tard la chaîne entière de montagnes occupée par les chasseurs d'ours. Les efforts des Celtes ont dû être couronnés de succès, si l'on en croit le nom de la cité Sardane de Caucoliberis – *to cock*, relever, redresser, – *hall* (*hâull*), maison, salle, – *to eye* (*aï*), voir, – *to bury*, (*beri*), enterrer –, puisque les habitants de cette contrée ont élevé, dans la suite, des tombelles pour ensevelir les morts.

Illiberis, autre ville des Sardanes, ne contredit point cette assertion ; il constate uniquement la pompe que les Ibères déployaient dans les funérailles, *highly* (*haïli*), ambitieusement, – *to bury* (*beri*), enterrer – ; en tenant cependant un compte rigoureux des deux *l* qui se trouvent dans Illiberis, ce nom se rattacherait alors à celui de Caucoliberis ; car il signifierait simplement une éminence construite pour une sépulture, – *hill*, éminence, – *to eye* (*aï*) voir, – *to bury* (*beri*) enterrer –. Une seconde cité d'Illiberis existant chez les Aquitains, semblerait démontrer que les moeurs gauloises avaient

partout fait disparaître les bûchers funéraires des chasseurs d'ours.

Les Celtibériens des Pyrénées-Orientales se sont livrés plus tard à une profession tout autre que celle de chasser le grand ours des cavernes. Ils se sont adonnés à diverses industries et ont mérité, les uns le nom de Sordes, les autres celui de Sardans. Ceux-ci tenaient les côtes, fixant leurs demeures près de la mer, sur les flots de laquelle les attirait l'exercice de la pêche. A cause de cette condition générale, on les a appelés Sardans, – *Sardan*, petit poisson, sardine –; on sait, du reste, combien l'anchois et la sardine sont abondants dans les eaux du golfe de Lyon. Ruscino, leur cité principale, est loin de donner un démenti à leur profession de pêcheurs ; il affirme, en effet, que l'on accourait en foule et à l'envi s'établir à *Ruscino*, pour se rendre ensuite à la mer et tendre de grands filets de pêche, – *to rush* (*reuch*), venir en foule, – *sean* (*sin*), grand filet pour la pêche, seine –.

Les Sordes, au contraire, étaient fixés dans les vallées et les montagnes des Pyrénées-Orientales. Leur industrie était bien différente de celle des Sardans ; ils fabriquaient des armes de guerre, des épées – *sword* (*sôrd*), épée –.

Ce n'est pas seulement aux temps reculés des

Sordes que l'on a fabriqué d'excellent fer dans le versant oriental du massif montagneux regardant la Méditerranées. Il y a peu d'années encore, dix-huit fourneaux pour fondre le fer y étaient en pleine activité ; ces fourneaux produisaient le fer d'après le système dit catalan, et portaient le nom de forges catalanes. Le traité de commerce conclu avec l'Angleterre, sous Napoléon III, a fait éteindre ces fourneaux ; les prix de revient étaient trop onéreux pour que l'on pût engager, avec les fers anglais, une lutte, qui serait devenue désastreuse. Le dernier village sorde où l'on produisait le fer, se nomme Gincla. On y voit encore les restes de deux forges, d'un laminoir et de plusieurs martinets-forges, dont la fondation se perd dans la nuit des siècles. Gincla dérive de *to jingle* (*djingl'*), tinter, cliqueter. C'est une chose vraiment surprenante que ce terme de Gincla appliqué à une localité, où, toujours et de tout temps on a entendu le cliquetis du fer, le bruit des lourds marteaux frappant sur les enclumes, et rendant des tintements sonores.

VI

LES ATACINI. – L'AUDE.

LES RADEAUX SUR L'AUDE. – CARCASSONNE.

Le bassin de l'Aude n'appartenait point aux Sordes, mais à d'autres producteurs de fer, habitant le pays d'Atax, aux Atacini ; ceux-ci, à la fabrication des épées, joignaient celle des haches, – *to add*, ajouter, – *axe*, hache –. Le village le plus rapproché des Sordes, et faisant partie de la contrée occupée par les Aticini, se nomme *Axat*, et cette appellation, qui est une simple inversion d'Atax, marque le point exact de division entre les deux tribus des Sordes et des Atacini. *Axat* est traversé par la rivière d'Aude, et possédait une fabrique d'acier fort estimé, dont les feux sont malheureusement éteints aujourd'hui. Les Atacini habitaient la pente du nord et aussi la pente occidentale et de ces montagnes dans lesquelles l'Aude et l'Ariège prennent leur source. Les forges catalanes étaient encore plus nombreuses dans cette région que dans les Pyrénées-Orientales ; il est juste de dire que le pays de production était plus étendu ; car il comprenait une partie du bassin de l'Aude et une partie du bassin de l'Ariège.

Les Atacini ne doivent donc point leur nom la rivière d'Aude, et si les géographes latins l'appellent Atax, c'est uniquement parce que ses eaux traversent le pays des Atacini. Dans les manuscrits du moyen-âge, l'Aude porte le nom de *flumen Aldoe*. C'est bien là sa véritable dénomination ; Alda est le même terme que Alder, et dans le celtique, *Alder* désigne l'aune. Cette essence d'arbres croit naturellement sur les deux rives de l'Aude, sur un parcours de plus de quatre-vingts kilomètres et quoique les propriétaires riverains aient abattu la majeure partie des aunes, il en reste encore assez pour prouver avec quelle vérité nos ancêtres avaient nommé cette rivière Alder.

Le volume des eaux de l'Alder était considérable, et les Atacini en ont usé pour l'industrie de la radellerie, industrie qui tend tous les jours à disparaître, non seulement par la construction d'un chemin de fer sur les bords de l'Aude, mais surtout par la diminution des eaux et les atterrissements formés dans le lit de la rivière.

L'industrie du flottage des bois de construction par les eaux de l'Alder, est la cause des noms que portent Roquefort-de-Sault et Espéraza.

Le village de Roquefort, ou Roucafort, comme prononcent ses habitants, est situé sur un plateau

d'une altitude de mille mètres, et entouré de magnifiques forêts de sapins. Il est divisé en deux parties, dont l'une s'appelle Roquefort, et l'autre plus considérable, porte le nom de Buillac. Riche en troupeaux de moutons, pâturant sans cesse dans les prairies du col de Garabell, – *gare*, laine grossière, – *bell*, clochette –, *Buillac* élève encore en grand nombre des taureaux et des chevaux, – *bull* (*boul*), taureau, – *hack*, cheval –.

Les habitants de Roquefort, moins favorisés du côté du sol, travaillent dans les forêts, et coupent les arbres destinés à être transportés vers Carcassonne par le flottage sur les eaux de l'Alder. Roquefort, ou Roucafort, indique clairement la profession traditionnelle de ces montagnards : en effet, Roucafort équivaut au celtique *roughcast forth*, tailler grossièrement à l'extérieur.

Les arbres, dépouillés de leur écorce et de leurs branches, étaient traînés jusqu'à l'Aude, dont les eaux les amenait à Quillan et à Espéraza. A Quillan, en latin Kilianus – *Killow-hone*, terre noire et pierre noire, – on pouvait commencer à faire flotter sur l'Alder les trains de bois réunis en radeaux. Ces radeaux portent le nom de *carras* – *car*, chariot, – *raft*, un train de bois sur l'eau, un chariot flottant –. La construction de ces radeaux avait lieu surtout

à Espéraza, et il y a à peine trente ans, la plus grande partie de la population de ce gros village appartenait à la corporation des radeliers. Il est vraiment prodigieux que les industries et les professions des Celtes se soient ainsi conservées intactes jusqu'à nos jours.

Espéraza, que les habitants nomment avec raison Sparassa, est appelé Sperazanus, dans une bulle du pape Callixte II, en date de l'année 1119, citée par Dom Vaisette. La contexture de *Sparassa* renferme les mots suivants : – *spar*, poutre, – *axe*, hache, – *hand*, main ; la main des radeliers terminait, à l'aide de la hache, la construction des trains de bois, qui sous forme de radeaux, flottaient sur les eaux de l'Alder. Avec quelle sûreté les indigènes de ce village n'ont-ils pas conservé l'ancienne expression celtique, à peine adoucie lorsqu'ils prononcent Sparassa !

Debout sur son carras, retenant de la main une longue rame placée sur l'avant, le radelier de Sparassa se laissait emporter par les eaux de l'Alder, en dirigeant avec habileté sa voiture flottante. Son adresse était bientôt mise à l'épreuve, en arrivant, à Couiza, dans le coude formé par la rivière, coude qui a fait donner son nom au village bâti sur ces bords. Couiza, Kousanus, dérive de *Kove*, petite baie, crique,

et de *sand,* sable ; *kovesand* dont on a fait Kousanus et plus tard Couiza.

Ce coude offre, en effet, une véritable ressemblance avec une petite baie ; il se trouve en amont du pont de Couiza conduisant à la gare du chemin de fer. Les sables amoncelés par la Sals, à son confluent avec l'Aude, ont dû être la cause de cette disposition particulière du cours de la rivière.

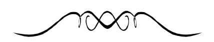
La longue rame du radelier, engagé avec son carras dans ce coude incommode, avait bientôt raison de la difficulté, et le train flottant poursuivait lentement son voyage jusqu'au point où il devait prendre terre.

Carcasonne était le lieu où le carras abandonnait ordinairement les eaux de l'Alder, parce que le lit devenant plus étendu, les radeaux éprouvaient une difficulté plus grande à flotter. Cette ville pouvait donc être un entrepôt de bois de construction ; néanmoins, comme elle était aussi le marché destiné à la vente des épées, des haches, fabriquées par les Atacini, ce dernier motif a surtout pesé dans la balance du Neimheid gaulois, et lui a valu le nom de Carcassonne, *cark*, soin, souci, – *axe*, hache, – *to own* (*ôn*), posséder –.



CHAPITRE VII

CROMLECK DE RENNES-LES-BAINS



I

DESCRIPTION DU DRUNEMETON OU CROMLECK DES REDONES DU SUD GAULOIS. – MÉNIRS, DOLMENS, ROULERS OU ROCHES BRANLANTES. – LE GOUNDHILL OU SARRAT PLAZENT.

Nous venons de voir les industries de nos ancêtre inscrites en caractères indélébiles dans le nom des cités et des tribus gauloises. En étudiant les monuments celtiques de Rennes-les-Bains, nous serons forcés d'admirer la puissante organisation du Neimheid, lui permettant d'appliquer à diverses régions des gaules, fort éloignées les unes des autres, des dénominations identiques, fondées sur la similitude des pays.

Les Redones de l'Armorique sont la cause du nom que porte Rennes de Bretagne, et les Redones du Languedoc nous ont donné Rennes-les-Bains du département de l'Aude. On pourrait se demander pourquoi le nom de Rennes est appliqué à notre station thermale ; on en trouve aisément la raison, lorsqu'on examine de près cette étrange contrée : en effet, ses montagnes couronnées de roches, forment un immense Cromleck de seize ou dix-huit kilomètres de pourtour.

Strabon, dans son histoire des Galates ou Tectosages asiatiques, rapporte que le peuple gaulois possédait toujours un « *drunemeton* » ou cromleck central. C'était le lieu où se réunissaient les membres de la société savante connue sous le nom de Neimheid. Il est fort instructif de voir le terme Neimheid employé en même temps en Irlande et en Asie. La décomposition de Drunemeton jette une vive lumière sur cette belle institution celtique. Cette appellation, comprenant la première syllabe *trow* de Drouide, et aussi le mot *nemet*, nous apprend avec certitude quels étaient les membres composant l'Académie celtique. Le verbe *to trow* (*trô*), comme on l'a déjà vu, signifie : penser, croire, imaginer. Le second verbe *to name* (*nème*), possède le sens de nommer, appeler, et *head* (*hèd*), se traduit

par la tête, le cerveau, l'esprit, le chef. C'est bien la même signification que nous avons donnée au Neimheid Irlandais ; c'est la tête de la nation, pesant avec soin et intelligence les noms dont la composition est soumise à sa science, et les appliquant avec l'autorité que possède un chef universellement reconnu et obéi. César place sur les confins des Carnutes le lieu où les Druides prononçaient leurs jugements, dans les différends et les contestations relevant de leur autorité ; mais le cromleck central, le drunemeton, où s'assemblait le Neimheid pour remplir ses fonctions scientifiques te créer les dénominations particulières ou générales, était-il aussi sur les confins des Carnutes ? Nous ne le pensons pas ; le cromleck central était fixé tout naturellement par les pierres savantes, et ces pierres étaient dressées dans la tribu des Redones. Le drunemeton du nord devait donc exister chez les Redones de L'Armorique, embrassant une grande étendue de la Gaule pour les travaux de l'illustre assemblée. Cependant, un autre drunemeton ou cromleck central était nécessaire dans le midi ; certes, il était impossible au membres du Neimheid dispersés dans la région celtibérienne, de se réunir aux autres membres du nord de la Gaule, et cette impossibilité matérielle a pu donner la pensée de construire un second drune-

meton au pied des Pyrénées, sur les hauteurs de la vallée arrosée par la Sals et devenue aussi, par le fait, Redones ou pierres savantes.

Si l'expression Redones doit désigner un ensemble complet de pierres levées et d'aiguilles naturelles et artificielles, c'est bien à Rennes-les-Bains qu'elle appartiendra à juste titre.

L'entrée du Cromleck se trouve au confluent du Rialses avec la Sals. Le Rialses – *real* (*rial*), réel, effectif, – *cess*, impôt, – coule du levant au couchant, dans un vallon dont la terre fertile pouvait certainement permettre aux habitants de fournir l'impôt dont les Celtes frappaient les terrains d'un facile produit.

La Sals ou rivière salèe, coule d'abord du levant au couchant, et, après sa jonction avec la Blanque, vers le centre du Cromleck des Redones, poursuit son cours du sud au nord jusqu'à l'entrée de la gorge où commencent à se dessiner les premières aiguilles naturelles. Dès qu'elle a reçu les Rialsés, elle se détourne de nouveau vers le couchant, et se dirige vers l'Alder pour y déverser ses eaux amères. Tout près du point central du Cromleck, dans un déchirement de la montagne et bâtie sur les bords de la Sals, on voit la station thermale de Rennes-les-Bains, bien connue des nombreux malades qui y on trouvé une guérison assurée ou du moins

un soulagement sensible à leur douleurs rhumatismales.

En examinant la carte de Rennes-les-Bains, on peut facilement suivre les contours dessinés par les aiguilles naturelles ou artificielles. Leur position y est marquée par des points rouges pour les ménirs qui existent encore, et par des lignes également rouges pour les crêtes où les ménirs ont été renversés en majeure partie.

A l'ouverture du Cromleck, sur la rive droite de la Sals, apparaît une montagne appelée *Cardou* : vers le sommet, commencent à se dresser des pointes naturelles, connues dans le pays sous le nom de Roko fourkado. Au temps des Celtes, l'accès de la gorge était sans doute fort difficile, parce qu'une longue barrière de roches plongeant dans la rivière en défendait l'entrée. De plus, déclivité extrême des pentes des montagne devait inspirer une certaine crainte aux membres savants du Neimheid, chargés de donner un nom à cette partie de terrain d'un aspect si sauvage. Aussi, se sont-ils demandé comment et de qu'elle manière il pourraient voyager en chariot, en s'engageant dans ce défilé presque inaccessible ? Ils ont laissé à leurs descendans le souvenir exact de leurs pensées et de leur embarras momentané, en appelant cette montagne *Cardou*, *– to cart*, voyager dans

un char, – *how* (*haou*), comment ? de quelle manière ? – *Carthow* –. Ils n'étaient point trop en retard dans la civilisation, ces bons gaulois des premiers temps de l'occupation, puisqu'ils se préoccupaient ainsi de voyager en chariot sur des flancs de montagnes à pentes très dangereuses. La difficulté qu'ils traduisaient par carthow, n'était point cependant insurmontable ; ils ont su la franchir en traversant le Rialsès en face du village de Serres, et en construisant leur chemin de telle sorte, que les chariots pussent passer au-dessus de ces roches. Au tournant du chemin et au point déterminé où l'on devait s'engager dans le défilé, les Celtes devaient avoir dressé un ménir sur une roche qui porte aujourd'hui une croix de pierre. Cette croix est placée à l'endroit exact de la pierre où l'on voyait autrefois gravée une croix grecque semblable à celles qui existent présentement au Cap dé l'Hommé, et à proximité des roches branlantes.

Après avoir contourné la base de la montagne de Cardou, et avoir dépassé le petit ruisseau qui sépare Cardou de la colline de Bazel, le chemin commence à s'élever en pente douce. Il devait avoir une largeur bien déterminée, telle que les Gaulois savaient la donner à leurs routes. Ce n'était point, en effet, de simples sentiers étroits

et dangereux, mais d'excellents chemins possédant une largeur exactement mesurée. *Bazel* ne veut pas dire autre chose. En rendant à ce terme la prononciation assez dure qu'il devait avoir autrefois, nous aurions à dire *Passel*. Or, *pass* signifie une route, et *ell* la mesure de longueur dont se servait les Celtes.

Au sommet du Bazel, on aperçoit des pierres levées fort étranges, qui contribuent à former le cercle du cromleck du côté du levant. Il est à peu près impossible de décrire en détail ces grandes pierres ; elles sont en nombre considérable, et leur somme peut aisément être portée à trois ou quatre cents arrangées en ordre sur la crête ou gisant confusément sur la pente regardant le sud. Une de ces pierres mesure plus de huit mètres de longueur, sur deux de largeur et autant de hauteur : cette masse d'environ trente deux mètres cubes a été soulevée, inclinée dans une direction voulue, et calée à une de ses extrémités afin que son poids énorme ne l'entraînât point sur la pente raide de la montagne. Il faut voir, de ses propres yeux, cette oeuvre gigantesque, qui cause une stupéfaction : aucune description ne peut donner une idée exacte de ce travail prodigieux.

Sur la rive gauche de la Sals, le cromleck commence au rocher de Blancfort. La pointe

naturelle de ce roc a été enlevée, dans le moyen-âge, pour permettre la construction d'un fortin servant de poste d'observation. Il reste encore quelques vestiges de maçonnerie témoignant de l'existence de ce fortin. Cette roche blanche qui frappe les yeux tout d'abord, est suivie d'une assise de rochers noirâtres, s'étendant jusqu'à Roko Négro. Cette particularité a fait donner à cette roche blanche, placée en tête des roches noires, le nom de Blancfort – *blank*, blanc, – *forth*, en avant –.

En suivant ces roches du regard, l'oeil est bientôt arrêté par un ménir isolé, dont la pointe se montre au-dessus des chênes verts qui l'entourent. Il porte dans le cadastre le nom de Roc Pointu : il fait face à une autre roche naturelle fixée sur le flanc de Cardou et ornée de plusieurs aiguilles très aiguës. Cette dernière roche, séparée de Cardou et offrant plusieurs pointes réunies par la base, a présenté à nos ancêtres l'idée des petits êtres composant une famille et retenus encore auprès de ceux qui leur ont donné le jour, et ils ont nommé poétiquement ces aiguilles Lampos. Ce mot dérive de *lamb*, agneau, ou de *to lamb*, mettre bas, en parlant de la brebis.

Entre le Roc Pointu et Roko Négro, on distingue au milieu des chênes verts d'autres ménirs servant à la construction du drunemeton. A la

suite de Roko Négro, on voit encore fort bien les assises diverses qui servaient de support aux ménirs ; mais ceux-ci sont renversés et dispersés çà et là sur les flancs de la montagne, dans le plus grand désordre.

En arrivant au ruisseau du Bousquet, l'assise de roches disparaît, et va reprendre dans la montagne vers la source de ce ruisseau. Sur ce point très élevé, on aperçoit une réunion de fortes roches portant le nom de Cugulhou. Cette masse n'est point en entier naturelle ; le travail des Celtes y apparaît fort clairement dans les huit ou dix grosses pierres rondes transportées et placées sur le sommet du mégalithe. On pourrait douter que les Celtes aient voulu en faire des ménirs, si une petite croix grecque gravée sur un prolongement de la base n'avertissait par sa présence de la signification attribuée à ces grandes pierres. Les habitants du pays sont dans la persuasion, très fausse d'ailleurs, que les croix grecques gravées sur les roches représentent des points de bornage. La véritable borne de pierre, indiquant la séparation des terrains de Coustaussa et de Rennes-les-Bains, est fichée en terre à vingt mètre plus loin, du côté du nord-ouest. Cette borne est fort curieuse ; elle porte sur la face qui regarde Coustaussa, un écusson, sans doute celui du seigneur de ce vil-

lage, et sur la face opposée, un autre écusson, du seigneur de Rennes, accusant des différences très grandes avec le premier. Il est inutile d'insister sur l'assertion des habitants du pays, par rapport à ces croix grecques, car le nom même de *Cugulhou* fait la lumière sur ce sujet. Ces roches sont de vrais ménirs, mais vilains et ne présentant point la forme ordinaire des autres pierres levées, *to cock*, relever, redresser, – *ugly* (*eugly*), laid difforme, vilain, – *to hew* (*hiou*), tailler –.

A partir de Cugulhou, reparaît une assise de roches de grès grossier, se dirigeant vers le ruisseau du Carlat. Ce ruisseau dont les bords sont abruptes, est rempli de blocs de pierre qui barrent son cours et forment des chutes multipliées. Il serait plus que difficile de tracer un chemin carrossable longeant ce petit cours d'eau ; nos ancêtres en ont témoigné leur chagrin en le nommant *Carlat*, – *car*, chariot, – *to loath*, détester, avoir de la répugnance –. Ils ont construit leur chemin en suivant une autre direction ; ce chemin existe encore ; il est pavé de grosses pierres et bordé de ménirs avant de déboucher sur le plateau des bruyères. Ce n'est point là une voie romaine, mais bien un chemin celtique, conduisant les habitants du plateau jusqu'au centre du cromleck des Redones.

La crête naturelle venant de Cugulhou, continue de se dessiner après avoir dépasser le Carlat. Les ménirs renversés sont nombreux sur les flancs de la montagne, et excitent par leur masse une surprise bien légitime. Sur la crête, s'étendant depuis le Carlat jusqu'au ruisseau de Trinque-Bouteille, on distingue facilement des traces évidentes du travail humain ; les Celtes ont employé leurs soins à rendre moins larges les solutions de continuité de cette crête naturelle. En face du point où se trouvent la station thermale et l'église paroissiale, la ligne courbe faite par l'assise de rochers porte le nom de Cap dé l'Hommé. Un ménir était conservé à cet endroit, et on y avait, dans le haut, sculpté en relief, une magnifique tête du Seigneur Jésus, le Sauveur de l'humanité. Cette sculpture qui à vu près de dix-huit siècles, a fait donner à cette partie du plateau le nom de Cap dé l'Hommé (la tête de l'Homme), de l'homme par excellence, *filius hominis*.

Il est déplorable qu'on ait été obligé, au mois de décembre 1884, d'enlever cette belle sculpture de la place qu'elle occupait, pour la soustraire aux ravages produits par le pic d'un malheureux jeune homme, lequel était bien loin d'en soupçonner la signification et la valeur. (1) A gauche

(1) Cette tête sculptée du Sauveur est entre les mains de M. Cailhol, à Alet.

de ce ménir regardant la station thermale et son église paroissiale, on découvre sur les roches voisines des croix grecques profondément gravées par le ciseau et mesurant depuis vingt jusqu'à trente et trente-cinq centimètres. Ces croix, à branches égales et au nombre de cinq sur ce seul point, ont dû être gravées par ordre des premiers missionnaires chrétiens envoyés dans la contrée. Le signe sacré de la rédemption a détourné ainsi au profit de la pure vérité, le respect traditionnel dont les ménirs étaient l'objet, respect qui, dans l'état moral déplorable où les conquêtes de la république romaine avaient plongé les Celtes, s'adressait peut-être aux pierres elles-mêmes. Toutes les aiguilles de la crête ont probablement été renversées à cette époque : on rencontre une quantité considérable de ménirs brisés sur les flancs et quelquefois au bas même de la montagne, et quelques débris se voient encore dans les murs soutenant les terrains en pente des vignes et des champs cultivés. Un fait à peu près semblable s'est produit en Bretagne, lorsque l'Evangile a été porté chez les Redones armoricains. Les ménirs n'ont pas été renversés, mais on a placé à leur sommet le signe du salut.

Une sixième croix grecque dans une large roche, se trouve assez loin du cap dé l'Hommé, sur le bord de la crête du sud, en tête du terrain

dit Pla de la Coste, après que l'on a franchi le ruisseau de las *Breychos*. Ce petit cours d'eau a reçu son nom extraordinaire de pierre métalliques, semblables au fer fondu, nombreuses dans son lit. Elles sont généralement de petite dimension, ce qui a donné lieu aux celtes d'employer le verbe *to bray*, broyer, pour exprimer cette petite dimension, et le substantif *shoad* (*chôd*), veine de pierres métalliques, pour désigner cette pierre de fer, ou plutôt ce carbonate de fer.

On voit encore deux autres croix grecques, toujours gravées dans la pierre, en suivant le bord du plateau jusqu'à la tête de la colline portant le nom d'*illète*, – *hill*, colline, – *head* (*hèd*), tête –. Les énorme roches entassées sur ce dernier point excitent une réelle admiration.

A l'extrémité sud du Pla de la Coste, sur le rebord du plateau, sont placées deux pierres branlantes ou roulers. La manière dont elles sont posées indique avec évidence un but poursuivi et atteint, celui de permettre à une secousse légère de produire une trépidation marquée et sensible, mais non une oscillation profonde qui déplacerait le centre de gravité, et qui précipiterait le rocher au bas de la montagne.

A côté du premier de ces deux roulers, un

petit ménir dresse sa pointe émoussée : deux autres ménirs sont renversés à droite et à gauche. Ils étaient simplement posés sur le sol et non point enfoncés dans la terre, car le plan de leur base a gardé de petites pierres blanches, agglutinées par l'effet du poids et du temps, et semblables au gravier du terrain sur lequel ils pesaient.

A droite des roulers, en se plaçant vers le midi, l'oeil peut suivre les contours de la crête qui enserre le ruisseau de Trinque-Bouteille, et se perd insensiblement dans les terres de l'Homme mort.

Le ruisseau de Trinque-Bouteille coule constamment, même au plus fort des chaleurs de l'été, et on a toujours la faculté d'y puiser et d'apaiser la soif, – *to drink*, boire, – *bottle*, bouteille –.

Tout près de l'endroit où Trinque-Bouteille déverse ses eaux dans la Blanque, de nombreuses pointes devaient s'élever sur les grandes roches bordant la route de Bugarach : un seul ménir y existe sur pied, ayant perdu l'acuité de son sommet.

Sur la rive droite de Trinque Bouteille, commence le tènement dit de l'Homme mort. C'est un terrain marécageux, produisant en abondance un gramen dont les longs tuyaux sont parfaite-

ment lisse et sans noeuds : ce gramen porte, en dialecte languedocien, le nom de paillo dé bosc, et en celtique, celui de paille de marais ou *haummoor*, – *haum*, paille, – *moor* (*mour*), marais –. Cette dénomination de haum-moor, appliquée dans la Gaule entière, aux terrains marécageux, a été partout dénaturée et travestie jusqu'à devenir un *homme mort*.

Du haut de la crête qui porte les roulers, en regardant vers le sud, on voit se dessiner une longue ligne de roches aiguës de toutes formes et de toutes dimensions, bien orientée, d'ailleurs, du levant au couchant, et s'étendant depuis le Col de la Sals jusques et au delà de la Blanque. Le nombre des aiguilles naturelles y est considérable ; néanmoins, au milieu d'elles, une multitude d'autres roches taillées en pointe sont redressées par la main de l'homme, et constituent de vrais ménirs, comme on peut s'en convaincre soi-même, en examinant la pose de ces grandes pierres, qui sont d'un facile accès. La fatigue se fait bien un peu sentir en grimpant sur les flancs du *Serbaïrou* par des sentiers peu fréquentés, – *to swerve* (*souerve*), grimper, – *by-road* (*baï-rôd*), chemin peu fréquenté – ; mais on est largement dédommagé, lorsqu'on est en présence du travail gigantesque fait par nos ancêtres. C'est bien là, en effet,

un travail de géants, et on n'est guère surpris que les Grecs aient inventé, au sujet de ces énormes pierres, dont ils ignoraient la signification et placées sur le sommet des collines, leur fable des géants aux longs cheveux, au regard farouche, cherchant à escalader le ciel, et entassant Ossa sur Pélion et l'Olympe sur Ossa.

L'arête de la colline porte le nom languedocien de Sarrat Plazént (colline aimable), et en même temps le nom celtique de *Goundhill*, dont Sarrat Plazént n'est que la traduction littérale – *good* (*goud*), bonne, douce.– *hill*, colline –.

Pourquoi les Celtes ont-ils nommé cette éminence Goundhill ? Certes, ce n'est point à cause de la beauté du site et de la fertilité du terrain, puisque le sol est couvert de bruyères dans toute la pente nord du Serbaïrou, tandis que la pente sud, très escarpée, n'offre à l'oeil qu'un maigre bois taillis, peu fait pour inspirer aux savants du Neimheid une dénomination aussi agréable que celle de Goundhill. Cette colline, hérissée de roches aiguës, ne pouvait donc être aimable et douce, que parce qu'elle rappelait aux Gaulois la bonté de la Providence Divine, distribuant avec abondance, à son peuple, l'aliment essentiel, l'épi de blé.

Au sud de Goundhill, le regard est arrêté par la montagne de Garrosse – *garous* (*gareuce*), salé –.

Une ligne horizontale traverse sa pente du nord : c'est un chemin conduisant en ligne directe à Sougraignes et à la fontaine *salée*, où la rivière de Sals commence son cours. Aux pieds de la Garosse, se déroule un tout petit vallon arrosé par le ruisseau de Goundhill ; et sur les bords de la Blanque, une métairie fixe l'attention. La bergerie placée tout près de la maison d'habitation, est bâtie sur les fondements fort anciens d'une forge dont les marteaux étaient certainement actionnés par un moteur hydraulique, comme dans les forges dites catalanes. On peut aisément s'en convaincre par l'inspection de la voùte surbaissée, qui laissait à l'eau du bassin supérieur un écoulement facile dans la rivière. (1) Un gué fort commode existe en cet endroit, et permet au voyageur descendant de la Garosse de poursuivre directement sa route sans se détourner. Cette métairie est connue sous le nom de la *Ferrière*. Dans cette appellation habilement combinée, les Celtes ont compris, soit le *gué*, soit la forge du *maréchal-ferrant* qui habitait ces parages, car *ferry* signifie un lieu où l'on traverse une rivière, et *farrier* (*farrieur*)

---

(1) Un excellent vieillard du hameau de la Hille nous a déclaré avoir trouvé, lui-même, dans le terrain situé au-dessus du bas-sin, des scories de fer, traces évidentes de l'industrie exercée dans cette maison.

désigne un maréchal-ferrant. Les maréchaux-ferrants gaulois fabriquaient-ils eux-mêmes le fer dont ils avaient un besoin journalier ? C'est fort probable, et ce ne serait point là une hypothèse inadmissible. Il est possible encore que la petite forge catalane ait succédé, dans la suite des temps, à celle d'un maréchal-ferrant gaulois.

Ce qui détermine en nous cette pensée, c'est le fragment de meule à bras, en fonte de fer, retiré du sol le 26 novembre 1884, par des ouvriers travaillant, au-dessous de la Borde-neuve, à la construction du chemin de Rennes-les-Bains à Sougraigne. (1) Cette partie de meule, sans doute fondue à la Ferrière, est légèrement concave, et mesure quinze ou seize centimètres de rayon. Elle a été malheureusement partagée par l'instrument de l'ouvrier qui l'a mise au jour, et présente une cassure semblable à celle du fer de fonte, mais d'un fer plus poreux que celui des hauts-fourneaux actuels. Cette meule devait moudre le blé d'une manière parfaite, et n'avait nul besoin, à cause de ses pores nombreux, d'être repiquée, ni même sillonnée dans sa surface moulante par des cannelures angulaires. Les manèges à cheval avec de fortes meules ont, plus tard, remplacé les petites meules à bras, et afin que leurs des-

---

(1) Ce fragment de meule est en la possession de M.Constantin Cailhol, à Alet.

cendans ne le pussent ignorer, les Celtes ont écrit leur manière de faire dans *Milizac*, village du Finistère, – *to mill*, moudre, – *to ease* (*ize*), alléger, – *hack*, cheval –, et dans *Millas*, gros village des Pyrénées-Orientales. – *to mill*, moudre, – *ass*, âne –.

La ligne de ménirs du Goundhill ne va pas au delà du Col de la Sals. A ce point, la courbe du cromleck se dirige vers le nord en passant par les mégalithes disposés sur le flanc des Méniès et remontant vers le haut de l'éminence. Les roches naturelles existant au sommet de ce lieu élevé, sont brusquement interrompues dans leur soulèvement, et forment une arête fort vive, arrangée par les Celtes pour figurer dans la construction de leur drunemeton. On demeure stupéfait devant le travail de ces hommes aux membres d'acier, et on se demande quelles étaient les machines dont pouvaient disposer les Gaulois pour soulever, établir et façonner des masses pareilles. A part quelques ménirs, qui présentent la forme traditionnelle de cônes et de pyramides, les autres offrent, comme roches informes, une grande ressemblance avec celles du Cugulhou situé au couchant de Rennes, et ont reçu aussi le même nom bizarre de Cugulhou, – *to cock*, redresser, – *ugly* (*eugli*), difforme, – *to hew* (*hiou*), tailler –.

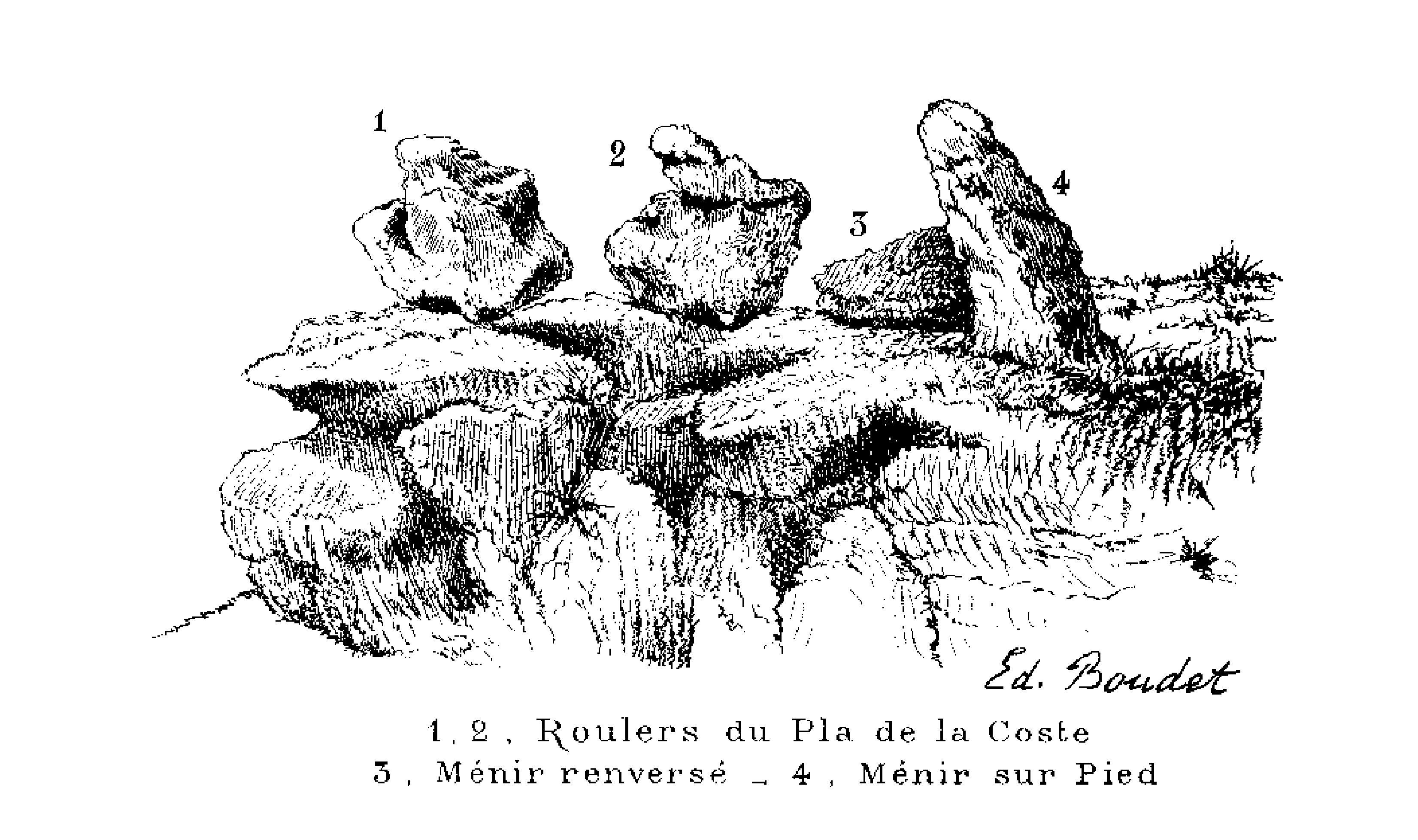
Du coté du levant, le cromleck n'est plus marqué que par les trois points de Cugulhou, de la Fajole et Montferrand, rejoignant ainsi le Col de Bazel contigu au Cardou. Toutes les pierres anciennement dressées à la Fajole sont aujour-d'hui renversées, et ressembleraient à des blocs erratiques, si les angles vifs de ces pierres ne démontraient clairement leur primitive destination. Ces pierres levées étaient trop rapprochées des maisons et du village celtique pour qu'on pût les laisser sur pied, car elles étaient placées au-dessus du Bugat, partie du village gaulois où vivaient les habitants les plus pauvres. Une petite grotte ou caverne existe assez près des ménirs renversés de la *Fajole* : elle est située vers le nord et regarde Montferrand, – *to fadge* (*fadje*), convenir, – *hole*, creux, caverne, petit logement –.

Les derniers ménirs complétant le cromleck du côté du levant, se voient sur l'arête dont la partie la plus élevée a soutenu le château-fort de Montferrand. Les pierres, taillées d'après l'angle déterminé par l'inclinaison du soulèvement de la masse rocheuse, y sont en grand nombre. Du reste, toute cette partie de montagne jusqu'au ruisseau du Coural, est pleine de ces grandes pierres, les unes encore levées, les autres gisant misérablement sur le sol. Ce terrain est connu sous le nom de lés Crossés.– *cross*, croix –.

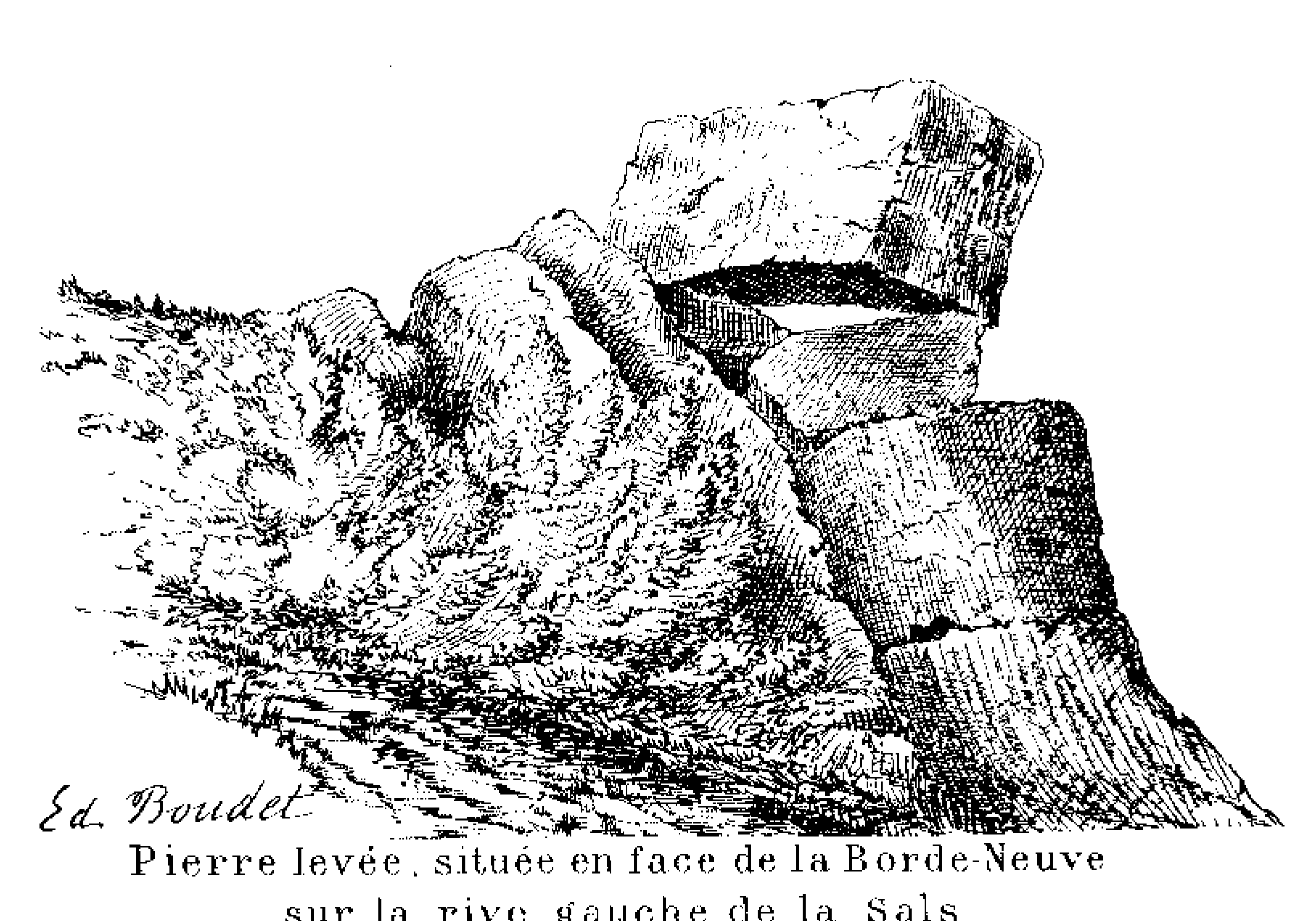
Cette indication nous a amené à rechercher sur quel point de l'arête les croix étaient gravées. Malheureusement, les propriétaires voisins y ont réuni un énorme tas de pierres formant une muraille, et il nous a été impossible de les découvrir.

Cette imparfaite description suffira, nous l'espérons du moins, pour saisir la position respective des innombrables ménirs formant le vaste cromleck de Rennes les Bains.

Un second cromleck, d'une moindre étendue, est enfermé dans celui que nous avons tâché de retracer. Partant du hameau du Cercle, vers le milieu du flanc de la montagne, il suit par l'Illète jusqu'au ruisseau de Trinque Bouteille, se dessine ensuite sur la pente du Serbaïrou la plus rapprochée des rivières de la Blanque et de la Sals, reprend au Roukats, pour se terminer en face du hameau du Cercle, son point de départ. On pourrait s'étonner à bon droit de ne rencontrer aucun dolmen parmi ces monuments celtiques. Nous en avons retrouvé sept ; cinq sur les flancs du Serbaïrou, et deux au Roukats. Le plus remarquable est situé en face de la Borde-neuve, tout près d'une grande pierre carrée, étrangement posée en équilibre sur une roche. Ce dolmen, fermé à une extrémité, offre l'image d'une grotte. En se plaçant sur le chemin conduisant à



1, 2, Roulers du Pla de la Coste
3, Ménir renversé _ 4, Ménir sur Pied



Pierre levée, située en face de la Borde-Neuve
sur la rive gauche de la Sals

Sougraignes, l'oeil distingue aisément la structure de toutes ses parties. Tout à fait dans le haut, directement au-dessus du dolmen, une roche de la crête porte une croix grecque gravée dans la pierre : c'est la plus grande de toutes celles qu’il nous a été donné de reconnaître. En se rapprochant de l'ancien chemin de Bugarach, à la même hauteur que celle du dolmen, une roche énorme est ornée d'une pierre assez forte présentant la forme ronde du pain.

II

SIGNIFICATION RELIGIEUSE DU CROMLECK,

DES MÉNIRS, DOLMENS ET ROULERS.

Les cercles tracés par les pierres levées, avaient pour les Celtes un sens profondément religieux. Les Druides, de même que les anciens philosophes, regardaient la figure circulaire comme la plus parfaite : elle leur représentait la perfection Divine, immense, infinie, n'ayant ni commencement, ni fin. Zénon enseignait que Dieu était sphérique, c'est-à-dire parfait, et la sentence si recommandée d'Empédocles, disant que Dieu est une sphère intellectuelle et incompréhensible dont le centre est partout et la circonférence

nulle part, ne signifie pas autre chose que l'excellence et la perfection infinies de Dieu. Le roi David s'écrie dans le même sens : « Le Seigneur est grand et au-dessus de toute louange : il n'y a point de fin à sa grandeur. » (1)

Le symbolisme du cercle n'était point, comme on peut le voir, particulier aux Celtes. Il faut dire cependant qu'il leur était familier, ainsi que le prouvent les cromlecks répandus dans toutes les contrées habitées par nos aïeux.

Le centre du cromleck de Rennes-les-Bains se trouve dans le lieu nommé, par les Gaulois eux-mêmes, le *Cercle*–. En appelant Cercle – *to circle* (*cerkl'*) environner, entourer –, le point central du cromleck des Redones, et renfermant ainsi un petit cercle dans un plus grand, les Druides ont voulu exprimer l'idée très nette qu'ils possédaient d'un Dieu unique et existant dans les êtres. Dieu étant l'Etre même par essence, il est aussi en toutes choses de la manière la plus intime, puisqu'il est la cause de tout ce qui existe. Le monde créé est ici représenté par le petit cercle enfermé dans un plus grand, et ce grand cercle par sa figure sphérique, offre à l'esprit l'idée de la perfection essentielle de Dieu, en qui tous les êtres vivent et se meuvent, qui

---

(1) Ps. 144. v. 4.

contient toutes choses et existe en elles, non point comme une partie de leur essence ou un accident, mais comme un agent est présent à l'être sur lequel il agit et qu'il atteint par sa vertu.

Il ne faut pas s'étonner outre mesure de ce que les Celtes eussent des connaissances religieuses fort étendues ; ils avaient apporté de l'Orient les notions les plus exactes sur l'Etre Divin, et ils ont fixé dans le sol, au moyen de pierres levées, leur pensée et leur croyance sur Dieu, en qui tout vit et se meut, sur Dieu, distribuant aux hommes par sa Providence généreuse, l'aliment principal de la subsistance corporelle, le blé et le pain. Voilà ce qu'indiquent les ménirs et les dolmens qui entrent dans la formation des cercles de pierre, des cromlecks.

Dans le cromleck de Rennes-les-Bains, on voit aussi figurer deux pierres branlantes ou roulers. C'est le signe de la puissance de Dieu jugeant et gouvernant ses créatures. Les hommes ne sauraient échapper en aucun temps à cette autorité divine, soit qu'elle accorde des récompenses, soit qu'elle exerce les droits d'une justice vengeresse. Il n'est jamais entré dans l'esprit d'aucun peuple de nier cette action de Dieu créateur gouvernant ses créatures : aussi les Celtes étant de tous les peuples anciens hormis le peuple

hébreu, celui qui avait conservé dans ses traditions la doctrine la plus pure, devaient-ils garder avec soin cette vérité essentielle du gouvernement divin sur l'humanité.

Toutes ces connaissances primitives se sont, plus tard, affaiblies chez eux en raison de leur révolte graduelle contre l'ordre enseignant, celui des Druides ; et lorsque, par suite de cette révolte, l'unité de gouvernement et de direction n'a plus existé parmi les tribus, la domination de la république romaine a pu s'établir par les armes au milieu de cette fière nation, et la dégrader, en multipliant dans son culte religieux déjà altéré, les erreurs idolâtriques du peuple conquérant. Les idées païennes, fruit du commerce avec les étrangers, avaient presque anéanti les anciens enseignements druidiques, et avaient entraîné le peuple à un respect idolâtrique à l'égard des ménirs et des dolmens, dont il ne comprenait plus le sens élevé, et c'est là ce qui a obligé les premiers missionnaires chrétiens à renverser toutes ces pierres levées, et à graver profondément sur ces grandes roches des croix, signe de la rédemption des hommes par un Dieu Sauveur.

On n'a pas oublié la signification littérale de ménir, dolmen, rouler et cromleck. L'interprétation de ces dénominations repousse bien loin

l'idée d'une sépulture ordinaire sous les dolmens et au pied des ménirs, ou bien encore, la croyance incertaine des sacrifices humains offerts sur les tables de pierre.

III

LES SACRIFICES HUMAINS DANS LA GAULE.

César, dans ses commentaires, (1) affirme, sans détermination d'époque, que les sacrifices humains avaient lieu dans la Gaule. « Les Druides, dit-il, président aux « choses sacrées, offrent les sacrifices *publics* et « *particuliers*, ils interprètent les doctrines religieuses..., ils « décernent les récompenses et infligent les peines ; ils « excluent de la participation à leurs sacrifices ceux qui, « simples particuliers ou hommes publics, refusent de se « soumettre à leurs décisions judiciaires. Cette peine est « pour les Gaulois la plus grave de toutes : ceux à qui elle « est infligée, sont rangés au nombre des impies et des « souillés : on évite leur conversation et leur présence : on « les met en dehors des droits de la justice commune, et ils « ne reçoivent plus aucun honneur. »

---

(1) De bell. gall. lib. VI. 13.

Dans ces paroles, rien ne dévoile encore la pratique des sacrifices humains, et on comprend tout d'abord qu'il est question des sacrifices d'animaux en usage dans le monde entier. César fait suivre ce récit, de la description du système d'enseignement oral des Druides, puis il rapporte que l'ordre des seigneurs ou chevaliers celtes était entièrement adonné à la guerre, et que le nombre de leurs vassaux était en rapport avec les richesses plus ou moins considérables des seigneurs. Alors seulement il ajoute : « La « nation gauloise en entier est fort superstitieuse : et pour ce « motif, ceux qui sont atteints de graves maladies, exposés « aux hasards des combats et à d'autres périls, ou immolent « des hommes comme victimes, ou font voeu d'en immoler : « ils se servent du ministère des Druides pour ces « sacrifices ; ils estiment qu'on ne peut se rendre favorables « les dieux immortels, qu'en donnant la vie d'un homme pour « la vie d'un homme ; et ils ont publiquement institué des « sacrifices de ce genre. Ils remplissent d'hommes vivants « des statues énormes de leurs dieux, fabriquées au moyen « des branches flexibles de l'osier : on y met le feu et les « hommes périssent environnés par les flammes. Ils pensent « que les supplices de ceux qui sont surpris dans le vol, le « brigandage ou dans quelque autre crime, sont fort agréa-

« bles aux immortels : mais lorsque les coupables manquent, « ils en viennent aussi aux supplices des innocents. » (1)

Deux pensées bien différentes se dégagent des écrits de César. Les Gaulois offraient des sacrifices d'animaux, sacrifices entourés d'un tel respect, que l'interdiction d'assister à ces cérémonies religieuses était la plus grave de toutes les peines. C'était là le vrai sacrifice public, semblable à la pratique traditionnelle et universelle des nations, et offert au Dieu unique que reconnaissaient les Druides et les Gaulois. L'autorité du Neimheid ayant beaucoup faibli dans les derniers temps, la superstition populaire aura, peut-être, fait instituer des sacrifices où les criminels étaient immolés comme victimes. Dans cette période d'affaiblissement, l'ordre druidique, ne voulant pas exposer les derniers restes de son influence, n'aura point osé résister aux idées insensées de la nation, tombée peu à peu dans le polythéisme par le commerce des Grecs et des Romains. On aura sacrifié les malfaiteurs dont la punition était un hommage rendu à la vraie justice, et puis, les malades, les timides, naturellement égoïstes, auront abusé de ces exécutions de coupables, pour faire voeu d'immoler des victimes humaines,

(1) De bell. gall. lib. VI. 16.

lorsque la justice publique n'aura pu, faute de criminels, mettre elle-même en pratique cette immolation. Ces derniers sacrifices, nés de l'ignorance du peuple, de l'affaiblissement de l'autorité du Neimheid et de la fréquentation des étrangers, auront formé sans doute les sacrifices particuliers.

Toutefois il ne faudrait point penser que tous les malfaiteurs périssaient ainsi dans les flammes, et même Strabon nous dit que les criminels ordinaires étaient précipités du haut des rochers. L'assertion de ce géographe écrivant après César, témoigne de la rareté, ou plutôt de la non-existence des sacrifices humains. Nous pouvons remarquer, à ce sujet, que les Tectosages du Rhin, les Tectosages du Danube, les Gaulois Sordiques et les Galates d'Asie n'ont jamais sacrifié de victimes humaines.

César indique la croyance dont la fausse interprétation aurait provoqué ces abominables pratiques : « Ils estiment, « dit-il, qu'on ne peut se rendre favorables les dieux « immortels qu'en donnant la vie d'un homme pour la vie « d'un homme. » Le général romain, plus préoccupé de lui-même et de sa gloire militaire que des enseignements religieux des Druides, rapporte, sans la remarquer autrement, une croyance dont il ne comprend pas la profondeur. Nous-mêmes,

habitués à regarder nos aïeux comme des sauvages ignorants, parce que nous n'avons pas su encore interroger les monnments qu'ils nous ont laissés, nous sommes étonnés de cette parole de César et de cette doctrine mystérieuse des Gaulois, affirmant que la vie *d'un homme* doit racheter la vie de l'homme pour satisfaire pleinement la justice divine. Le monde entier a toujours été cependant pénétré de ces vérités, « que l'homme est dégradé et coupable », qu'une satisaction de l'humanité à la justice divine étant absolument nécessaire, « un homme reverserait les mérites de son expiation sur la tête de ses frères » C'est la vie de l'humanité rachetée par la vie d'un homme, et entendues dans ce sens, les paroles de César expriment la tradition séculaire de la rédemption des hommes par le sang tradition que les Celtes avaient apportée de l'Orient. « Le genre humain ne pouvait deviner par lui-même que le sang dont il avait besoin, était celui d'un Dieu Sauveur, parce qu'il ne soupçonnait pas l'immensité de la chute et l'immensité de l'amour réparateur. » Le véritable « autel a été dressé à Jérusalem, et « le sang de la victime a baigné l'univers » (1)

La doctrine des Druides sur la rédemption de l'humanité par le sang, faussée par César, n'a-

(1) Eclaircissements sur les sacrifices, par J. de Maistre, passim,

vait pas cependant souffert d'altération dans les enseignements du Neimheid ; il est certain que si l'erreur était venue du corps druidique, la pratique des sacrifices humains aurait été gravée dans les noms celtiques comme les autres croyances reçues. Même au temps de la décadence, le Neimheid ne discontinuait pas son oeuvre, en imposant des dénominations nouvelles en rapport avec les connaissances ou les erreurs apportées par les étrangers, et néanmoins la savante société, s'inspirant des véritables traditions, s'est refusée à écrire ces abominations sacrilèges sur la terre gauloise. Nous avons vainement recherché dans la composition de tous les mots celtiques qu'il nous a été possible de connaître, une preuve vraisemblable, une probabilité quelconque de la vérité des récits de César sur les sacrifices humains dans les Gaules ; mais nos tentatives infructueuses nous persuadent que le Neimheid n'a point laissé à a la postérité le souvenir de ces odieuses pratiques qui n'existaient peut-être pas, ou qui étaient fondées sur l'erreur populaire et non point sur les vérités possédées et transmises dans leur intégrité.

Le supplice ordinaire réservé aux criminels, est écrit sur le sol celtique, et nous le retrouvons dans le terme Fangallots, désignant un terrain siitué à Rennes-les-Bains, dans la pente abrupte

au bas de laquelle est bâti l'établissement thermal du Bain-Doux. *Fangallots*, signifie, disparaître par la potence, – *to faint* (*fént*), disparaître, – *gallows* (*galleuce*), potence, gibet. – Les descendans des Tectosages, conservant les usages gaulois, ont toujours employé la potence contre les criminels, et de nos jours encore, la pendaison est, chez les Anglo-Saxons, le seul mode pratiqué pour la punition des malfaiteurs condamnés par les tribunaux à la peine de mort.

IV

LA PIERRE DE TROU OU HACHE CELTIQUE.

Les grandes pierres érigées dans toute la Gaule, renfermaient un sens religieux d'une vérité incontestable. Elles étaient le symbole de la pure science religieuse en évoquant le souvenir de Dieu qui crée le monde, ordonne à la terre de produire le grain de blé, dont sa créature privilégiée sera nourrie, distribue par sa providence vigilante les biens nécessaires à l'homme, le gouverne et le régit par les lois de l'infinie justice.

Si le système religieux des Gaulois se fut borné à ces connaissances d'un Dieu créateur et rémunérateur, sans en déduire aucune conséquence pratique pour les actions ordinaires de la vie,

il n'aurait pas été complet. Les Druides étaient trop instruits pour ignorer, ou laisser dans l'ombre les conclusions conformes aux principes émis. Aussi ont-ils résumé, en quelque sorte, les conséquences rigoureuses de leur doctrine dans la signification imposée à la pierre polie.

La pierre polie, dite hache celtique, faite de jade, de serpentine ou de diorite, affecte diverses formes. Le dialecte languedocien la nomme pierre de *Trou*. Elle représente ce qu'il faut *croire*, c'est-à-dire, les enseignements nécessaires inscrits dans les grandes pierres levées – *to trow* (*trô*), croire –. La pierre de Trou figure avec honneur sur les manteaux de cheminées, dans les maisons de nos montagnes. Une vague idée religieuse s'attache encore à cette pierre, dans la pensée de quelques-uns, elle préserve de la foudre, d'autres inclinent à croire qu'elle écarte certains malheurs.

Ces imaginations diverses sont, en réalité, un reste fidèle de la signification première de la pierre de Trou.

Les pierres polies trouvées en abondance dans le cromleck de Rennes-les-Bains et déposées au Musée de Narbonne, sont généralement faites de jade et présentent un tranchant *toujours émoussé*. Les silex ne sont point estimés dans nos montagnes, si ce n'est comme pierres propres à

tirer des étincelles et à allumer du feu. Nous avons en notre possession un silex de quatorze centimètres de longueur sur trois centimètres de largeur, offrant de nombreuses dentelures sur les bords, trouvé dans le terrain de l'Haum-moor, tout près de l'emplacement d'une ancienne maison gauloise. Ce n'est point là, pour nous, une pierre de Trou.

Les pierres polies de jade, n'étant pas très connues partout, il est fort possible que l'idée religieuse attachée à la pierre de Trou ait aussi affecté le simple silex taillé, qui de son côté, aurait représenté encore à l'esprit les croyances religieuses essentielles. Cette pensée nous est suggérée par la découverte à Pressigny-le-Grand, département d'Indre-et-Loire, du centre de fabrication des silex. Cette découverte est due au docteur Léveillé, médecin de la localité. (1)

« A vrai dire, écrit M. Louis Figuier, c'est moins un « centre de fabrication qu'une suite d'ateliers répandus dans « toute la région circonvoisine de Pressigny.

« A l'époque de cette découverte, en 1864, les silex se « trouvaient par milliers à la surface du sol, dans l'épaisseur « de la couche végétale, sur une étendue de cinq à six « hectares.

(1) L'homme primitif, par M. Louis Figuier.

« M. l'abbé Chevalier, rendant compte de cette curieuse « trouvaille à l'Académie des sciences de Paris, écrivait : « « On ne peut faire un pas sans marcher sur un de ces « objets. »

« Les ateliers du Grand-Pressigny présentent une assez « grande variété d'instruments. On y voit des haches à tous « les degrés de la mise en oeuvre, depuis l'ébauche la plus « grossière jusqu'à l'arme parfaitement polie. On y voit aussi « de longs éclats, ou des silex *couteaux*, enlevés d'un seul « coup avec une habileté surprenante.

« Une étrange objection a été élevée contre l'ancienneté « des haches, des couteaux et armes de Pressigny. M. « Eugène Robert a prétendu que ces silex n'étaient autre « chose que des masses siliceuses ayant servi à la fin du « dernier siècle, et surtout au commencement du siècle « actuel, à la fabrication des pierres à fusil ! M. l'abbé « Bourgeois, M. Penguilly l'Haridon et M. John Evans n'ont « pas eu beaucoup de peine à démontrer le peu de « fondement d'une telle critique. Dans le département de « Loir-et-Cher, où l'industrie de la pierre à fusil existe « encore, les résidus de la fabrication ne ressemblent en « aucune façon au *nuclei* de Pressigny ; ils sont beaucoup « moins volumineux, et ne présentent pas les mêmes formes « constantes et régulières. En outre, ils ne sont jamais « retaillés sur les

« bords, comme un grand nombre d'éclats des ateliers de la « Touraine.

« Mais un argument tout à fait péremptoire, c'est que le « silex de Pressigny-le-Grand, en raison même de sa « texture, serait impropre à la fabrication des pierres à fusil. « Aussi les archives du dépôt d'artillerie, comme l'a fait « remarquer M. Penguilly l'Haridon, bibliothécaire du « Musée d'artillerie, ne mentionnent-elles pas que la localité « de Pressigny ait jamais été exploitée dans ce but. »

Cette dernière remarque de M. Louis Figuier empêche d'attribuer aux silex de Pressigny-le-Grand l'usage vulgaire d'une pierre à fusil. Quelle était donc leur destination ? Quel était leur usage ?

Remarquons que ces silex étaient fabriqués chez les *Turones*, et le nom seul de cette tribu – *tour*, voyage, – *hone*, pierre taillée –, indique déjà qu'ils étaient taillés d'après une forme déterminée et dans le but de les emporter avec soi dans les voyages. Néanmoins, le mot Turones ne dévoile pas la raison pour laquelle les silex de Touraine devaient entrer dans l'équipage du voyageur.

La localité de Pressigny, à laquelle la tradition populaire a attaché une idée de grandeur paraissant tout à fait hors de cause, en la nom-

mant Pressigny-le-Grand, la localité de Pressigny disons-nous, déclare ouvertement ce que n'expriment pas les Turones, c'est à dire, que la pierre taillée des voyages faite à *Pressigny*, représente, signifie la demande et la prière s'élevant vers les hauteurs des cieux – *to pray* (*pré*), prier, demander, – *to sign*, représenter, signifier, – *high* (*haï*), haut, élevé –.

Les silex de Pressigny-le-Grand, aussi bien que nos pierres polies de jade, méritaient excellemment le nom de pierre de *Trou* ou pierres de la croyance ; parce qu'elles renfermaient dans leur signification l'acte le plus essentiel de religion par lequel l'homme reconnaît sa dépendance entière de Dieu, le souverain Dominateur.

Il ne suffisait pas aux Gaulois de croire l'immuable vérité : leur croyance devait éclater dans les actions extérieures de la vie, en s'adressant par la prière à son éternel principe. Les Celtes n'auraient point toujours et dans tous les pays, sous leurs yeux, les grandes pierres levées pour exciter leur volonté à la reconnaissance envers le Créateur, les porter à demander et à remercier, tandis que les pierres de Trou, d'un port facile, les avertissaient avec persistance des devoirs religieux à remplir, de l'assistance divine à implorer sans cesse, surtout dans les voyages pleins d'aventures et de dangers qu'ils aimaient à entreprendre.

Il n'est guère étonnant que la prière ait formé comme le point central de la religion chez les Celtes, puisqu'elle est un acte de la raison pratique, et par suite, le propre de l'homme raisonnable. Les Druides se piquaient de science et de logique dans leur enseignement, et n'hésitaient point à mettre leurs actions en harmonie avec les principes constants de leur philosophie religieuse et des vérités traditionnelles.

La présence des silex et des pierres polies dans les tombeaux des Celtes, confirme pleinement l'idée religieuse attachée aux pierres de Trou. Dans la tombelle de la presqu'île de Rhuis (Morbihan), à côté d'un squelette humain, sans doute celui d'un archi-druide, et sous les pierres d'un dolmen, on a recueilli trente pierres polies en jade. Nous pouvons, à ce sujet, invoquer un passage fort intéressant du Mémoire de M. Leguay, sur les sépultures des Parisii, mémoire cité par M. Louis Figuier. (1) « Toutes « ces pierres, dit M. Leguay, communes aux trois genres de « sépultures, ont pour moi une attribution votive, c'est à dire « qu'elles représentent, pour cette époque, les couronnes « d'immortelles ou les autres objets qu'aujourd'hui encore « nous déposons sur les tombes de nos parents et de

(1) L'homme primitif, page 302.

« nos amis, suivant un usage qui se perd dans la nuit des « temps.

« Et que l'on ne rie pas trop de cette idée que je crois « assez juste. Les hommes peuvent changer, ils peuvent « disparaître, mais ils transmettent toujours à leurs « remplaçants, à ceux qui les suivent, les usages de leur « époque, qui ne se modifient qu'en même temps que « disparaissent les causes qui les ont produits. Il n'en est pas « ainsi de la fin de l'homme, qui ne change pas, et qui arrive « toujours avec son cortège de chagrins et de regrets. A « quelque époque que ce soit, à quelque degré de « civilisation qu'il soit arrivé, il éprouve le besoin de « témoigner ses regrets ; et si aujourd'hui un peu d'argent « suffit pour exprimer les nôtres, à ces époques éloignées « chacun façonnait son offrande, taillait un silex, et le « portait lui-même.

« C'est ce qui explique cette diversité de formes des silex « placés autour et dans les sépultures, et surtout la rusticité « d'un grand nombre de pièces qui, toutes fabriquées avec la « même matière, décèlent une façon unique, pratiquée « diversement par un grand nombre de mains plus ou moins « exercées.

« C'est sans doute à cette idée votive qu'on doit attribuer « le dépôt, dans les sépultures,

« de ces belles pièces qui ornent les collections ; seulement, « les grandes haches taillées brutes, ainsi que les couteaux « de la seconde époque, sont, à la troisième époque, « remplacées par des haches polies, souvent même « emmanchées, ainsi que par des couteaux beaucoup plus « grands et bien mieux travaillés. »

Ces explications de M. Leguay sont vraiment remarquables. Pour nous, nous allons beaucoup plus loin dans la signification des pierres taillées ou polies des tombelles celtiques. A nos yeux, les silex de Pressigny et les pierres polies de Trou, placées dans un tumulus à côté des restes humains, proclament hautement la croyance inébranlable des Gaulois, à l'immortalité de l'âme, et à l'excellence de la prière adressée à Dieu pour ceux qui les avaient précédés dans l'éternité.

V

SIGNIFICATION SECONDAIRÊ DES PIERRES LEVÉES. LES EUBATES.

Les pierres levées celtiques ont encore une autre signification secondaire que nous avons déjà énoncée, et qu'il est utile de rappeler. L'or-

dre sacerdotal druidique était investi de fonctions importantes, et ses membres les remplissaient comme ministres et représentants de Dieu au milieu des hommes. « Les Druides, dit César, ministres des choses divines, « président aux sacrifices publics et particuliers, interprètent « les doctrines religieuses et en conservent le dépôt. » (1)

En leur qualité de savants, faisant partie du Neimheid, ils étaient chargés de trouver, d'imaginer les dénominations les plus exactes pour les appliquer à toutes les parties du sol gaulois.

Gouverner et rendre la justice, étaient leurs plus difficiles devoirs, et la pierre branlante, le Rouler, admirablement équilibré et placé sur tous les points du pays celtique, figurait leur gouvernement, leur justice exacte et impartiale, ne se laissant jamais influencer ni corrompre dans ses actes et ses décisions.

Mais leur fonction la plus laborieuse était d'assurer au peuple l'aliment de première nécessité, le blé et le pain, et les termes de Feid-Neimheid, ménir, dolmen et cromleck, se rapportent tous à cette charge de leur ministère. Les Celtes étaient tellement accoutumés à voir leurs chefs spirituels, les Druides, leur distribuer

(1) César, de bell gall. lib. VI.

cet aliment, que, lorsque le christianisme fut porté dans les Gaules, les évêques chrétiens se trouvèrent virtuellement chargés de la même fonction ; ainsi, en changeant de chefs spirituels, le peuple ne changeait point d'habitudes. Du reste les Druides, déjà fort instruits par leurs traditions des vérités fondamentales de la vraie religion, furent les premiers à embrasser le christianisme, dont les doctrines étaient le complément des vérités qu'ils avaient conservées intactes, et, entrés à la suite de leur conversion dans l'ordre sacerdotal chrétien, ils ont aimé à conserver leurs fonctions de distributeurs de blé, qui s'alliait si bien avec les préceptes de charité de l'Evangile.

Dans leur nouvelle position de pasteurs chrétiens, ils ont même gardé les vêtements sacerdotaux qu'ils portaient précédemment, c'est-à-dire, la robe blanche et la coiffure orientale connue sous le nom de mitre. Il est tout à fait intéressant de retrouver la mitre sous la dénomination d'*Eubates* que portaient les Druides, lorsqu'ils présidaient les cérémonies religieuses – *up* (*eup*), en haut, – *hat*, coiffure –.

Le ministère des Druides auprès des populations était donc surchargé de travaux pénibles, puis-qu'ils étaient obligés de veiller à la nourriture corporelle, aux devoirs de la justice, à l'instruc-

tion religieuse et à la propagation des sciences naturelles. Toutes leurs leçons étaient orales et formulées en vers qui atteignaient le nombre de vingt mille. Aussi, leurs disciples se trouvaient forcés de passer un grand nombre d'années auprès d'eux, pour acquérir la science complète dont ils étaient dépositaires. Bien des auteurs estiment qu'il fallait vingt années d'études continuelles pour arriver à posséder en entier les sciences druidiques.

VI

L'ART DE GUERIR CHEZ LES DRUIDES. – LES EAUX THERMALES ET MINERALES DE RENNES-LES - BAINS. – SOURCES FERRUGINEUSES FROIDES DU CROMLECK

Dion Chrisostôme attribue aux Druides la science de l'art de guérir ; cet art, dit un autre auteur, ne consistait guère que dans la prescription de quelques bains, et Pline décrit avec complaisance les noms des plantes médicinales dont les Celtes faisaient usage, avec les pratiques bizarres employées pour les recueillir. On peut admettre aisément que les Druides connais-

saient l'art de guérir, et que les bains étaient leurs auxiliaires les plus sûrs et les meilleurs.

Il est tout à fait remarquable, que l'enceinte du Cromleck de Rennes-les-Bains, enferme toutes les sources minérales, chaudes et froides de la contrée. Les Celtes avaient les fontaines en grande estime, et ils avaient dû être tout heureux de rencontrer un pays, se prêtant parfaitement de lui-même à la construction d'un monument celtique complet sous toutes ses faces.

Quelle croyance, quel symbolisme secret voilaient ces eaux jaillissantes, conservant en tout temps leur volume, leur température, et s'échappant sans bruit des entrailles de la terre ? Etait-ce là l'image des faveurs continuelles que la généreuse Providence déverse sur ses créatures, ou bien encore, après avoir représenté par des pierres levées, ménirs et dolmens, les dons essentiels de blé et de pain que Dieu leur accordait pour apaiser la faim, les Celtes voulaient-ils témoigner leur reconnaissance, de ce que le Seigneur donnait aussi des fontaines d'eau pure et limpide, destinées à étancher la soif ? Cette enceinte de pierres, entourant les sources minérales, indiquait-elle que Dieu, nourricier de son peuple, veillait encore au soulagement et à la guérison des maladies corporelles, par les vertus bienfaisantes renfermées dans ces eaux ?

Il est bien difficile de le dire avec certitude. Toutefois, nous sommes loin d'attribuer aux Celtes de l'occupation primitive des Gaules, cette vénération idolâtrique pour les fontaines, que seuls pouvaient avoir les Gaulois de la décadence, trompés par les doctrines païennes des marchands grecs et phéniciens.

Les fontaines enfermées dans l'enceinte du Cromleck sont fort nombreuses : trois sont thermales à des degrés divers de température. La source dite du Bain-Fort, possède une température de + 51 degrés centigrades, tandis que les deux autres, dites de la Reine et du Bain-Doux, atteignent + 41 et + 40 degrés centigrades.

Il est facile d'apprécier la profondeur extrême du siphon amenant à la surface du sol cette eau minéralisée et élevée à ces degrés de chaleur. On sait généralement que la température varie d'une manière fort sensible dans l'intérieur de la terre, suivant les différentes profondeurs auxquelles on peut atteindre. En prenant pour point de départ les caves de l'Observatoire de Paris, qui sont à vingt-huit mètres au-dessous du sol, et où le thermomètre marque constamment + 11 degrés centigrades, on trouve en moyenne un degré de plus de chaleur pour chaque trente mètres de profondeur, en pénétrant plus avant dans l'intérieur de la terre. L'eau du Bain-Fort mar-

quant + 51 degrés centigrades, qui se réduisent à 40, puisqu'il faut retrancher les onze degrés constants marqués par le thermomètre à vingt-huit mètres au-dessous du sol, dans les caves de l'Observatoire de Paris, le point de profondeur extrême du siphon serait à peu près à douze cent trente mètres, abstraction faite cependant de toute déperdition de chaleur produite par des causes secondaires et accidentelles. Quant aux sources de la Reine et du Bain-Doux, leur degré de température accuserait neuf cent trente et neuf cents mètres de profondeur.

Ces eaux thermales ont pour principes minéralisateurs l'oxyde de fer, des carbonates de chaux, de magnésie ; des chlorures de soude, de magnésie, et des sulfates de soude, de magnésie, de chaux et de fer. Nous mettons, d'ailleurs, sous les yeux, à titre de pure curiosité, le tableau des analyses faites à l'Académie de médecine de Paris en 1839.

QUANTITÉS DE SELS CHIMIQUES

POUR 1,000 GRAMMES D'EAU MINÉRALE.

	Bain Fort.	Bain de la Reine.	Bain Doux.
Température.	51° c.	41° c.	40° c.
Acide carbonique.	162 c. c.	155 c. c.	148 c. c.
Acide sulfhydrique.	»	Traces	»
Carbonate de chaux.	0 gr. 250	0 gr. 120	0 gr. 140
– de magnésie.	0, 070	0, 100	0, 030
Chlorure de sodium.	0, 071	0, 285	0, 181
– de potassium.	Traces.	Traces.	Traces.
– de magnésium.	0, 280	0, 320	0, 244
Sulfate de soude et de magnésie.	0, 090	0, 200	0, 120
– de chaux.	0, 162	0, 170	0, 180
Silice.			
Alumine.	0, 049	0, 040	0, 037
Phosphates d'alumine et de chaux.			
Oxyde de fer carbonaté et sans doute crenaté. . . .	0, 031	0, 006	0, 002
Manganèse.	Traces.	Traces.	Traces.
Matière organique.	0, 040	0, 020	0, 020
Total.	1 gr. 043	1 gr. 261	0 gr. 954

Cette analyse, en dévoilant les principes minéralisateurs des eaux thermales ferrugineuses de Rennes, nous dit-elle les effets qui vont se manifester à la suite de leur usage ? Assurément non. On a extrait par l'analyse les éléments constitutifs des eaux, mais il a fallu, au moyen de réactifs, les séparer, les disjoindre, les obliger à prendre des combinaisons qui soient connues et qu'on puisse aisément distinguer. Avant leur séparation forcée, quelle était la combinaison réelle des acides et des bases dans ces eaux minérales, quel principe secret leur donnait l'efficacité remarquée en elles ? Il nous paraît impossible qu'on le définisse avec certitude. On peut seulement formuler des conjectures et des suppositions que les effets viendront souvent contredire. L'observation des résultats acquis par l'usage des eaux est un guide plus sûr et plus fidèle, auquel on doit se fier avec quelque assurance. C'est aussi par les résultats obtenus dans la guérison des rhumatismes, que les eaux thermales de Rennes-les-Bains attirent chaque année tant de malades. Sans doute, bien d'autres infirmités humaines peuvent disparaître sous l'influence de ces eaux salutaires ; mais en général, on y voit accourir des rhumatisants à tous les degrés et sous toutes les formes affectées par les rhumatismes musculaire et articulaire.

Cette qualité, cette propriété des eaux thermales et minérales enfermées dans le cromleck de Rennes-les-Bains, était elle connue des savants du Neimheid ? Quelle pouvait être la source fréquentée dans ce temps ? Le terme *escatados*, appliqué au terrain compris entre le Bain-Doux et le Bain-Fort ne nous apprend rien de certain, car ce mot signifie seulement eaux chaudes. L'appellation de la *Reine*, distinguant la source thermale située entre le Bain-Fort et le Bain-Doux, pourrait bien faire supposer que c'était la source la plus estimée, la vraie fontaine des Redones, – Rennes ou Reine –, sans nous dire la vertu curative de ces eaux, d'après la pensée des membres du Neimheid. Cependant, on admettra difficilement que les effets obtenus par l'immersion dans l'eau thermale et minérale, aient échappé à leur perspicacité. Les douleurs rhumatismales ne devaient pas être rares parmi les vieux guerriers celtes, à cause de leurs fatigues continuelles, à cause aussi de leurs blessures multipliées ; ils ne se retiraient guère du combat sans porter les traces de la résistance opposée par l'ennemi. Est-il croyable que, possédant un remède si efficace, si propre à leur donner une vigueur nouvelle par l'apaisement de la souffrance, ils l'aient négligé ou méprisé ?

Il est déplorable que les noms celtiques des

sources minérales, chaudes ou froides, ne soient pas arrivés jusqu'à nous par la tradition. Un seul a été conservé, et il s'applique à une des sources ferrugineuses froides du cromleck. Cette fontaine, placée sur la rive droite de la Blanque, se trouve à la distance d'un kilomètre à peu près au sud de la station thermale. On la désigne depuis peu d'années sous le nom de *la Madeleine* ; mais son nom celtique reproduit dans le cadastre, est celui de la fontaine de la *Gode*. L'eau de cette source, émergeant avec abondance de la faille inférieure d'une grande roche de grés, est très ferrugineuse, et d'un goût atramentaire fortement prononcé.

A quelques mètres de cette fontaine, sur le même plan, coule une seconde source, peu abondante et saturée d'un sel de fer qui est le sulfate de peroxyde de fer. On retrouve ce sel chimique déposé sur le sol, desséché par évaporation sous l'action de l'air et produit par l'eau suintant le long des roches de grès sous lesquelles cette fontaine prend naissance. Ces roches de grès contiennent abondamment des parcelles de sulfure de fer. Il est facile de voir le travail de décomposition du sulfure de fer, dans une large roche dont la base plonge dans l'eau de la Blanque, et sîtuée sur le côté droit de la fontaine. A certains points, la roche se sépare aisément par

écailles, et on aperçoit le sulfure de fer changé en sulfate de fer d'une belle couleur verte ; sur d'autres points, on voit encore le sulfate de peroxyde de fer tout formé, présentant l'aspect d'un sel blanc grossièrement cristallisé.

Ces deux sources ferrugineuses froides ont reçu des Celtes le nom de *Gode*, – *to goad* (*gôd*), aiguillonner, exciter, animer –. Lorsqu'on donne à une eau minéralisée par le fer, un nom pareil, c'est que les propriétés en sont parfaitement connues, et que l'on sait à n'en pas douter, dans quels cas précis de maladie, ont doit faire usage de cette eau pour aiguillonner, exciter, animer l'économie tout entière.

On ne peut assez regretter que les noms des sources du *Pont*, du *Cercle* et des eaux chaudes, soient complétement perdus : ils nous auraient sûrement renseignés sur le degré de science médicale des Druides, en ce qui concerne l'action thérapeutique des eaux minérales dont ils faisaient usage. Les eaux des deux fontaines de *la Madeleine* ou de *la Gode* n'ont point encore été analysées. Elles doivent se rapprocher beaucoup de la nature de celles du Cercle et du Pont, dont suit l'analyse faite à l'Académie de médecine de Paris en 1839.

	CERCLE.	PONT.
Acide carbonique.........................	indéterminé.	indeterminé.
Carbonate de chaux.....................	0 gr. 060	0 gr. 140
– de magnésie.................	» »	0, 070
Chlorure de sodium.....................	0, 050	0, 060
– de magnésium.............	0, 140	0, 150
Sulfate de soude et de magnésie...	0, 100	0, 120
Sulfate de chaux..........................	0, 084	0, 025
– de fer..............................	0, 150	» »
Phosphates d'alumine et de chaux..	0, 017	0, 050
Oxyde de fer carbonaté et sans doute crénaté.............................	0, 002	0, 003
Matière organique........................	indéterminé.	0, 003
Total............................	0 gr. 603	0 g. 648

Ce tableau fait amplement connaître la composition des eaux froides, et fait soupçonner l'activité qu'elles doivent posséder dans les cas divers où l'on est appelé à en faire usage.

A l'occasion des fontaines du cromleck de Rennes-les-Bains, nous voudrions donner, dans un ordre d'idées bien différent, un exemple frappant de l'avantage précieux que nous offrent les noms

celtiques des fontaines, pour découvrir bien des faits perdus par la tradition et cachés dans l'obscurité des histoires locales.

VII

FONTAINE DE NOTRE-DAME DE MARCEILLE.

Nous avons le bonheur de posséder dans nos contrées, à un kilomètre au nord de Limoux, un sanctuaire dédié à la Sainte Vierge, assidûment visité, et entouré d'une vénération qui ne s'est jamais démentie. Fort rapproché des bords de la rivière d'Aude aux eaux tranquilles, et placé sur un coteau dominant la vallée, ce sanctuaire frappe aisément le regard qui se fixe avec complaisance sur ce lieu béni, où la douce Mère du Sauveur distribue ses consolations et ses secours à tous les adorateurs de son Fils, accourant près d'elle pour demander et supplier. Les supplications n'ont jamais été vaines, et les exvoto suspendus autour de l'image vénérée, témoignent assez de la joie et de la reconnaissance des infortunés qui ont obtenu les faveurs sollicitées.

Le sanctuaire est gardé par les enfants de Saint Vincent de Paul, le saint dont le coeur appartenait aux orphelins et aux malheureux, et sous la

direction de ces pieux et savants missionnaires, dignes héritiers des vertus et de la charité de leur bienheureux fondateur, le temple privilégié a vu une foule, plus considérable que jamais, s'agenouiller et prier dans l'enceinte sacrée.

A peu de distance, vers le haut de la rampe (1) bordée d'arbres verts conduisant au sanctuaire, une fontaine laisse tomber goutte à goutte son eau limpide dans un bassin de marbre. Par les grandes pluies, la goutte d'eau continue de tomber avec uniformité, et les temps de grande sécheresse ne la tarissent point. Les innombrables chrétiens qui vont rendre hommage à la Sainte Vierge, s'arrêtent un instant à la fontaine, et après avoir fait une prière, puisent quelques gouttes de cette eau dont ils mouillent leurs paupières.

Pourquoi agissent-ils ainsi ? La plupart l'ignorent ; mais la mère de famille enseigne à ses fils, et ceux ci transmettent à leurs enfants la pieuse pratique en usage à la fontaine de Notre-Dame de *Marceille*. C'est ainsi qu'on désigne la fontaine ; les vieux chroniqueurs, cependant, l'ont connue sous le nom de fontaine de Notre-Dame de *Marsilla*.

Au temps de l'occupation première des Gaules,

---

(1) Cette rampe porte le nom de *Voie sacrée*.

cette fontaine, coulant goutte à goutte, avait dû rendre le terrain boueux, et par suite, rempli de joncs et de cette graminée que l'on retrouve dans tous les sols humides : c'était là ce que les Celtes appelaient le haum-moor, terme qu'ils ont écrit sur tous les points du pays gaulois, partout où se présentait à leurs yeux un terrain plus ou moins marécageux. La petite source, sans nom comme toutes celles dont l'eau trop rare pour former un faible ruisseau, suffisait à peine à faire un terrain de haum-moor, retraçait toutefois à leur esprit une signification précise et vénérable.

Plus tard, quand les Gaulois, perdant peu à peu leurs pures croyances sous l'influence désastreuse des étrangers, furent tombés dans le culte idolâtrique, ils commencèrent à adorer ce qui autrefois était simplement en vénération, les fontaines surtout, qui réalisaient à leurs yeux obscurcis les attributs d'une Providence bienfaisante.

Les premiers missionnaires chrétiens, comprenant la difficulté de faire disparaître du coeur du peuple cette vénération idolâtrique pour les fontaines, firent ce qu'ils avaient déjà fait pour les ménirs sur lesquels ils avaient gravé le signe de la Rédemption. Ils placèrent auprès des sources, des croix, des statues de la Sainte Vierge,

cherchant ainsi à rendre la pureté aux croyances en éclairant les esprits.

La fontaine de Marceille dût, comme les autres, être ornée d'une statue de la Sainte Vierge. Est-ce celle qui, perdue au milieu des tourmentes des invasions Sarrasines, a été plus tard retrouvée et placée avec honneur dans le sanctuaire destiné à la recevoir ? Cela nous parait fort probable. Cette image de la Sainte Vierge, tenant sur ses bras son divin Fils et sculptée dans un *bois noir*, indique sa provenance orientale : sa position auprès d'une fontaine, et c'est bien dans un champ voisin de la petite source qu'on l'a retrouvée, nous désigne les premiers temps du Christianisme dans les Gaules. Ces probabilités prennent une forme encore plus grave, si nous cherchons à pénétrer le sens du nom de Notre Dame de Marceille ou Marsilla.

Les nouveaux chrétiens, se confiant en la tendresse de la Mère du Seigneur Jésus, seront venus demander, à genoux aux pieds de son image placée auprès de la fontaine, la guérison ou l'adoucissement de leurs souffrances corporelles, et ces Gaulois, auront exprimé dans le mot Marsilla la somme des faveurs les plus ordinaires obtenues de la bonté de la Sainte Vierge : elle était pour eux Notre-Dame de *Marsilla*, ou des yeux gâtés, endommagés et fermés par la mala-

die – *to mar*, gâter, endommager, – *to seel* (*sil*), fermer les yeux –. L'ignorance de la prononciation des mots celtiques a pu seule conduire, dans la suite des temps, à dire *marseel*, (Marceille) pour Marsil.

Nous pourrions citer encore le nom d'un autre sanctuaire de nos contrées, situé près de Caunes et appelé Notre-Dame du *Cros*. Là aussi, au-dessus de la magnifique fontaine qui jaillit au pied de la montagne, on avait marqué une croix – *cross*, croix –. Une statue de la Sainte Vierge a, plus tard, remplacé la croix auprès de la fontaine, et le sanctuaire bâti à peu de distance, a reçu le nom de Notre-Dame du Cros ou Notre Dame de la Croix.

VIII

LA RIVIERE SALEE ET LES MOLLUSQUES FOSSILES.

Les fontaines enfermées dans le cromleck des Redones ne pouvaient aspirer, comme celle de Marceille, à l'honneur de voir un sanctuaire élevé auprès d'elles ; la vertu curative de leurs eaux était tout à fait naturelle. Leur réputation devait cependant être fort étendue, puisque les géographes grecs et latins, en parlant de la

Gaule Narbonnaise, ne manquent pas de remarquer dans cette région une fontaine très salée.

Guillaume de Catel, dans ses Mémoires, se demande si cette fontaine est bien celle qui se déverse dans l'étang de Leucate. « De Leucate, dit-il, viennent grande quantité de « grosses anguilles que l'on vend par tout le Languedoc, « qu'on nomme anguilles de Leucate ; je ne pense pas « pourtant qu'en cet endroit on trouve dans les champs en « fouillant la terre, des poissons que les anciens nomment « *pisces fossiles* ; ce que toutefois plusieurs auteurs ont « remarqué comme Mela, Strabon, Athénée au livre « huitième ; car m'en étant informé avec ceux du pays, ils « m'ont dit ne l'avoir vu, la terre s'étant desséchée à cause « des grandes chaleurs. »

L'hésitation de Guillaume de Catel est fort légitime, puisque ce n'est point à la fontaine de Salses, voisine de l'étang de Leucate, que se doit appliquer l'observation des anciens géographes, mais à la *Sals*, rivière salée qui traverse le cromleck de Rennes-les-Bains. La vallée de la Sals renferme en effet des mollusques et des polypiers fossiles en nombre prodigieux, et par là, nous pouvons comprendre que le fontaine salée citée par les géographes dans la région des pisces fossiles, est bien la rivière de Sals courant dans le cromleck qui entoure de ses ménirs et dolmens

les eaux thermales et minérales de Rennes-les-Bains.

A l'époque où Strabon (20 ans après Jésus-Christ) et Pomponius Mela (43 ans après Jésus-Christ), écrivaient leurs traités de géographie, le midi de la Gaule faisait partie de l'empire Romain sous le nom de Provincia, et les eaux minérales des Redones étaient très fréquentées par les conquérants ; ceci explique, comment ces géographes ont parlé de fossiles reconnus sur les bords de la rivière salée.

IX

LE GUI SACRE.

Le traitement de certaines maladies par les eaux des Redones était trop simple et trop facile pour n'être point familier aux Druides. La science druidique comprenait la connaissance des remèdes en rapport avec le nombre restreint d'infirmités de ces hommes pleins de vigueur et de santé, et les bains étaient pour eux une ressource précieuse, dont certainement ils se servaient avec intelligence. Néanmoins, les bains n'auraient point été, pour les Druides, un remède bien usité, s'il fallait ajouter foi aux écrits de Pline,

qui suppose en eux assez peu de science médicale pour croire qu'ils auraient raison de toutes les maladies humaines par le seul emploi du gui, *omnia sanantem*. (1)

Le gui, conservant au coeur de l'hiver ses feuilles d'un vert foncé, alors que les arbres en sont dépouillés, était-il simplement aux yeux des Druides le symbole de l'immortalité de l'âme et de la vie future, ou bien possédait-il réellement dans leur pensée une certaine efficacité pour la guérison des maladies ? Son nom celtique nous l'apprendra, tout en rejetant bien loin les appréciations hasardées et singulières des auteurs latins.

« C'était ordinairement en Février que les Druides en « faisaient la recherche. A la nouvelle que la plante « précieuse avait frappé les regards le peuple entrait en « foule dans la forêt, on entourait l'arbre privilégié pour le « garder avec vigilance ; et le sixième jour de la lune de « Mars, (le sixième jour de la lune chez les Gaulois ouvrait « toujours le mois, l'année et le siècle) un druide en robe « blanche coupait, avec une serpette d'or, le végétal sacré, « de peur qu'il ne touchât la terre en tombant et ne fut « souillé par un contact profane. Cette cérémonie se « reproduisait dans chaque tribu. »

(1) Pline. lib. 16.

« Le vieil usage de courir les rues, le premier jour de l'an, « au cri de *au gui l'an neuf*, se rattachait au culte des « Gaulois. » (1)

Alors on immolait des victimes (deux taureaux blancs) en priant Dieu de rendre son présent salutaire à ceux qui auraient l'avantage de le posséder (2) Le festin commençait ensuite, et le reste du jour était consacré aux réjouissances

« On retrouve, dit l'abbé Monlezun, (3) une partie de cet « antique usage dans l'arrondissement de Lectoure. « Seulement, en traversant des temps et des pays chrétiens, « il a dû s'empreindre de christianisme. Peu de jours avant la « Noël, des jeunes gens se présentent durant la nuit devant « chaque maison, en chantant *Aguillouné*, au gui l'an neuf. »

Les réjouissances de l'aguillouné ont lieu aussi en Provence et se confondent dans la fête de Noël. En Angleterre, le jour de Noël (Christmas), on présente sur toutes les tables le fameux plumpudding orné d'une branche de gui.

Dans la Bretagne, le cri fameux était *eguinané* qui est le synonyme d'étrennes, parce qu'il est le signal de la distribution des étrennes. (4) « Ce cri,

---

(1) Histoire de France, par Em. Lefranc.

(2) Pline, lib. 26. cap. 44.

(3) Histoire de la Gascogne.

(4) Emile Souvestre, les Derniers Bretons.

« dit Henri Martin, (1) s'est conservé avec le même sens, « dans des parties de la France d'où la langue celtique a « disparu depuis bien des siècles. M.Augustin Thierry nous « a raconté qu'à Blois, il avait encore entendu les enfants « nommer l'*aguilanlé* un jour de fête où ils quêtaient des « pièces de monnaie sur une pomme fichée au bout d'une « baguette enrubanée. »

D'après l'auteur des Derniers Bretons, Eguinané ou plutôt enghin-an-eit, signifierait le blé germe. Le terme aguilanlé, entendu à Blois ne présente aucune idée à l'esprit, tandis que l'aguillouné chanté à Lectoure nous donne, malgré une légère altération dans la prononciation, la véritable expression celtique dont se servaient nos ancêtres.

Le gui est une plante parasite nommée *viscum* par les Latins et *mistletoe* (*mizzlto*) par les Anglo-Saxons. Gui n'est qu'une partie du mot aguillouné, et dans cette dernière expression est renfermée toute la croyance des Druides sur les vertus de cette plante célèbre. Ils lui attribuaient, à tort ou à raison, la faculté de prévenir ou de guérir la fièvre intermittente, et cette qualité précieuse la faisait entourer d'une faveur particulière. *Aguillouné* se décompose ainsi : – *ague*

---

(1) Histoire de France, note 1. page 72.

(*éguiou*), fièvre intermittente, – *nay* (*né*), non, adverbe négatif, – *éguiouné* –. D'après cette interprétation, le gui était un préservatif absolu de la fièvre intermittente, et on l'employait en infusion dans l'eau, infusion, sans doute, fortement prolongée.

Le gui ne délivrait donc pas de tous les maux, comme l'avance Pline, mais seulement d'une maladie singulièrement redoutable pour les Gaulois ; car les fatigues de la guerre préparaient, pour ainsi dire, leurs corps à l'invasion de la fièvre intermittente. Grâce à la faveur dont jouissait cette plante, et cette faveur n'était peut-être pas imméritée, nous avons conservé d'éguiouné la seule syllabe *gui* qui désigne aujourd'hui le mistletoe des Celtes.

Qu'il nous soit permis de faire une simple ob servation sur tout ce que Pline raconte au sujet du gui sacré. Cet auteur, fort préoccupé du terme grec *drus* signifiant le chêne d'où il faisait dériver sans doute le nom de Druides, ne voit que des chênes dans toutes les cérémonies druidiques. Les Druides sont les hommes du chêne, leurs sacrifices ont lieu sous les branches de cet arbre, excepté dans les pays où les chênes sont remplacés par des sapins ou des hêtres, et le gui doit absolument croître sur un chêne, quoique personne, pas même le célèbre botaniste Decandolle, n'ait jamais pu l'y découvrir.

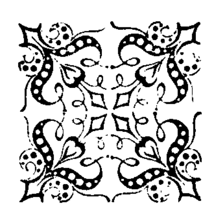
De plus, la relation de Pline sur le viscum se heurte à une impossibilité matérielle. Dés lors que cette plante délivrait de tous les maux, et qu'une plante de gui croissant sur le chêne était une rareté telle, qu'on instituait des réjouissances publiques et des sacrifices pour le jour de la cueillette de ce gui extraordinaire, qu'il fallait d'ailleurs trouver dans chaque tribu, puisque dans chacune avaient lieu les mêmes cérémonies, les Celtes étaient inévitablement condamnés à ne jamais guérir de leurs maladies ; évidemment, une seule plante de gui par tribu, ne pouvait suffire aux millions d'habitants enfermés dans la Gaule. Il est donc nécessaire de rechercher une autre explication des rites druidiques concernant le gui, dit sacré.

Les cérémonies dont parle Pline, les réjouissances, étaient réservées par les Druides à un jour fixé, le sixième jour de la lune de Mars. Elles paraissent ainsi se rapporter d'abord à l'ouverture d'une année nouvelle, et en second lieu, à la cueillette du gui. Le druide en robe blanche, qui coupait le gui de sa serpette d'or, ne faisait autre chose que donner le signal d'une récolte très précieuse, et alors, les Gaulois pouvaient, dans l'étendue du pays, le chercher, le cueillir sur tous les arbres qui le nourrissent, et en faire une provision pour les cas malheureux où la fièvre inter-

mittente viendrait les saisir et les réduire à l'impuissance la plus désolante.

Cette interprétation fait perdre au gui son caractère sacré, mais lui conserve la vertu que les Gaulois attribuaient à son infusion pour la guérison ou la préservation de la fièvre intermittente.

Nous n'examinerons point, si la science médicale des Druides était en défaut, lorsqu'ils traitaient la fièvre intermittente par la liqueur gluante obtenue en faisant longuement macérer le gui dans l'eau ; il nous suffit de voir que cette plante célèbre n'était point, comme l'affirme Pline, une panacée universelle, et que les Druides savaient fort bien appliquer à une maladie particulière un remède particulier, en opposant la gui à la fièvre intermittente, et les bains à d'autres maladies tout aussi redoutables.





CHAPITRE VIII.

VILLAGE CELTIQUE DE RENNES-LES BAINS



I

LES HABITATIONS CELTIQUES – LA ROUTE POUR LES CHARIOTS.

Dans la station balnéaire de Rennes, la source thermale, dont les celtes ont le plus fait usage, est celle de la Reine ou de Rennes. En suivant la chaîne des traditions sur l'efficacité des eaux des Redones, les Romains ont estimé qu'ils devaient bâtir leurs thermes à cette source, et alors, des constructions somptueuses, dont il reste encore des vestiges, s'élevèrent dans la vallée de la Sals.

Bien avant la possession du pays par les Romains, les habitations gauloises n'étaient point, comme aujourd'hui, groupées tout près

des sources thermales ; elles étaient bâties sur la pente du terrain nommé les *Artigues*, – *hearth* (*harth*), foyer, – *to eke* (*ike*), perfectionner –.

Le terme de *tribé*, – *tribe* (*traïbe*), tribu, peuplade – ; désignant un terrain situé au sud de Montferrand, témoigne bien que le gros de la population habitait le vallon dans lequel coule le ruisseau de la Coume. Le ruisseau d'*Alby*, – *hall*, habitation, – *by* (*baï*) à côté –, qui se déverse dans celui de la Coume, traversait le village gaulois. Les Celtes profitaient de la déclivité des pentes pour construire en partie dans le sol leurs maisons, auxquelles ils donnaient la forme ronde. Elles étaient, disent les auteurs, fort spacieuses, bâties en bois et en terre, couvertes de chaume ou de paille hachée et pétrie dans l'argile.

Il est bien possible que les maisons les plus pauvres fussent ainsi couvertes, mais il nous est difficile de croire que les Gaulois ne connussent point l'usage des tuiles, dont ils nous ont laissé le nom dans *rajole*, – *rash*, éruption, et en dialecte languedocien, écoulement, – *hole*, petit logement –, qui désigne aujourd'hui la brique.

Tout près des Artigues et au dessus du Bugat, une partie du terrain porte le nom de

scarrajols, – *square* (*skouère*), carré, – *rash*, écoulement, – *hall* (*haûll*), maison –. C'est bien là, la tuile carrée à crochets, qui se trouve en quantité considérable, sur plusieurs points, dans le cromleck de Rennes-les-Bains. La tuile à canal se voit aussi au milieu des débris de tuiles à crochets. Sans doute, le Scarajols ne nous indique point l'époque plus ou moins éloignée où l'on fabriquait ces tuiles, mais pourquoi voudrait-on refuser obstinément aux Celtes le degré le plus infime de civilisation et leur attribuer, sans raison et sans motif, une ignorance que leur langage contredit constamment ? Les Numides, au rapport de Salluste, ne couvraient-ils pas leurs *mapalia* de tuiles à canal ? Il importe peu, d'ailleurs, que le scarrajols fut une tuilerie, ou bien une maison couverte de tuiles, il suffit de constater que les Gaulois pouvaient se servir indifféremment de chaume ou de tuiles pour l'écoulement des eaux pluviales sur le toit de leurs demeures.

On arrivait au village gaulois par la route tracée au pied de la montage de Cardou et qui s'élève en pente douce jusqu'en face de la station thermale d'où elle va aboutir au centre des Artigues. Ce chemin possédait une largeur déterminée, comme nous l'apprend le nom du

Col de Bazel, et les chariots pouvaient ainsi arriver jusque dans l'intérieur du village.

Des constructions faites de bois et d'argile n'étaient point, à coup sûr, fort coûteuses ; aussi elles existaient nombreuses dans la contrée. Au milieu de la pente Est de la montagne qui regarde Rennes-les Bains, et sur un point assez rapproché du hameau du cercle, on distingue une grande roche, taillée profondément de manière à former trois des côtés d'une maison carrée. Le terrain dans lequel cette roche est comprise, porte le nom de *Gléizole*, – *clay* (*clé*), argile, – *to ease* (*ize*), délivrer, – *hall* (*hâull*), maison –. Cette maison, affranchie de l'argile ordinairement employée dans la construction des habitations gauloises, accuse par sa forme carrée l'époque gallo-romaine.

Au nord-ouest de la Borde-Neuve, entre *Foucilhe*, la colline embarrassée, – *fus* (*feuss*), embarras, – *hill*, colline –, et le *Roucats*, la partie du terrain appelé *Siala*, – *to see* (*si*), voir, – *hall*, maison –, possédait sans doute, comme l'indique son nom, quelques de_meures celtiques. Le mot *artigue*, affecté aux maisons des Celtes, existe encore dans le dialecte languedocien, et lorsqu'un cultivateur défriche une partie d'un bois, on dit qu'il fait

un *artigot*, quoiqu'il ait aujourd'hui l'intention d'y établir un champ, plutôt que d'y construire une maison.

Au pied du village celtique des Artigues, et près du ruisseau de la Coume, on aperçoit un emplacement circulaire appelé la *Salasse*, – *sale*, marché, – *axe*, hache –. C'était le marché, la place publique ou se faisaient les échanges ordinaires, les ventes et les achats du commerce intérieur.

L e *Roucats*, – (*to ronghcast*), ébaucher –, que nous avons cité en parlant du Siala, s'étend jusqu'à la rive droite de la Sals, est rempli de ménirs *ébauchés*, de tables de pierre superposées les unes aux autres, et fait partie du cercle intérieur renfermé dans le cromleck des Redones. Sur les bords de la Sals et dans le Roucats, on distingue une partie du chemin celtique qui conduisait à Bugarach. On peut aisément mesurer la largeur de ce chemin par les ménirs qui le bordent encore. Au point précis où le chemin, longeant la rivière, pé_nètre dans le bois du Roucats, on remarque sur deux roches, placées à droite et à gauche de la route gauloise, plusieurs petites croix grecques, couvertes de mousse, et qui font connaître, à n'en point douter, l'importance des nombreux ménirs disséminés sur les flancs de la colline.

II

NOURRITURE DES CELTES. BOISSONS GAULOISES

Les Gaulois, au rapport de certains historiens, se nourrissaient des fruits de la chasse et de la pêche, auxquels ils ajoutaient les glands du chêne et probablement aussi les faînes du hêtre : ils ne cultivèrent le blé, que lorsque les Phéniciens l'eurent importé dans l'Occident.

Il serait, croyons-nous, impossible de prouver de pareilles allégations. Les Celtes venaient de l'Asie-Mineure, où le blé, n'était, certes, point inconnu : leurs communications avec l'Orient étaient continuelles par le flot des nouvelles peuplades se dirigeant sans cesse vers le soleil couchant : le Neimheid, ce corps savant qui gouvernait la marche de la migration Celtique, était, en entier, composé de Druides, ce que César n'infirme pas lorsqu'il écrit : « On pense que « l'institution druidique trouvée en l'île de Bretagne a été de « là transportée dans la Gaule. » (1) Est-il admissible que l'intègre Neimheid, le distributeur du blé, l'aliment essentiel, ait eu la hardiesse de donner aux ménirs, dolmens et cromlecks leurs noms particuliers et distinctifs, pendant que les Gaulois avaient seulement des glands et des faînes pour remplacer le blé et le pain ? Les glands du chêne

(1) De bell. Gall. lib. VI. 13.

et les faînes du hêtre ont bien pu servir, autrefois comme de nos jours, de nourriture aux porcs, et il n'y a pas lieu de s'étonner de ce fait ; mais assurer, gratuitement et sans preuves, que ces fruits des forêts sont entrés dans l'alimentation ordinaire des Celtes, c'est méconnaître entièrement les véritables conditions de la vie matérielle de nos aïeux.

On peut affirmer avec certitude qu'ils cultivaient le blé, puisque cet aliment était l'objet d'une distribution impartiale et la kaïrolo – *key* (*ki*) clef, – *ear* (*ir*), épi de blé. – *hole*, creux, petite maison –, le grenier et peut-être le silo ou souterrain renfermant la précieuse céréale, existait toujours auprès des centres d'habitations celtiques. Il n'y a guère, en effet, de village qui ne possède un terrain de ce nom : la kaïrolo des Redones était située au sud de Montferrand tout près du chemin conduisant au ruisseau de la Coume et aux Artigues. La production du blé étant même fort abondante dans certaines régions privilégiées, on avait recours à des mains étrangères à ces contrées, afin de moissonner avec plus de célérité. Les Redones n'hésitaient point à louer ainsi leurs bras pour les travaux importants de la moisson, et le nom de *Montferrand* atteste leurs périodiques voyages à cet effet – *to mow* (*mô*), moissonner, – *to own* (*ôn*), prétendre à, – *to fare* (*fère*), voyager, – *hand*, main –.

Les troupeaux de bêtes à laine étaient fort nombreux dans le village des Redones. La Campbelle = *to camp*, séjourner, – *bell*, clochette =, la Berke = *to bay* (*bé*), bêler, aboyer, – *to heark* (*herk*), prêter l'oreille =, le Grauzilhou = *to graze* (*grèze*) – brouter l'herbe, mener paître, *hill*, colline =, dénotent assez la présence des troupeaux dans la campagne. A défaut de ces preuves écrites sur le sol lui-même, il reste encore dans l'idiome du Languedoc, une expression affirmant la possession de bêtes à laine chez les Gaulois. La chair de la brebis était même leur nourriture la plus ordinaire, car la chasse et la pêche ne pouvaient suffire à alimenter une population nombreuse. La brebis, en dialecte languedocien, est désignée par l'expression *fedo*, – *to feed* (*fid*) nourrir – : cette nourriture était convenable, et ils la qualifiaient sans doute de gros morceau, puisque le terme *chik*, marquant la petite dimension d'un morceau dans le même dialecte, correspond en langue celtique à *chick* (*tckick*) poulet, maigre portion, en effet, pour l'appétit de ces hommes à taille gigantesque.

La mythologie grecque avait remarqué dans Hercule, personnification du peuple Celte, une certaine voracité et l'avait surnommé mangeur de boeufs. Elle raconte que les Argonautes faisant voile vers la Colchide pour conquérir la toison

d'or, avaient pris tout d'abord Hercule avec eux ; mais lorsqu'ils furent témoins de son robuste appétit, ils le forcèrent à quitter le navire, redoutant de le voir dévorer, à lui seul, toutes leurs provisions. Elle rapporte encore que le héros mangea, dans un seul repas, un boeuf enlevé à un laboureur. Quelle piteuse mine eût donc fait Hercule en face de misérables glands de chêne pour apaiser sa faim !

La nourriture des Gaulois n'était pas plus à dédaigner que leur boisson, et les Allobroges nous disent leur délicatesse sur ce dernier point. Au reste, dans tout le pays celtique, la fabrication des boissons particulières à la contrée, est gravée dans le nom de diverses cités. Le cidre de Normandie ne date point d'hier, et *Rotomage* (Rouen) en fait foi – *to rot*, se gâter, – *to owe (ô)*, devoir, – *to mash* (*mache*), écraser, mêler, – *Rotowemash* – ; la cité de *Vindomage*, chez les Volkes Arécomiques, n'ignorait point la manière de faire le vin, – *wine* (*ouaïne*), vin, – *to do* (*dou*), faire – *to mash*, écraser –, et les mouvements bizarres des fouleurs de raisins sont fort exactement reproduits dans *Sostomage* (1), petite ville peu éloignée de Toulouse, – *to soss*, se dandiner, – *to do* (*dou*), agir, faire une action, – *to mash* (*mache*), fouler, écraser –.

(1) Castelnaudary, (Aude).

Les Gaulois du Languedoc avaient même poussé l'art de faire le vin à un degré remarquable, puisqu'on trouvait des fouleurs de raisins réunis en corporation, tout près de Carcassonne, dans une localité dont les habitants exercent encore de nos jours la même profession. Ce village est appelé par ses propres habitants *Bilomacho*, – *to will*, désirer, vouloir, – *to mash* (*mache*), écraser, mêler –, et il est connu en français sous le nom de Villemoustaussou, simple traduction en langue romane du celtique Willmash.

III

LA GHASSE AU SANGLIER

La chasse était pour les celtes une distraction en rapport avec leur activité corporelle, plutôt qu'une occupation nécessaire pour subvenir d'une manière absolue à leur subsistance. Les Gaulois se servaient dans leurs chasses d'excellents chiens courants, indispensables pour suivre et harceler les fauves de leurs forêts. La *Coume das houns – hound* (*haound*) chien de chasse, chien courant, – et la fontaine *das houns*, garants de cette assertion, sont situées au nord de l'Haum moor, fort près des deux roulers du cromleck de Rennes-

les-Bains. Les habitants du pays, quelque peu celtibériens, n'avaient point perdu l'habitude de la chasse à l'ours, comme l'indique le *clot das hourcés*, fort rapproché de la Borde-Neuve, et appelé aujourd'hui la *Loubatière*. Cependant, cette bête sauvage devenue assez rare, ne faisait point l'objet de la chasse favorite des celtes. Les préférences gauloises étaient réservées au sanglier, très répandu dans tout le pays celtique et dont la chasse présentait de sérieux dangers.

Le sanglier, inoffensif lorsqu'on ne l'attaque point, devient redoutable dès qu'il reconnaît l'agresseur, et se retourne contre lui avec furie. Le sentiment de sa force le rend confiant, et il fait face hardiment au péril. Il prend la fuite cependant lorsqu'il sent l'impossibilité d'une résistance victorieuse, réservant sa vengeance pour le moment où, serré de près par une meute vigoureuse, il lui tient tête, perce ses rangs pour se précipiter vers le chasseur et le frapper de son terrible boutoir. Malgré le nombre des chasseurs, et les meutes aguerries employées à la chasse de cet animal, les accidents ont toujours été fréquents. L'arme celtique de la chasse au sanglier était l'épieu, et cette arme, assez courte, mettant le chasseur face à face avec la bête fauve, devait l'exposer à toute sa rage.

« Jacques du Fouilloux, qui écrivait au seizième

« siècle et qui était un brave chasseur, ne paraît pas trop « rassuré quand il traite des sangliers. Il assure en avoir « chassé un qui à lui seul massacra, en quelques instants, « quarante chiens sur cinquante. » En somme, il ne conseille pas de faire courir à une bonne meute de « *telles* « *sortes* de bestes ; car, dit-il, si les autres espèces « esgratignent ou mordent, il y a toujours moyen de « remédier à leur morsure ; mais au sanglier, s'il blesse un « chien de la dent au coffre du corps, il n'en cuidera jamais « eschapper. » Et néanmoins il ajoute plus loin : « Si une « meute de chiens est une fois dressée pour le sanglier, ils « ne veulent plus courir les bestes légères, parce qu'ils ont « accoustumé de chasser de près, et avoir grand sentiment « de leur beste. » (1).

La prédilection des Gaulois pour la chasse au sanglier était connue des anciens Grecs, et, suivant leur habitude de personnifier les qualités de la nation gauloise dans Hercule, ils ont inscrit, parmi les douze travaux de ce héros, son combat contre le sanglier d'Erymante. Ce que rapporte la mythologie grecque au sujet d'Hercule est trop instructif pour n'en pas citer quelques traits. On y peut remarquer la terreur indicible que la nation celtique inspirait à la Grèce.

(1) Magasin Pittoresque – Année 1834

« Eurysthée, roi de Mycènes, jaloux de la réputation « d'Hercule, le persécuta sans relâche, et eut soin de lui « donner assez d'occupation hors de ses états pour lui ôter le « moyen de troubler son gouvernement. Il exerça son grand « courage dans des entreprises également délicates et « dangereuses : c'est ce qu'on appelle les travaux d'Hercule. « On dit qu'Hercule devint si redoutable à Eurysthée, que, « malgré l'empire qu'il avait sue ce héros, il n'osait paraître « devant lui, et qu'il avait preparé un tonneau d'airain pour « s'y aller cacher en cas de besoin. Il ne faisait point entrer « Hercule dans la ville : les monstres qu'il apportait étaient « laissés hors des murs, et Eurysthée lui envoyait ses ordres « par un héraut. » (1).

Erymanthe, montagne d'Arcadie, était l'asile d'un sanglier dont la fureur remplissait d'effroi la contrée entière. Eurysthée demande à Hercule de délivrer le pays de cet hôte redouté. Hercule poursuit le sanglier, le prend vivant, et le charge sur ses épaules pour le porter à Eurysthée. Celui-ci est saisi d'une telle frayeur, qu'il va se cacher sous sa fameuse cuve d'airain.

L'histoire du sanglier d'Erymanthe est la peinture fabuleuse des chasses au sanglier si chères aux Gaulois.

---

(1) Dictionnaire de la Fable par Fr. Noël – Paris, 1803.

Le Neimheid n'a pas laissé dans l'ombre le souvenir de ces chasses dangereuses, et dans toutes les montagnes couvertes de bois profonds, pouvant servir de retraite sûre aux sangliers, on trouvera des terrains appelés *pijole* ou *pijoulet*, – *pig*, porc, – *to jole*, heurter avec la tête –. Le Pijole de Rennes-les-Bains a sa place au Serbaïrou, au sud des deux roulers ou roches tremblantes.

Malgré la vigueur des Gaulois, la lassitude et l'abattement envahissaient leurs membres robustes, surtout lorsque les accidents multipliés du sol, dans un pays montagneux, ajoutaient leurs difficultés aux fatigues d'une chasse pénible par elle-même.

De retour au foyer domestique, ils prenaient un repos tout-à-fait indispensable sur un tas de feuilles desséchées qui leur servait de lit. D'après les assertions ordinaires des historiens, ce tas de feuilles sèches aurait été la seule couchette des Celtes. Nous n'osons pas croire toutefois que les Gaulois aient poussé jusque là leur indifférence pour la santé et la vigueur du corps. Nous connaissons dans le canton de Limoux, une montagne cultivée en partie, et traversée par un chemin conduisant du village de Saint-André à Chalabre, montagne décorée du nom de *Mataline*, – *to mat*, couvrir de nattes, – *hall*, salle, – *to inn*, loger dans une auberge –. Le sol de l'appar-

tement où les voyageurs s'installaient pour prendre du repos dans l'hôtellerie de la Mataline, était donc couvert de nattes. Peut-on imaginer que ce fut là un fait isolé et particulier à une maison bâtie sur une montagne, dans un pays d'ailleurs fort pauvre et peu fréquenté des voyageurs ? C'est plutôt l'indication exacte de l'usage des nattes et des paillassons pour le repos de la nuit dans les demeures de nos ancêtres, les bancs et les sièges adossés aux murailles servant seulement pour les repas.

Les Celtes, doués d'une nature généreuse, n'étaient |point enclins au vol et au brigandage, et ils étaient peu nombreux ceux qui se rendaient coupables de pareils méfaits. Du reste, la justice était prompte et sévère, et le Fangallots des Redones – *to faint* (*fént*) disparaître, – *Gallows* (*Galleuce*), potence, gibet, – rappelait aux habitants de la région, que la pendaison était la juste punition des criminels.

Les noms des divers terrains, dans le cromleck de Rennes-les-Bains, n'évoquent point le souvenir des funérailles celtiques, parce qu'elles sont déjà écrites dans le pays des Sordes, à Caucoliberis et Illiberis. Jules César en loue la magnificence extrême. La croyance inaltérée à la vérité de l'immortalité de l'âme, conduisait les Celtes à déployer une grande pompe religieuse dans les

derniers devoirs rendus à leurs parents et à leurs amis. Ils ensevelissaient les morts dans des tombeaux formés de terre et de pierres, élevés en cône et connus sous le nom de *barrow*, – *barrow* (*barrô*), tombe, tertre –.

IV

LES ROMAINS ET LA SOURCE THERMALE DE LA REINE. LA CROIX DANS LE CROMLECK DES REDONES.

On a vu par l'explication des monuments celtiques des Redones du sud de la Gaule, quelles étaient les croyances religieuses des Celtes. Lorsque les étrangers, sous le voile du commerce et de l'alliance, ont foulé le sol gaulois, ces croyances ont commencé de s'affaiblir dans l'esprit de la population. Les chefs des diverses tribus, en s'affranchissant de l'autorité suprême du Neimheid, ont avancé la décadence, et quand la nation, vaincue par César, a fait désormais partie de l'empire romain, les anciennes et pures croyances religieuses enseignées par les Druides, ont fait place au culte idolâtrique propagé par les vainqueurs. Les temples des faux dieux ont souillé la terre celtique, et le peuple perverti s'est abaissé à adorer Teutatès, Belenus et Ogmius ou Oghan.

Nous ne pouvons nous résoudre à étudier les noms de ces fausses divinités et les croyances idolâtriques des Gaulois dégénérés. L'abîme dans lesquels on les a entraînés est trop horrible pour qu'on puisse s'attarder à le sonder.

A cette époque misérable qui précédait la venue nécessaire et immédiate du Sauveur attendu par les nations, la signification vraie et religieuse du cromleck disparaît de tous les souvenirs. Le pays des Redones méridionaux faisait depuis longtemps déjà partie de la Provincia, et les Romains avaient bâti un temple dans la vallée de la Sals, et des thermes à la source de la Reine. Un nouveau village fut construit sur le plateau de Villanova qui domine les thermes du côté nord-est.

Les Romains ont laissé des traces nombreuses de leur séjour prolongé dans le cromleck, médailles et monnaies d'or, d'argent et de bronze, depuis le triumvirat d'Antoine, Octave et Lépide, jusqu'au règne de l'empereur Gratien, amphores entières, débris de statues taillées dans le marbre blanc, chapiteaux et socles de colonnes sculptés, inscriptions consulaires gravées dans la pierre.

Les Redones du sud ont passé un temps relativement court dans les superstitions insensées du paganisme. Le proconsul Sergius Paulus, disciple de l'apôtre St-Paul était venu porter l'Evangile dans le midi de la Gaule et avait fixé son siège à

Narbonne. Les missionnaires chrétiens envoyés par l'illustre et saint Evêque pour conquérir à la vérité les esprits et les coeurs des Gaulois de la Narbonnaise, comprirent, en pénétrant dans le cromleck des Redones, que les respect dont on entourait ces pierres taillées ou levées, était un respect devenu idolâtrique, et ils firent graver des croix *grecques* sur tous les points de ce cercle de pierres, à l'entrée du Cromleck, aux Crossés, au Roukats, au Serbaïrou, sur la crête du Pla de la Coste et de las Brugos et au Cugulhou du couchant.

Alors, à l'arête du cap dé l'Hommé sur le haut d'un ménir, en face du temple païen, converti en église chrétienne détruite plus tard par l'incendie, fut sculptée une belle tête du Sauveur regardant la vallée, et dominant tous ces monuments celtiques qui avaient perdu leurs enseignements. La croix, victorieuse du paganisme, n'a pas discontinué de régner dans le cromleck de Rennes-les-Bains, et maintient toujours, gravés dans le coeur religieux de ses habitants, les préceptes de vie donnés au monde par l'Eternelle Vérité.



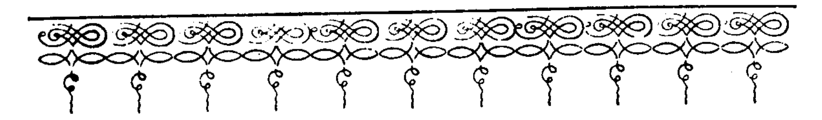


TABLE DES MATIÈRES

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES

CHAPITRE PREMIER.

LANGUE CELTIQUE

CHAPITRE II.

LANGUE HEBRAIQUE

CHAPITRE III.

LANGUE PUNIQUE

CHAPITRE IV.

FAMILLE DE JAPHETH

CHAPITRE V.

LANGUE CELTIQUE

CHAPITRE VI.

LES VOLKES TECTOSAGES ET LE LANGUEDOC

CHAPITRE VII.

CROMLECK DE RENNES-LES-BAINS

CHAPITRE VIII.

VILLAGE CELTIQUE DE RENNES-LES-BAINS

FIN.

╪

RENNES CELTIQUE.

